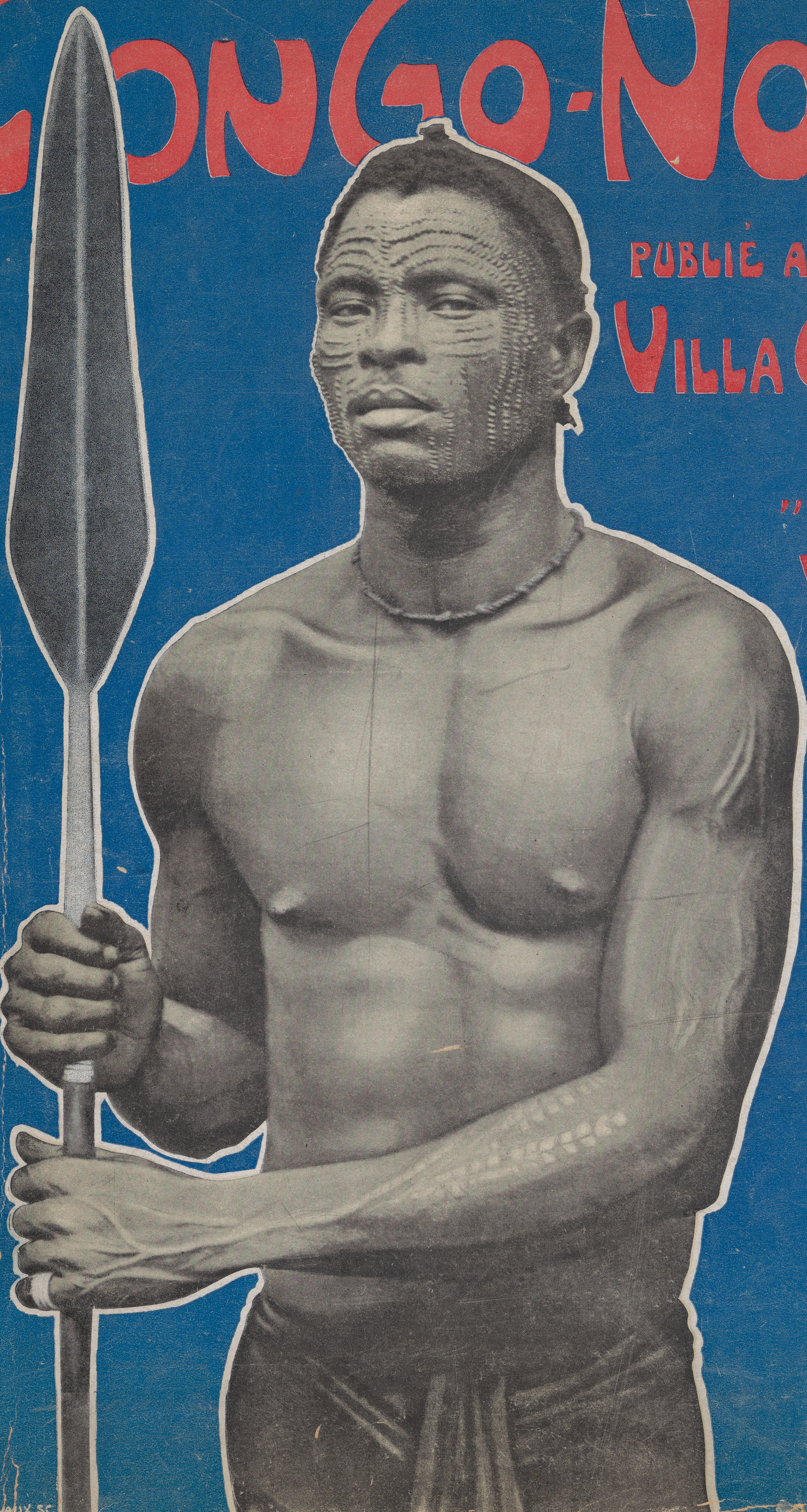
# CONGO-NOËL

PUBLIÉ AU PROFIT DE LA

## VILLA COLONIALE

„SANATORIUM DE WATERMAEL"



IMP. VAN-MALVAUX, S.C.

13 RUE DUCALE BRU

FDT
657
C743
1902
MAA

# CONGO-NOËL

PUBLIÉ AU PROFIT DE LA

# VILLA COLONIALE

(Sanatorium de Watermael)

SMITHSONIAN
LIBRARY

BRUXELLES
IMPRIMERIE-LITHOGRAPHIE TR. REIN
78, RUE DE RUYSBROECK, 78

1902

# Comité d'Honneur :

M^mes **de Rongé.**

**L. Osterrieth.**

MM. le Baron **Lambermont**, Ministre d'Etat.

**Aug. Beernaert**, Ministre d'Etat.

le Baron **Van Eetvelde**, Ministre d'Etat de l'Etat Indépendant du Congo.

le Général Baron **Wahis**, Gouverneur général de l'Etat Indépendant du Congo.

le Baron **Dhanis**, Vice-Gouverneur général de l'Etat Indépendant du Congo.

**H. Pochez**, Trésorier général de l'Etat Indépendant du Congo.

le Chevalier **de Cuvelier**, Secrétaire général du Département des Affaires Etrangères de l'Etat Indépendant du Congo.

**H. Droogmans**, Secrétaire général du Département des Finances de l'Etat Indépendant du Congo.

**C. Liebrechts**, Secrétaire général du Département de l'Intérieur de l'Etat Indépendant du Congo.

**Léon de Bruyn**, Ancien Ministre, Membre de la Chambre des Représentants.

le Général **Donny**, Aide de camp du Roi.

le Colonel **Thys**, Officier d'ordonnance du Roi.

le Comte **H. d'Ursel**, Ancien Membre de la Chambre des Représentants.

le Comte **C. van der Straeten=Ponthoz**, Ministre plénipotentiaire.

le Vicomte **A. de Nieulant et de Pottelsberghe**.

le Général **Willaert**, commandant la Garde civique d'Anvers.

**A. Vanden Nest**, Sénateur, Président du *Club Africain*.

le R. P. **A. Van Hecke**, Supérieur général des Missions étrangères.

**Jean de Hemptinne**, Président de la Compagnie du Kasai.

le Commandant **Chaltin**, Inspecteur d'Etat.

**E. Bunge**, Anvers.

**W. von Mallinckrodt**, Négociant-Banquier.

**Alex. Mols**, Administrateur de Sociétés coloniales.

**J. Wégimont.**

**J. Rautenstrauch.**

**Alf. Roose**, Administrateur de Sociétés Coloniales.

# Comité Exécutif :

*Président :* M. **Jules Gernaert**, Ingénieur, Administrateur délégué de la *Revue Générale Coloniale*.

*Secrétaire :* M. **V. Pourbaix**, Secrétaire de la Villa Coloniale.

*Membres :* MM. **N. Arnold**, Directeur à l'Administration centrale de l'État Indépendant du Congo.

**V. Lacourt**, Directeur général de la Compagnie du Kasai.

**Van Ypersele de Strihou**, Directeur, Trésorier général de la Villa Coloniale.

le lieutenant **Masui.**

le Baron **A. de Haulleville**.

le Dr **Em. Van Campenhout**, Chef du service médical de la Villa Coloniale.

**Léon Donnay**.

le Chevalier **Ivan de Spirlet**.

---

# Comité de Propagande :

MM. le Colonel **van Meldert**.

**Victor Borlée**.

le Commandant **Dussart**.

le Commandant **Gillain**.

le Lieutenant **Paul André**.

le Chevalier **Victor de Spirlet**.

**W. Friling**.

**Pierre Willems**.

**Vanloo**.

**Ivan Plissart**.

**Eugène Pauwels**.

**Gaston Willaert**.

---

# CONGO-NOËL

## PHRASES LIMINAIRES

Attirer l'attention sur l'œuvre si belle et si méritoire de la **VILLA COLONIALE**, venir en aide dans la faible mesure de nos moyens, à ses fondateurs, pour l'édification d'une villa plus grande, plus conforme aux besoins de l'heure présente, tel a été notre but en éditant *Congo-Noël*.

Il nous est un devoir bien doux de remercier aujourd'hui, du plus profond de notre cœur, tous ceux qui nous prêtèrent leur concours généreux et puissant, leur collaboration précieuse, leurs efforts et leur assistance.

A tous, merci !

Merci ! au nom des pensionnaires de la Villa, merci ! au nom des pauvres gens fiévreux qu'elle accueille et soigne comme une Mère miséricordieuse !

Merci !

LA REVUE GÉNÉRALE COLONIALE.

# S. M. LÉOPOLD II

## SOUVERAIN

## DE L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO

---

AUX YEUX DE TOUS, LA HAUTE PERSONNALITÉ DE S. M. LÉOPOLD II DOMINE D'UNE TELLE ÉLÉVATION SON ŒUVRE COLONIALE, QU'IL SERAIT SUPERFLU DE RAPPELER LES FORMES INNOMBRABLES SOUS LESQUELLES SE MANIFESTÈRENT SON INFATIGABLE SOLLICITUDE ET SON ÉNERGIQUE PERSÉVÉRANCE.

L'OCCASION QUI NOUS EST OFFERTE D'APPORTER UN CONCOURS MODESTE A UNE INSTITUTION COLONIALE ÉMINEMMENT PHILANTHROPIQUE, NOUS A ENGAGÉ A RÉCOLTER QUELQUES IMPRESSIONS BRÈVES ET DIVERSES TOUCHANT L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO.

QU'IL NOUS SOIT PERMIS D'ADRESSER CET HUMBLE HOMMAGE AU FONDATEUR DU GRAND ÉTAT AFRICAIN, SOUS L'ÉGIDE DE L'INTENTION CHARITABLE QUI NOUS ANIME.

---

# La Villa Coloniale

Ce fut le capitaine d'artillerie Charles Lemaire qui, le premier, songea à la création d'une „villa coloniale", maison de secours où les hommes rentrés malades d'Afrique trouveraient asile et réconfort.

Tous ceux qui ont suivi notre mouvement colonial connaissent ce grand garçon blond, aux yeux tristes, cet enthousiaste de l'œuvre congolaise, ce prêcheur de la bonne cause, cet écrivain méticuleux et convaincu, ce très parfait honnête homme.

A l'heure où paraissent ces lignes, que jamais peut-être il ne lira, il marche sous ce ciel d'Afrique qu'il a tant aimé, sur cette terre où beaucoup des nôtres déjà dorment du grand sommeil, et dont il a décrit, en maintes pages curieuses l'extraordinaire splendeur.

L'abandon où, parfois en Europe, il vit, de pauvres gens vaincus par le paludisme, minés de fièvres gagnées pendant qu'ils peinaient là-bas, lui suggéra cette pensée pieuse de solidarité.

Il manquait incontestablement ici, fut-ce un chimbèque, pour recueillir et soigner ces gens-là, pour ne pas les laisser traîner, aux mauvais hasards de la vie, dans leurs chambres trop seules, sans les soins indispensables, sans la sympathie, sans les paroles qui réconfortent et qui font espérer....

Il ne fallait pas laisser pénétrer dans l'âme de ceux qui travaillèrent, en somme, à la grandeur de la Patrie, l'amertume qui suit l'ingratitude et l'oubli.

Lemaire mit au service de la cause qu'il plaidait, toute sa bonté et toute sa chaleureuse éloquence.

Il trouva l'aide attendue et des dévouements tout prêts.... Madame de Rongé, Monsieur Van Ypersele de Strihou, les docteurs Robbe et Dryepondt.

On s'organisa.

La „villa coloniale" était née, grâce à la pensée magnanime d'un soldat, grâce à l'admirable générosité d'une femme, grâce à l'abnégation de quelques hommes de cœur.

L'œuvre fut toute de miséricorde.

En cela, elle est respectable et digne de toutes les bonnes volontés.

Dans un site incomparable, non loin de Bruxelles, à Watermael, on édifia le sanatorium attendu, maison en bois plus pittoresque encore que confortable. On y installa les services nécessaires et les docteurs commencèrent leur tâche de salut.

Bientôt l'Etat intervint, bientôt les sociétés commerciales comprenant toute l'utilité, toute la beauté de l'œuvre lui apportèrent leur obole.

Le colonel Thys s'inscrivit parmi les premiers, puis ce furent l'Abir, les Plantations Lacourt, la Lukula, l'Equatoriale Congolaise, les Comptoirs Velde, les Produits Végétaux du Mayumbe, le Chemin de fer du Mayumbe, la Djuma et d'autres et d'autres.

Et ainsi subsidiée, ainsi encouragée la „Villa Coloniale" arriva à quasi répondre aux vœux de ses fondateurs.

Voici près de trois années qu'elle fonctionne, et voici qu'elle est trop petite car voici qu'elle songe à étendre les bienfaits de sa touchante hospitalité.

Nous ne saurions mieux faire que de reproduire en partie ici le dernier rapport rédigé par son Comité de Direction et le rapport-annexe du docteur Em. Van Campenhout.

Ces documents, dans l'exquise simplicité de leurs phrases, dans l'éloquence tranquille de leur exposé, en diront davantage sur le mérite de l'œuvre, sur le dévouement de ses créateurs, que tout ce que nous pourrions écrire.

LE VILLAGE.

Ce rapport s'exprime ainsi :

„Nous avons l'honneur de vous faire rapport sur le deuxième exercice de l'œuvre de la Villa Coloniale. Depuis la création du Comité définitif et la réorganisation de l'œuvre, nous avons eu une marche régulière.

„Le succès a récompensé nos efforts; nous avons été assez heureux d'affirmer hautement notre existence par les bienfaits qu'a répandus notre œuvre philanthropique. Nous ne pouvons pas borner nos efforts à la colonie du Congo qui seule a bénéficié jusqu'à ce jour de cette institution, mais nous devons étendre ses bienfaits au grand mouvement d'expansion coloniale créé par S. M. le Roi au profit de la Belgique, et dont le but a répondu à l'idée généreuse de l'extension de nos relations dans les pays d'outre-mer.

„Le Roi, en créant des débouchés pour le pays, a en même temps encouragé un mouvement important d'expa-

triation de Belges vers les régions équatoriales, en Chine et partout où la Belgique peut réaliser des entreprises nouvelles. Il faut offrir aux courageux citoyens qui, en s'expatriant, aident à grandir le nom de Belge à l'étranger, un asile où ils trouvent les soins nécessaires à leur retour dans le pays pour réparer leurs forces par un traitement spécial des affections qu'ils peuvent contracter dans les pays tropicaux.

„Nous avons pu jusqu'à présent nous contenter de la location d'une villa située dans un site merveilleux, mais dont les installations provisoires n'offrent pas le confort nécessaire aux malades.

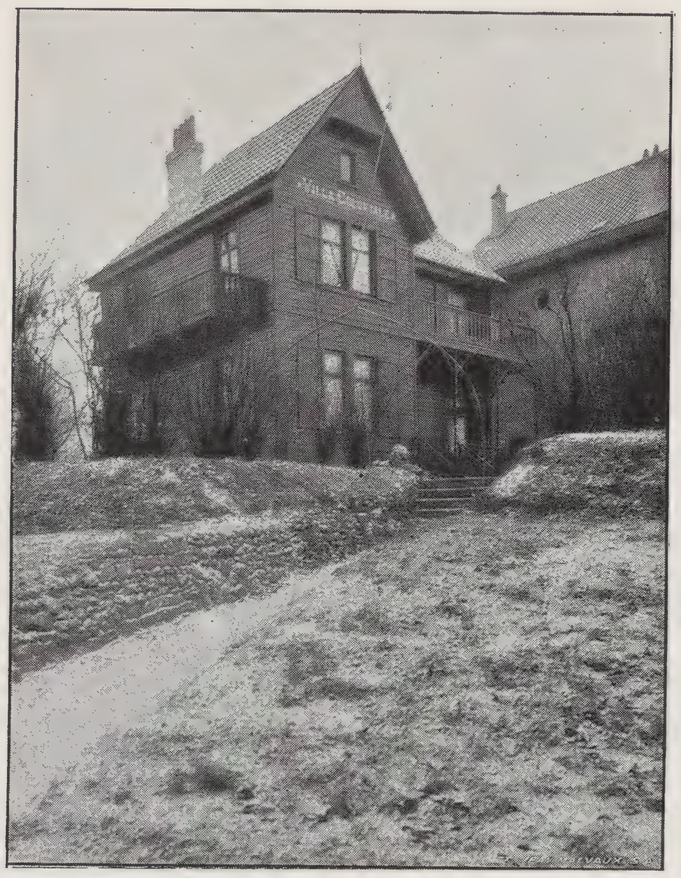
„Les baraquements en bois n'ont pas assez d'espace, sont d'un entretien coûteux et ne répondent pas aux nécessités d'une installation qui serait assez vaste pour offrir en même temps qu'un asile pour les malades, des locaux appropriés à une résidence confortable pour les convalescents, un lieu de recueillement et d'études, qui soit pour eux un véritable repos.

„Nous appelons l'attention du Comité sur cette indispensable extension; nous voulons sortir du provisoire par l'érection d'une Villa Coloniale, construite dans les environs de Bruxelles, ayant un caractère de stabilité par la personnification civile ou par la création d'une Société anonyme.

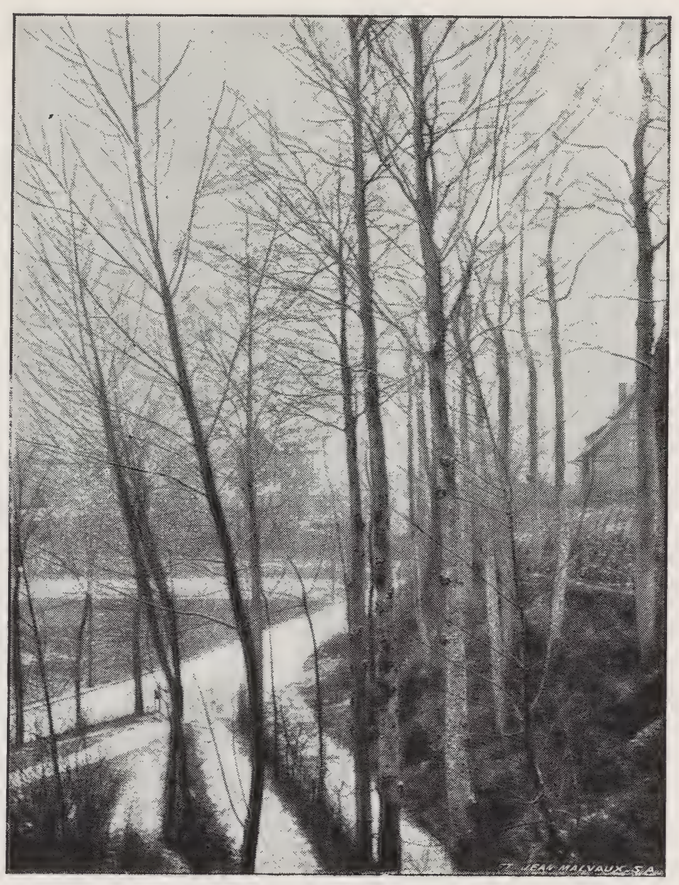
„Aujourd'hui que l'expérience a prouvé l'utilité, voire même la nécessité de l'existence d'un établissement colonial, nos efforts doivent tendre à cette création définitive, qui devra faire l'objet de vos études dans le courant de l'exercice en cours.

„Si nous avons réussi à affirmer notre existence, n'oublions pas que nous le devons à la haute protection de S. M. le Roi, au concours généreux du colonel Thys, directeur général des chemins de fer du Congo et initia-

L'ENTRÉE.



LA VILLA.



PAR UNE FENÊTRE.

teur d'un groupe important de Sociétés africaines, à la participation d'une partie des Sociétés congolaises et enfin au concours empressé d'un membre de notre Comité, M^me^ de Rongé, dont le nom restera attaché à la création de l'œuvre de la Villa Coloniale, qu'elle a prise dès le début sous sa bienveillante protection.

„Nous rendons un hommage mérité à tous les bienfaiteurs de l'œuvre coloniale."

* * *

Voici le rapport médical que le D^r^ Em. Van Campenhout adressait, le 15 mai dernier, concernant l'exercice 1901-1902:

„J'ai l'honneur de soumettre au Comité de la Villa Coloniale le rapport médical de l'année 1901-1902.

„En vous le présentant, Messieurs, je suis heureux de pouvoir constater que l'œuvre philanthropique que vous patronnez si efficacement, continue à prospérer. Le nombre des malades admis, qui avait été de trente pendant le dernier exercice, est monté à trente-huit.

„Le but hautement humanitaire que se sont proposé les généreux fondateurs de cette belle institution se trouve donc atteint.

„Les avantages que trouvent, à Watermael, nos coloniaux revenus malades sont d'ailleurs nombreux. Ils y reçoivent les soins d'un personnel médical au courant de la pathologie tropicale. La situation exceptionnellement favorable du sanatorium, l'aspect riant et pittoresque de ses alentours en font un séjour très attrayant. La santé de nos pensionnaires y subit une influence des plus heureuses. Grâce au système de chambres spéciales de chacun, grâce aussi à une certaine liberté d'allures, discrètement surveillée, laissée aux convalescents, nos malades ne se sentent, ne se croient pas à l'hôpital. Pour eux, c'est une villégiature où ils viennent se remettre de leurs maladies et se reposer de leurs fatigues.

„La directrice du sanatorium, M^lle^ Carpentier, phar-

macien diplômé, nous rend les plus grands services. C'est elle qui est chargée des nombreuses analyses, et ses capacités de chimiste rendent son concours des plus précieux. De plus, notre tâche fut souvent grandement facilitée par les rapports clairs et exacts qu'elle nous fit sur la situation des malades. L'administration consciencieuse et opportune des médicaments prescrits, les encouragements qu'elle prodigue aux patients ont, dans plusieurs cas d'affections très graves, grandement contribué à la guérison de celles-ci. Bon nombre de nos guéris lui doivent leur rétablissement rapide et complet.

„Le personnel subalterne, sous sa direction ferme et intelligente, a été en toutes circonstances à hauteur de la tâche qu'il avait à remplir.

„Pendant l'exercice 1901-1902, nous avons eu en traitement :

| | | Journées de présence | | En moyenne | |
|---|---|---|---|---|---|
| 11 | cas de fièvre paludéenne avec cachexie . | 317 | soit | 28.8 | journées |
| 6 | — d'hépatite . . . . . | 200 | — | 23.0 | — |
| 2 | — de dysenterie . . . . . | 104 | — | 52.0 | — |
| 3 | — d'affections cutanées (sarnes, ulcères, eczéma . . . . . | 202 | — | 67.0 | — |
| 4 | — de pleurésie et tuberculose. . . . | 177 | — | 44.0 | — |
| 1 | — de polynévrite (beriberi). . . . . | 72 | — | 72.0 | — |
| 2 | — d'affections cérébrales (hémorragie, ramollissement) . . . . . | 44 | — | 22.0 | — |
| 1 | — d'artério-sclérose généralisée . . . | 53 | — | 53.0 | — |
| 1 | — de fièvre typhoïde avec hémorragies intestinales . . . . . | 77 | — | 77.0 | — |
| 1 | — d'abcès du foie (opéré à la Villa) . | 37 | — | 37.0 | — |
| 1 | — de folie furieuse (évacué) . . . . | 2 | — | 2.0 | — |
| | TOTAL. . . | 1.285 | soit | 39 j. par maladie | |

„Restent en traitement :

2 cas de tuberculose pulmonaire.
1 — de cachexie paludéenne.
1 — de plaie par arme à feu.
1 — de beriberi.

38 cas.

„Vingt-trois malades sont sortis complètement rétablis.

„Un a été évacué pour folie furieuse au bout de deux jours.

„Quatre malades sont sortis incomplètement guéris ; ils étaient atteints d'affections chroniques (trois tuberculoses pulmonaires, une artésio-sclèrose généralisée).

„Nous avons eu à déplorer quatre décès :

„Le premier était dû à un ramollissement cérébral.

„Le deuxième, à la tuberculose pulmonaire. Ce malade avait été admis presque moribond. Les soins qui lui ont été prodigués à la Villa lui ont prolongé la vie et lui ont rendu les derniers jours moins pénibles.

„Un troisième décès a été causé par une affection de nature béribérique.

„Enfin, un quatrième décès est survenu à la suite d'hémorragie cérébrale suivie d'encéphalite.

„Nous avons eu à enregistrer plusieurs succès thérapeutiques éclatants : des fièvres paludéennes pernicieuses, des cachexies profondes, une fièvre typhoïde très grave, un énorme abcès du foie opéré, deux dysenteries de la plus grande gravité, ont été guéris à la Villa et sont des preuves des beaux résultats obtenus.

„Je répète, Messieurs, ce que j'ai dit plus haut. La situation exceptionnellement favorable de la Villa et le

LE CHIMBÈQUE.

confort dont les malades y jouissent, ont été certes des facteurs importants dans leur guérison.

„La nourriture a été toujours particulièrement soignée. Jamais elle n'a donné lieu à une réclamation quelconque.

„Dès que l'état de santé des malades le permet, nous les envoyons au grand air faire des promenades. Je n'insisterai pas sur l'effet salutaire qu'exercent les distractions sur la santé des convalescents.

„Pendant l'exercice dernier, il a été fait acquisition, pour le laboratoire et la salle d'opérations, de quelques ustensiles et instruments indispensables, notamment de l'appareil de Mauson pour l'opération de l'abcès hépatique.

„D'autres améliorations ont encore été effectuées dans l'aménagement des chambres. Je n'en citerai qu'une : aux nattes en paille couvrant les planchers, on a substitué progressivement du linoléum ; quand un malade quitte une chambre, nous pouvons la désinfecter beaucoup plus convenablement qu'auparavant. Nos installations en bois ne nous permettent pas une désinfection complète.

„L'année passée, Messieurs, notre Président M. De Bruyn, a suggéré l'idée de voir ces installations en bois, dont les inconvénients vous sont connus, remplacées par des constructions en matériaux durs, par des pavillons en briques.

„Au point de vue de la sécurité, au point de vue de l'hygiène, ce serait là un idéal que je souhaite voir réalisé.

„Messieurs, il y a quelques jours, nous avons eu le regret de devoir nous séparer de notre excellent ami M. le Dr G. Dryepondt.

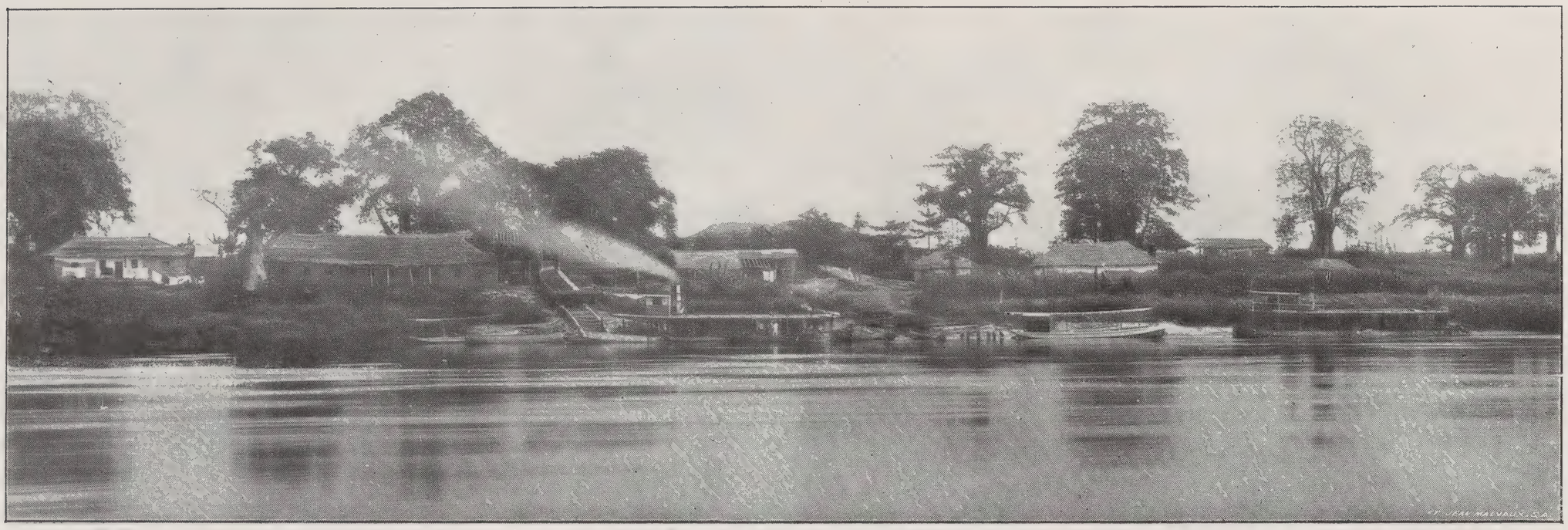
„Son dévouement inaltérable, sa compétence très grande, son activité inlassable sont au-dessus de tout éloge ! Aussi son départ a-t-il été une grande perte pour la Villa.

„Vous avez choisi M. le Dr Hennaux, ancien médecin de la Province Orientale, pour lui succéder. Ce choix a été vraiment très heureux. A un talent de chirurgien consommé, M. Hennaux joint une connaissance parfaite des affections si spéciales des tropiques.

„Je termine, Messieurs, en vous assurant, tant au nom de M. le Dr Hennaux qu'au mien, que nous consacrerons tous nos moyens, tout notre dévouement à la prospérité grandissante de notre chère Villa."

# Sur le Fleuve

NOTES DE VOYAGE



## UN VILLAGE A LA RIVE

Un village est toujours annoncé par une végétation vert clair, vert petits pois, qui fait de loin une tache déjà vivante sur le fond sombre de la forêt: c'est la feuille tendre du bananier, l'arbuste domestique du nègre, dont tout village, auprès de ses cases enfumées et roussies, possède une petite plantation.

*Mobeka:* Devant les feux de bois, (trois troncs d'arbres placés en Y sur le sol et dont on rapproche les axes à mesure de la combustion), tout le village, par groupes de cinq ou six indigènes, se livre aux travaux et aux plaisirs quotidiens; la lance posée sur les cuisses, les hommes fument paisiblement une pipe, unique pour chaque groupe, — tuyau percé dans un morceau de bambou, fourneau fait d'un cornet en feuille fraîche de bananier, — ils se passent cette pipe à la ronde, rient des grimaces que leur arrache l'âcreté du mauvais tabac et se la repassent jusqu'à extinction, en mâchant entretemps de la canne à sucre; les femmes râpent la carotte de manioc, pétrissent la purée obtenue en petites boulettes qu'elles enveloppent de morceaux de feuilles de bananier et mettent cuire au bain-marie sur un gril de bâtonnets, dans la marmite de terre noire emplie d'eau à moitié; pendant la cuisson elles pilent avec du poivre le poisson sec qu'on ajoutera au repas, allaitent les enfants, fabriquent la n'goula, fournie par l'usure d'un bois rouge sur une pierre enduite d'huile de palme: la négresse du Haut-Congo a toujours une petite poterie pleine de ce fard à côté de sa marmite.

## LES ILES

Les innombrables îles qui encombrent le cours du fleuve à hauteur de l'Equateur, l'obligent souvent à étaler le volume de ses eaux en des perspectives d'une prodigieuse étendue. Alors, la rive opposée à celle sur laquelle on se trouve, devient complètement invisible, le regard s'étend comme sur une mer et la courbe des eaux disparaît elle-même dans l'horizon chauffé à blanc. Dans le rayonnement du fleuve, les îles apparaissent voilées d'opâle, comme de légères corbeilles de verdure, soyeuse et diaphane; tantôt, elles forment des massifs d'arbres entourés de larges rives immaculées de sable jaune; tantôt, les feuillages débordent l'île et pendent sur les eaux. Entre les îles plus proches, d'autres paraissent au loin, vaporeuses; puis, derrière elles, d'autres encore, qui illimitent les perspectives, et donnent l'impression immatérielle d'une suite d'édens de rêve.

Les eaux scintillantes deviennent vers le soir lisses comme un miroir où se reflètent les nues roses du couchant; la végétation découpée des innombrables îles se détache en profils vaporeux dans la buée montante; les oiseaux gazouillent, puis des perroquets gris, — l'espèce qu'on amène en Europe, — sifflent d'une voix pure dans les hautes branches, et continuent longtemps encore après que l'obscurité a déjà couvert d'étoiles le fleuve et les îles.

INTÉRIEUR DE VILLAGE. — UPOTO.

CONSEIL DE GUERRE. — UPOTO.

LE STANLEY-POOL.

Un choc! le bateau a touché! immobilité complète malgré le battement des roues à auges qui frappent l'eau à l'arrière.

Le steamer est sur le banc, pas moyen de le décaler avec ses forces mécaniques. Un ordre du capitaine: les cent nègres de l'équipage sautent à l'eau, la moitié à bâbord, la moitié à tribord; ils ont de l'eau jusqu'aux genoux et appliquent tous ensemble leurs bras le long des flancs du bateau; ils espèrent le renflouer tout de suite. Mais le navire ne bouge pas, calé sur le banc au milieu du fleuve. Alors le capita, qui est le maître de l'équipage noir, entame une mélopée analogue à celle que nos ouvriers des ports reprennent en chœur pour scander leurs mouvements, et courant d'un bord à l'autre le long des rangées d'hommes, active leurs efforts en leur cinglant le dos avec une baguette ou une courroie.

Mais le navire semble décidé à finir là ses jours.

Puisque le navire ne se déplace pas, le capitaine décide alors qu'on va déplacer le sable du banc. Immédiatement on fouille sous la coque avec de longs bâtons; mais les bâtons ne font pas assez de besogne, et comme il y a déjà trois heures qu'on travaille, l'ordre est donné à tout l'équipage de fouiller le sol à la main; une demi-heure après un second banc de sable s'est élevé à côté du banc de sable sur lequel le navire repose; les nègres en profitent pour s'y asseoir, et le navire ne bouge toujours pas!

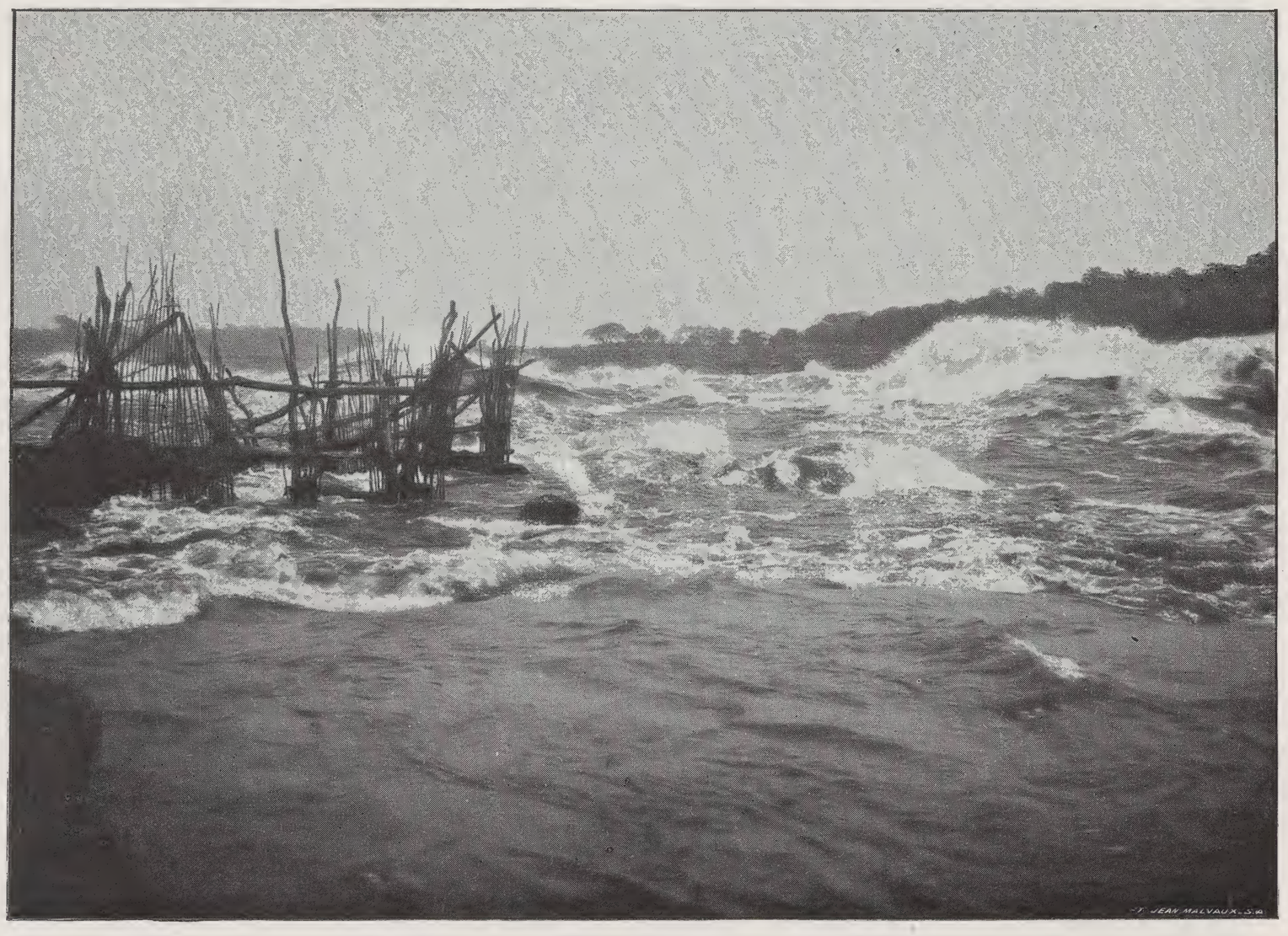
L'après-midi, mêmes efforts sans plus de succès. Pour alléger le navire, on fait descendre à l'eau une vingtaine de „dames“ nègres qui, avec leurs beaux colliers et leurs pagnes neufs, vont attendre la fin de l'opération sur le nouveau banc de sable. Pour faire passer le temps elles se déshabillent et se mettent à nager et à se savonner, — un de leurs grands plaisirs.

Enfin, vers cinq heures, au milieu d'une longue acclamation de tous les noirs qui sont dans l'eau depuis neuf heures du matin, le steamer frémit sur le banc et reprend sa marche, glissant entre les nègres qui s'accrochent, enjambent le bord à la hâte, et, oubliant soudain leurs fatigues, rentrent en riant dans le bateau.

---

## UNE TORNADE SUR LE FLEUVE

Il y a vingt minutes le ciel était clair et ardent, c'était l'Equateur africain: le ciel est devenu gris, les lointains se sont lourdement voilés, les îles espacées sur le fleuve disparaissent dans la buée; et le vent se lève; vêtu de laine on a frais. Le bateau commence à rouler sur les vagues du fleuve; on rentre de nouveau dans sa cabine pour y endosser le paletot d'hiver; les nègres qui font le service ferment portes et fenêtres soigneusement, assujettissent tous les colis; les vagues soulèvent le bateau auquel le capitaine fait gagner la rive



CHUTE DU CONGO A LA SORTIE DU POOL.

à toute vapeur; si un accident survenait à la machine et arrêtait le bateau au milieu du fleuve, ce serait le naufrage presque certain; enfin, en sécurité dans une anse, on laisse passer la tornade.

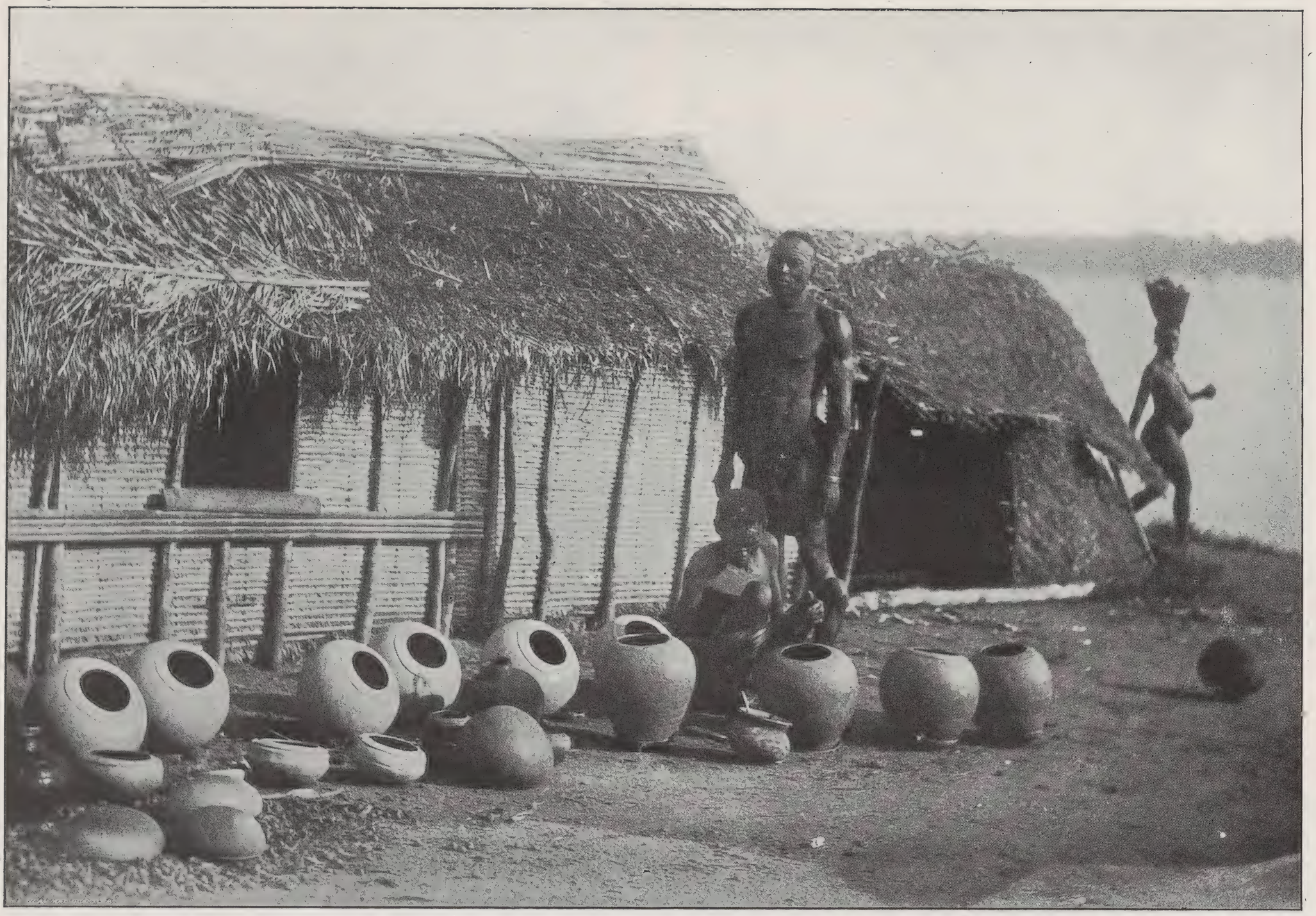
Vent violent qui vient du fleuve, éclairs sur la forêt, roulements continus du tonnerre, pluie diluvienne, qui fait avec le vent un tapage d'enfer sur le feuillage dur des palmiers.

Une heure après le vent est apaisé, mais il pleut encore et, le long de la rive, les indigènes reparaissent abrités sous de longues et larges feuilles de bananier posées en équilibre sur la tête.

## LES RIVES AU DELA DE L'ITIMBIRI

Imposante solitude. Plus on remonte dans la grande forêt équatoriale, plus les rives du fleuve sont garnies somptueusement. Depuis hier, plus une cabane, plus un être humain n'est apparu; les lianes descendent du faîte des arbres en rideau jusqu'au raz du fleuve; ces masses de verdures laissent parfois des percées ouvertes sur les profondeurs noires de la forêt, et qui ont l'air d'être les fenêtres de quelque ruine romantique envahie par le lièvre. Le liseron rose s'enlace aux festons des lianes; le grand tulipier de vingt-cinq mètres de haut, chargé de fleurs blanc-jaunâtre au parfum délicieux, s'élève et sort de la sombre verdure comme un énorme bouquet; le faux cotonnier qui atteint quarante mètres domine toutes les autres espèces à la façon de notre chêne d'Europe, ses bras dépassent le dôme des bois et font le vide sous eux; l'orseille, une mousse flottante, verdâtre, pend à ses hautes branches comme une chevelure marine enlevée dans l'azur; des fougères parasites sortent des anfractuosités de l'écorce et croissent là haut, en pleine lumière, agitées par la brise. Cette forêt à l'air solitaire est peuplée cependant, car sous le rideau des lianes qui retombent à fleur d'eau, apparaissent les poupes mal dissimulées de nombreuses pirogues.

GROUPE DE CHEFS UPOTO.



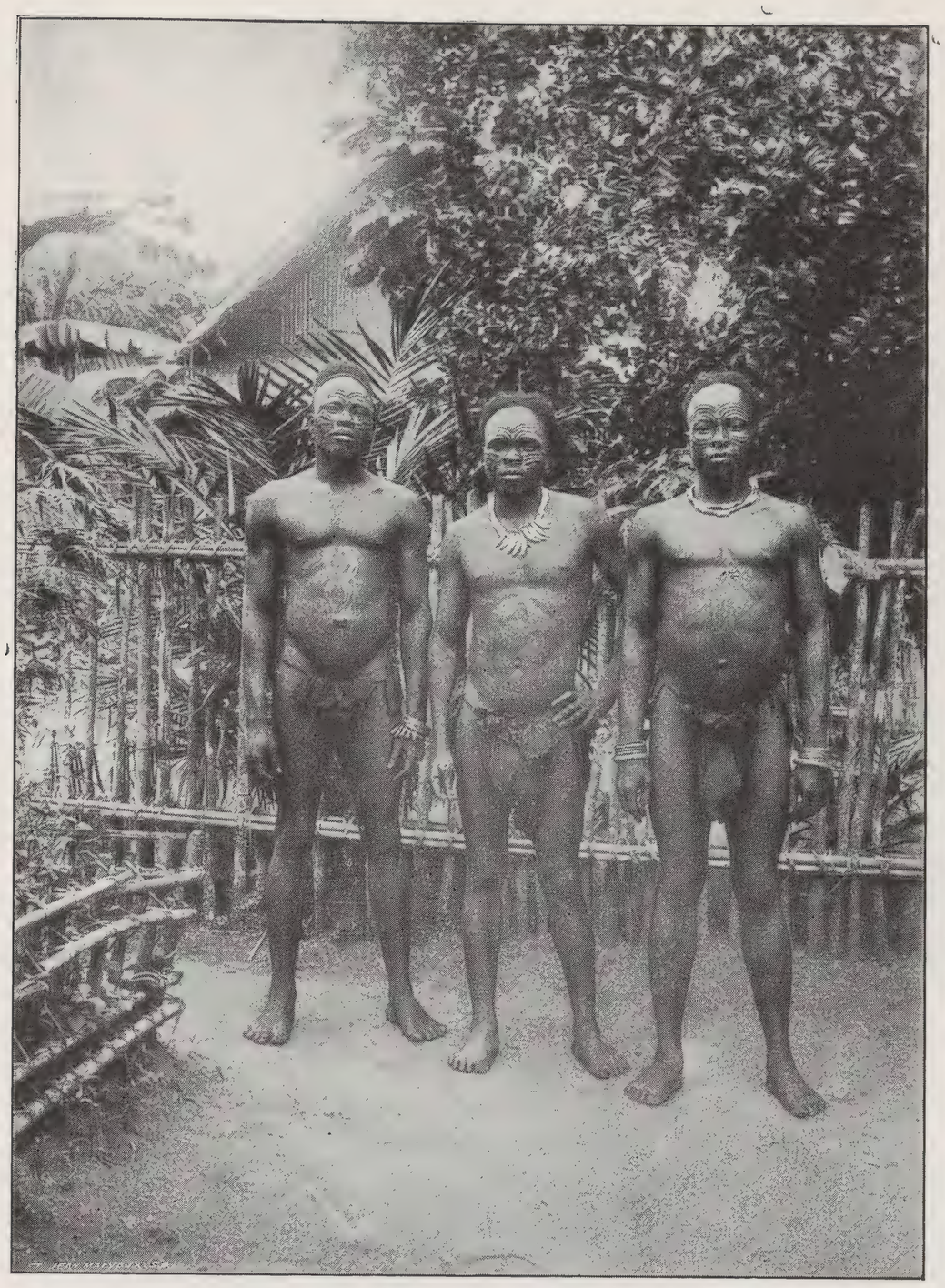
POTERIES SÈCHANT AU SOLEIL. — UPOTO.

---

## LES MODES

INDIGÈNES. — UPOTO

UN JOUR DE FÊTE A UPOTO.



TYPES PRIS A UPOTO.

Tout le long des rives africaines les modes varient, tant pour les hommes que pour les femmes.

*Upoto*. — Les femmes ne portent ici plus du tout le pagne, mais à la ceinture une ficelle seulement, ou une lanière de peau, ou une fibre de palmier teinte en rouge; les hommes ajoutent par devant un chiffon, qu'une patine d'huile de palme, de n'goula et de poussière ne tarde pas à harmoniser avec la couleur de la peau; quelques-uns, après s'être fait frotter d'huile, ont la coquetterie de se faire entièrement saupoudrer de n'goula, ce qui leur donne un beau ton rouge profond, mat, comme s'ils étaient vêtus d'un maillot de velours. Les femmes, entièrement nues, affectionnent de grosses perles blanches dont elles portent des colliers qui vont en s'évasant et en une vingtaine de tours recouvrent les épaules d'un lourd mantelet blanc qui ne manque pas de pittoresque; des perles semblables pendent en frange large et serrée sur le front; des bracelets de mêmes perles, lourdes et opaques comme de la porcelaine, ornent les poignets. Dans cet accoutrement, avec leurs parures et leurs fards végétaux, accroupies sur une natte, au seuil de la hutte, elles râpent, avec de grands couteaux ornés de cuivre, la carotte de manioc.

Ray Nyst.

SÉANCE DE TATOUAGE. — UPOTO.

# L'Armée

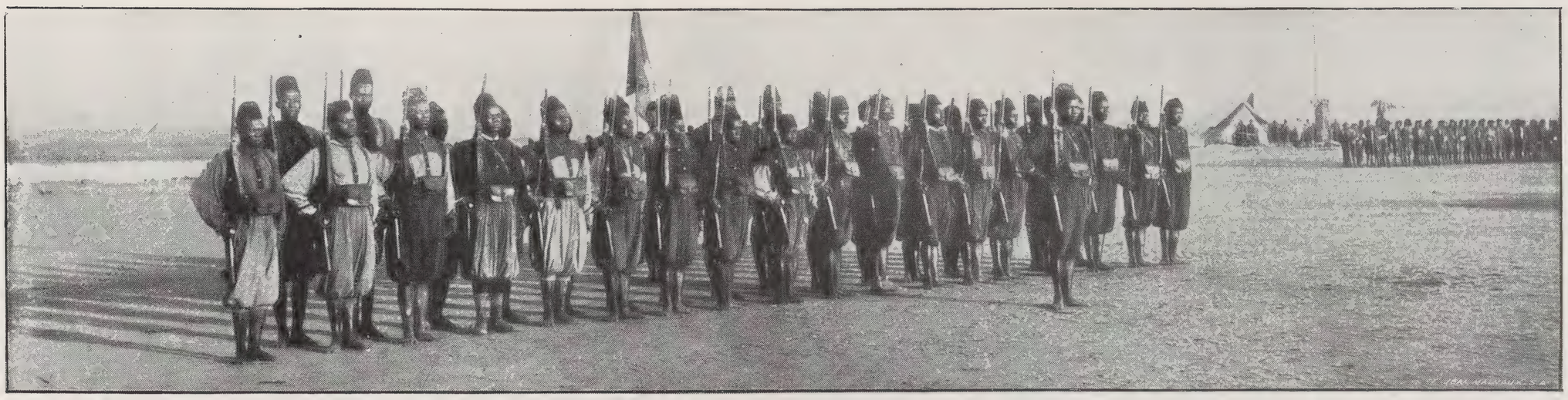
## LE FORT DE CHINKAKASSA

BATTERIEDE STROMKOKOWO. — (INTÉRIEUR).

VUE DE CHINKAKASSA.

BATTERIE A CHINKAKASSA.

# L'organisation sociale et la tactique de guerre au Nord du Congo.



UN PELOTON DE LA FORCE PUBLIQUE.

Ce qui surprend souvent en Afrique, ce sont ces curieuses survivances qui surgissent devant vous tout à coup, évoquant des époques lointaines, des organisations disparues. Comme si les diverses étapes de nos civilisations occidentales avaient mis des siècles à pénétrer dans ces pays déshérités.

C'est un régime féodal absolument complet que l'on retrouve chez les grands Sultans du nord de l'État. Calqué avec une perfection stupéfiante sur le nôtre, il réflète toutes les formes, tous les bienfaits et tous les vices de celui dont nos pays eurent tant à souffrir parfois.

Le Sultan suzerain attache, à sa personne par les liens du vasselage féodal un nombre de chefs souvent très puissants qui forment la haute aristocratie et dont les charges sont héréditaires. A leur tour, ceux-ci concèdent à d'autres, certaines parties du pays éloignées ou peu soumises, constituant des fiefs de moindre importance qui ressemblent à la clientèle de chevaliers de nos barons du moyen-âge. Au-dessous viennent les hommes libres, ayant le droit de porter les armes à la guerre et enfin, les serfs cultivant la terre et supportant les charges avilissantes et pénibles.

Du bas au haut de cette échelle sociale, le plus petit payant au plus grand le tribut exigé et fournissant en cas de péril des troupes en nombre rigoureusement fixé.

Tout comme nos barons féodaux encore, c'est dans des guerres, des déprédations presque continuelles (avant l'établissement des européens) qu'ils assouvissaient leurs instincts de rapines et de vols.

Et comme si rien ne devait manquer au tableau, nous avons aujourd'hui les stations européennes, les missions, remplissant le rôle des anciens monastères, refuge des opprimés autour desquelles viennent se grouper les faibles, formant ainsi des embryons de villes qui donneront sans doute quelque jour naissance aux communes, lorsque les descendants de Cham seront prêts à une nouvelle évolution.

Enfin, à certaines époques de l'année et dans les situations graves, les grands vassaux se réunissent en Conseil, recevant les ordres du suzerain ou discutant les mesures que comportent les événements survenus.

Situation curieuse entre toutes et qui montre combien chez ces peuples, quelqu'arriérés qu'ils soient, le sentiment d'un état social se fait sentir, et combien est universel chez l'homme ce besoin de la hiérarchie et d'une solidarité étroite.

Bien étrange est encore au point de vue qui nous occupe, l'organisation tactique des peuples au nord de l'État. C'est un renouveau de la tactique du Grand Alexandre qui se retrouve ici, d'une imitation si parfaite, qu'il semblerait que ces troupes, du moins dans les batailles importantes, vinssent tout droit des camps de la Macédoine antique.

Phénomène dont on doit semble-t-il, rapporter l'origine à Ptolémée, premier lieutenant d'Alexandre qui règna sur l'Egypte et dont les méthodes de guerre s'infiltrèrent peu à peu jusqu'aux races sauvages.

Tout comme dans l'armée macédonienne, lorsque de grandes unités entrent en ligne, elles se divisent en troupes légères, troupes de ligne et infanterie pesante. Les psilites, les peltastes et les hoplites.

## Bataille de Doruma.

A la bataille de Doruma cette analogie se montra si frappante que cette action, une des plus importantes de celles qui furent livrées au Congo, mérite une mention particulière.

Environ cinq cents hommes de l'Etat, venaient sous les ordres du commandant Chaltin, venger deux braves officiers lâchement assassinés par le Sultan. Ils se trouvèrent, vers le soir, en présence de dix mille hommes, dont les feux de bivouac couvraient une immense étendue, formés en demi cercle devant le carré fait par nos troupes.

Un peu avant le lever du soleil, dans cette courte aurore qui précède la venue du jour, un millier de psilites lançant vers le carré des nuées de flèches et, masquant, par impétuosité et l'irrégularité de leur course, le mouvement des peltastes, commencèrent la bataille. Leurs carquois vidés, ils disparurent comme des ombres par les intervalles, laissant à l'infanterie de ligne qui, sous le

INSPECTION DES ARMES.

couvert de ce mouvement avait gagné ces positions, commencer son rôle. Celle-ci, armée d'un grand nombre de fusils, bien conduite, et abritée derrière les sinuosités du terrain, dirigeait sur les nôtres un tir dont l'efficacité fut surprenante, grâce aux armes perfectionnées qui s'y trouvaient nombreuses.

Les Européens surtout étaient le point de mire des tireurs, trois hommes sucessivement, deux gradés et un clairon s'approchent du lieutenant Dubreucq pour recevoir un ordre, ils tombent morts à ses pieds ; un sous-officier blanc est blessé à l'épaule ; les soldats qui entourent le commandant Chaltin sont décimés, un instant plus tard son revolver qu'il tient en main est fracassé par une balle qui lui mutile deux doigts.

D'un tir calme et bien ajusté nos soldats répondent à cette formidable fusillade que seul traverse de temps à autre un commandement „feu à volonté trois cartouches" !

Du côté de l'ennemi, pour éviter la perte d'armes à feu, auxquelles ils attachent un prix inestimable, chaque tireur était accompagné de deux auxiliaires, afin que l'un deux au moins eut la chance de pouvoir remplir sa mission et, une balle venait-elle frapper le tireur qu'aussitôt ils saisissaient l'arme et la cartouchière sans s'inquiéter du blessé et fuyaient en arrière, remettre celle-ci à un nouveau combattant.

Lorsque le défaut de munitions vint ralentir le tir des indigènes et que le terrain leur sembla suffisamment préparé, des masses compactes de milliers d'hoplites armés

COMPAGNIE EN ORDRE DE BATAILLE.

de lances et protégés par de grands boucliers, surgirent tout à coup, formés sur plusieurs rangs, accourant avec furie vers notre carré qu'ils voulaient enfoncer.

Ce fut un spectacle émouvant et grandiose dans sa barbarie que ces vaillants, offrant leurs poitrines nues aux balles, s'avancer jusqu'à une trentaine de mètres du carré et y jeter leurs lances, chacun, au nombre de trois ou quatre. Mais nos troupes avaient résisté au choc, l'effort était brisé et le jet des terribles couteaux qui garnissent les boucliers, indiquait que l'heure de la poursuite allait sonner. Ce fut la retraite sur toute la ligne et le combat ne se termina qu'à la nuit.

**Commandant C. Hecq.**

EXERCICE DE NORDENFELDT.

---

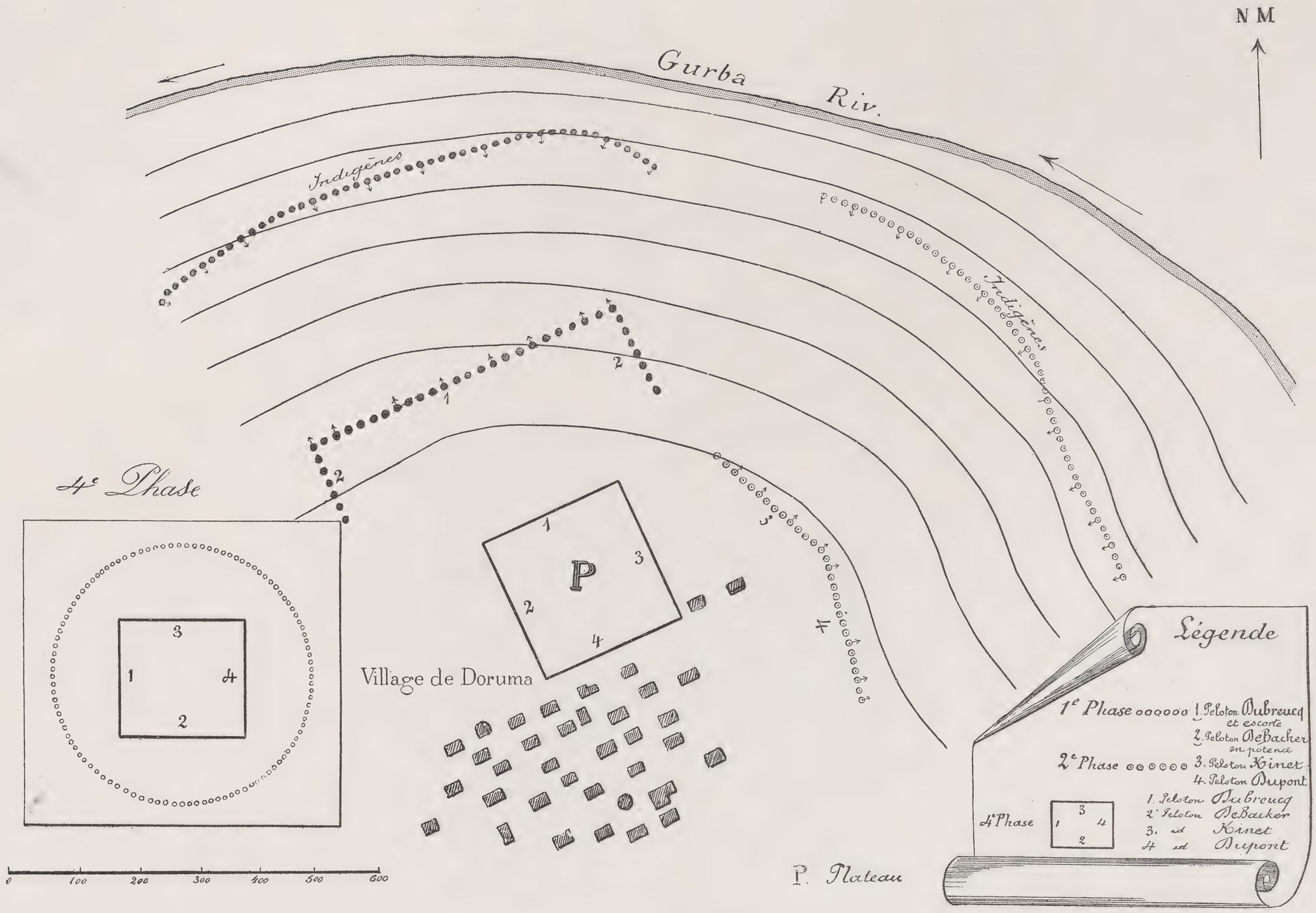
## Notice sur la Bataille de Doruma.

Avant le combat, la colonne expéditionnaire formée en carré se trouve sur le plateau dominant la vallée en avant du village de Doruma.

*Première phase.* — Les indigènes se montrent au bas du versant vers le N. O. Déploiement en tirailleurs du peloton Dubreucq renforcé de l'escorte du commandant et marche en avant de cette unité gardée sur les flancs par les deux sections du peloton De Backer. Ouverture du feu à 300 mètres.

*Deuxième phase.* — Les pelotons Kinet et Dupont restés en réserve sur le plateau *P* sont brusquement et vigoureusement attaqués vers l'Est par des indigènes jusque là très habilement dissimulés dans les hautes herbes. Ils se déploient en tirailleurs, face à l'ennemi et ouvrent un feu nourri.

*Troisième phase.* — Sur l'ordre du commandant, les pelotons Dubreucq (1) et De Backer (2) se rabattent, tout en combattant et dans le plus grand calme, vers le plateau




PLAN DE LA BATAILLE DE DORUMA.

*P*, rallient les pelotons Kinet (3) et Dupont (4) et reconstituent un tout des quatre unités séparées.

*Quatrième phase.* — Les quatre pelotons et l'escorte formés en carré sur le plateau *P* résistent par le feu à toutes les impétueuses attaques d'un adversaire dont les charges héroïques se succèdent sans interruption, pendant près d'une demi-heure et qui, finalement vaincu, bat en retraite dans toutes les directions.

*Cinquième phase.* — Charge à la baïonnette et poursuite par le feu.

**Commandant L. Chaltin.**

---

# Trois Souvenirs de Guerre.

## Campagne Kiokos.

Le 13 juin 1895, le commandant Michaux me chargea de l'avant-garde et me confia le peloton des Mangémas. Nous avions campé la veille dans une clairière et avions essuyé toute la nuit des coups de feu partant de la lisière de la forêt.

Vers 11 heures du matin les diverses reconnaissances étant revenues au campement nous apprirent que toute la forêt que nous devions traverser était occupée par les Kiokos. Le commandant donna sans tarder l'ordre du départ et la colonne se forma rapidement en ordre de combat. Au même instant l'arrière garde, commandée par M. Dufour fut attaquée et débordée par l'ennemi pendant que de la forêt où je devais pénétrer partait une fusillade bien nourrie. Je m'avançai résolument sous bois entouré de mes hommes et suivi par le restant de la caravane. La marche en avant ne se fit que fort difficilement; la nuit l'ennemi avait abattu de gros arbres pour barrer le sentier où nous devions passer et les tirailleurs Kiokos s'embusquaient derrière ces abris improvisés; ils n'abandonnaient leur barricade qu'au dernier instant pour aller en occuper une autre un peu plus loin, car tous les cinquante mètres un gros arbre nous barrait ainsi la route. Nous devions donc escalader non sans peine chaque obstacle, opération pleine de dangers, car nous nous mettions chaque fois à découvert, offrant ainsi une cible aux Kiokos cachés à droite et à gauche dans la brousse.

Enlevant les positions les unes après les autres, j'arrivai avec mes hommes dans une vaste clairière où se trouvait un immense campement Kioko, abandonné.

Nous avions mis 6 heures à traverser la forêt, malheureusement nos blessés étaient nombreux et nos munitions étaient notablement diminuées; ceci nous empêcha de poursuivre les Kiokos, qui en déroute complète se sauvaient vers le Kasaï se mettre à l'abri sur le territoire Portugais.

Le commandant après m'avoir félicité me proposa pour la sous-lieutenance. J'avais alors 15 mois d'Afrique. Je fus en effet promu sous-lieutenant quelques temps après.

* * *

## Révolte des Batétélas.

Quand éclata la révolte des soldats Batétélas à Luluabourg le 5 juillet 1895; je me trouvais en route avec une partie des troupes formant le contingent de Mûkabûa, poste, dont j'avais le commandement. Ayant été mis au courant, par un billet du Père Declercq, des faits qui s'étaient passés à Luluabourg, je regagnai le poste de Mûkabûa, afin de rassurer le restant de mes soldats. Je marchai toute la nuit et le lendemain tout au matin, je fus rejoint par tous les hommes que j'avais laissés au poste, et qui inquiets venaient à ma rencontre.

Ils ne me firent aucun mal et je fis route avec eux, pendant deux jours, sans être inquiété. Arrivés à 9 heures de marche de la Mission St-Joseph, les Batétélas refusèrent de se rendre avec moi à Luluabourg et prirent une autre route vers le village de Kallalla-Kafumba, afin de se joindre aux soldats révoltés de Luluabourg qui venaient de quitter cette station la veille.

Je fus le *seul* Européen que les révoltés ayant en leur pouvoir aient laissé échapper de leur plein gré, parce que me dirent-ils, je n'avais cessé d'être pour eux un chef sévère mais juste.

INSTALLATION DE LA FORCE PUBLIQUE A BOMA.

* * *

Le 9 octobre 1895 le commandant Gillain me confia l'avant-garde et me mit à la tête des soldats Mangémas (frères des révoltés) ceux-ci se conduisirent bravement; dès l'engagement j'eus la moitié de mes hommes hors de combat; je fus atteint d'une balle au bras gauche et dut me replier sur le commandant Michaux qui, se trouvant à une centaine de mètres de moi était cerné par les révoltés.

Engagé dans le marais, perdant du sang en abondance, ma blessure me faisant cruellement souffrir, je parvins néanmoins à rejoindre mon chef; les Batétélas me poursuivaient et allaient m'atteindre, quand je fus sauvé par mon sergent Manyéma qui me prit sur le dos et me ramena à n'Gandu, par un chemin détourné, dans les hautes herbes.

**A. Lapiere.**

FORCE PUBLIQUE AU POSTE D'HALI (OUBANGHI).

# Le Sultan Djabbir

Djabbir est le chef le plus puissant de la vaste région de l'Uellé, au Nord de l'Etat Indépendant du Congo.

C'est un homme d'une cinquantaine d'années, de la race des Azandés.

Tout jeune il fut pris par les Arabes et emmené à Khartoum où il resta en esclavage jusqu'à son adolescence.

Revenu avec les Arabes dans son pays natal il parvint à leur échapper et devint dans la suite le chef d'une tribu dont la force ne fit que grandir.

En 1890, lors de l'héroïque expédition du Nil, dirigée par le commandant Van Kerckhove, expédition bien antérieure à celle du colonel Marchand, Djabbir était un chef avec lequel il fallait compter déjà.

Van Kerckhove devina en lui un auxiliaire précieux et se l'attacha définitivement en le nommant capitaine commandant de la force publique.

LE SULTAN DJABBIR.

Djabbir n'a pas déçu les espérances que l'on fondait sur lui; il a puissamment aidé toutes les expéditions qui se sont succédées vers le Nil.

Son inlassable dévouement lui a valu l'appui de l'Etat grâce à qui il est aujourd'hui le sultan le plus influent de tout le Nord du Congo Indépendant.

Djabbir est très fier de sa tenue d'officier de la Force publique qu'il revêt le dimanche lorsqu'il dîne avec le personnel de la Station....

Commandant A. Vanderminnen.

# Les Races Indigènes

## TYPES ET COIFFURES

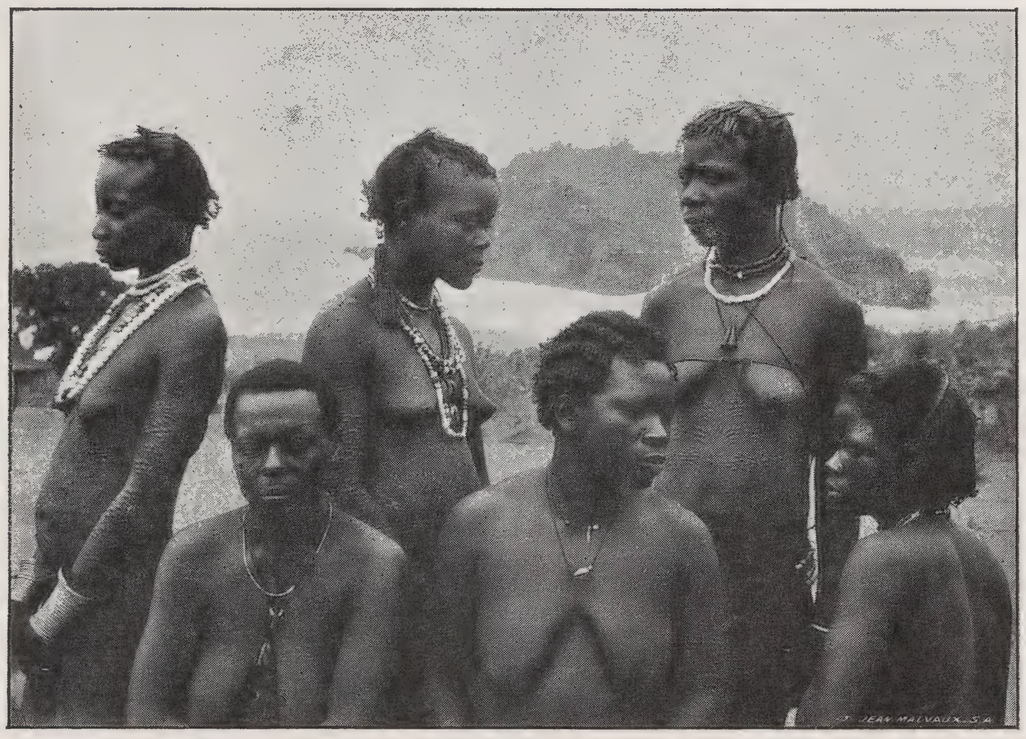
GROUPE DE 7 CHEFS RENDANT VISITE A LA MISSION A PAWENDE.

FEMMES BAKUBAS.

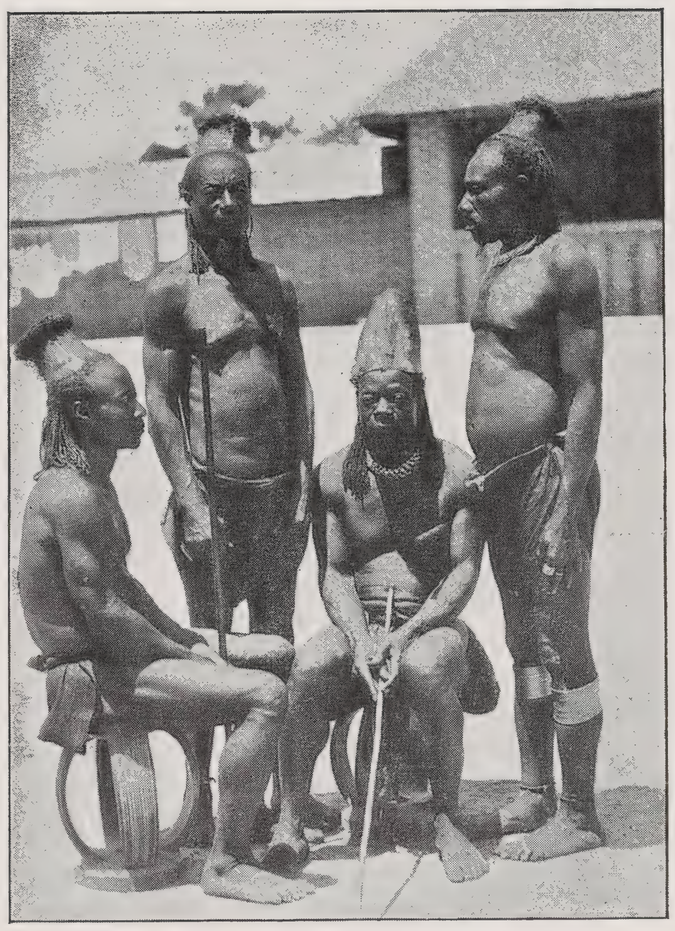
CHEF INDIGÈNE ET SA FEMME
(ENVIRONS DE KABIKA).

COIFFURES DE FEMMES AU VILLAGE N'GOLO.

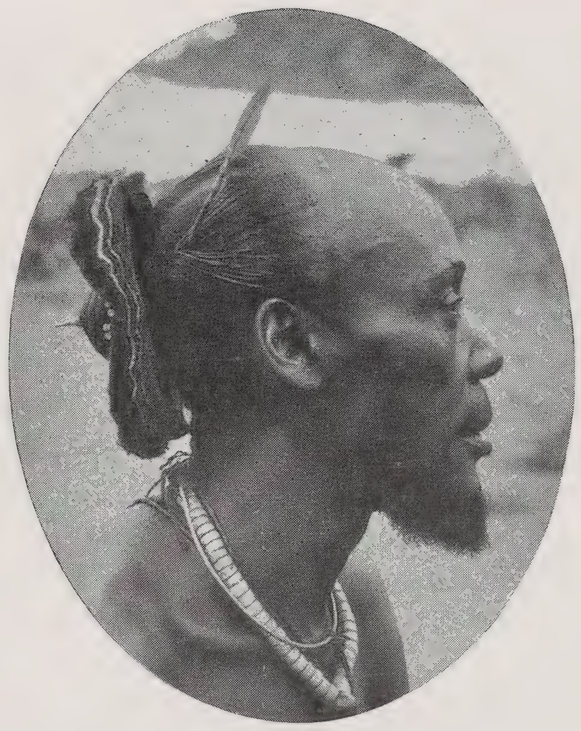
COIFFURES D'HOMMES WARNA.



COIFFURES DE FEMMES WARNA.



TYPES DE CHEFS BASONGOLO (LOKANDU).



NIEMBA-KUNDA, CHEF STRUA.

TYPES TURUMBUS.

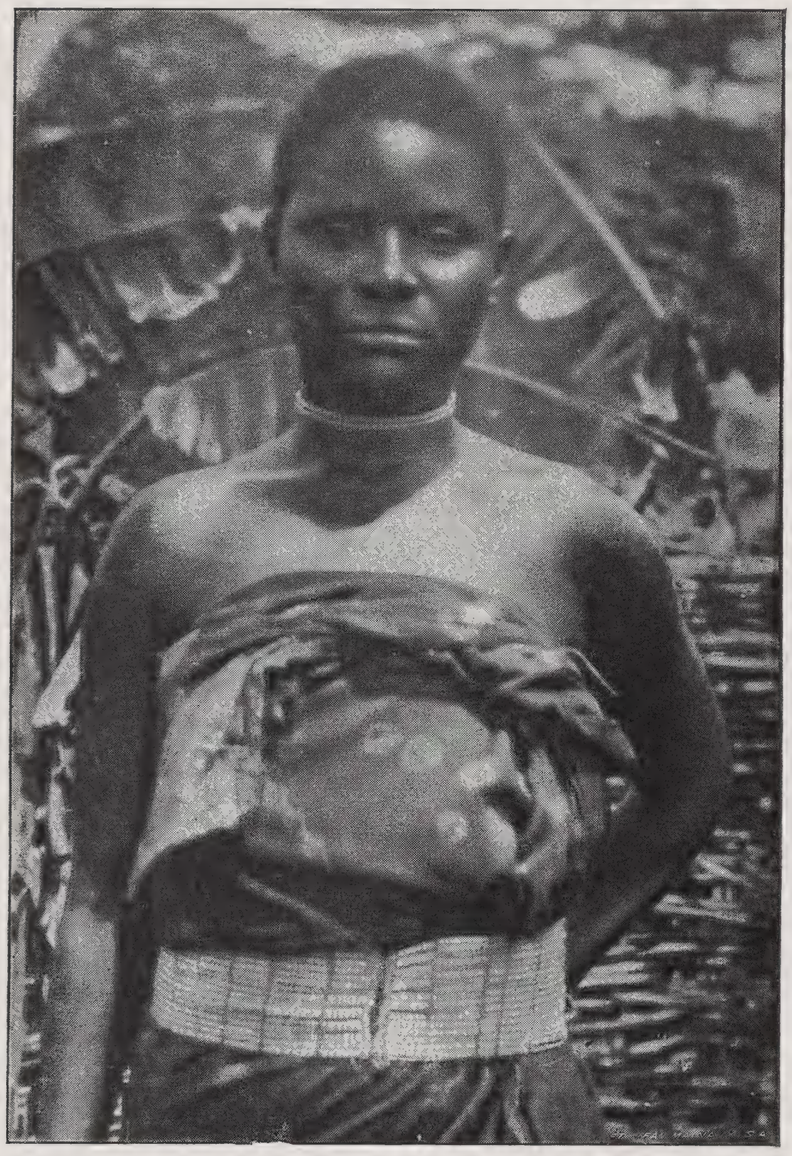
CHEFS BASONGOLA (LOKANDU).

TYPES ZAPO-ZAPO.

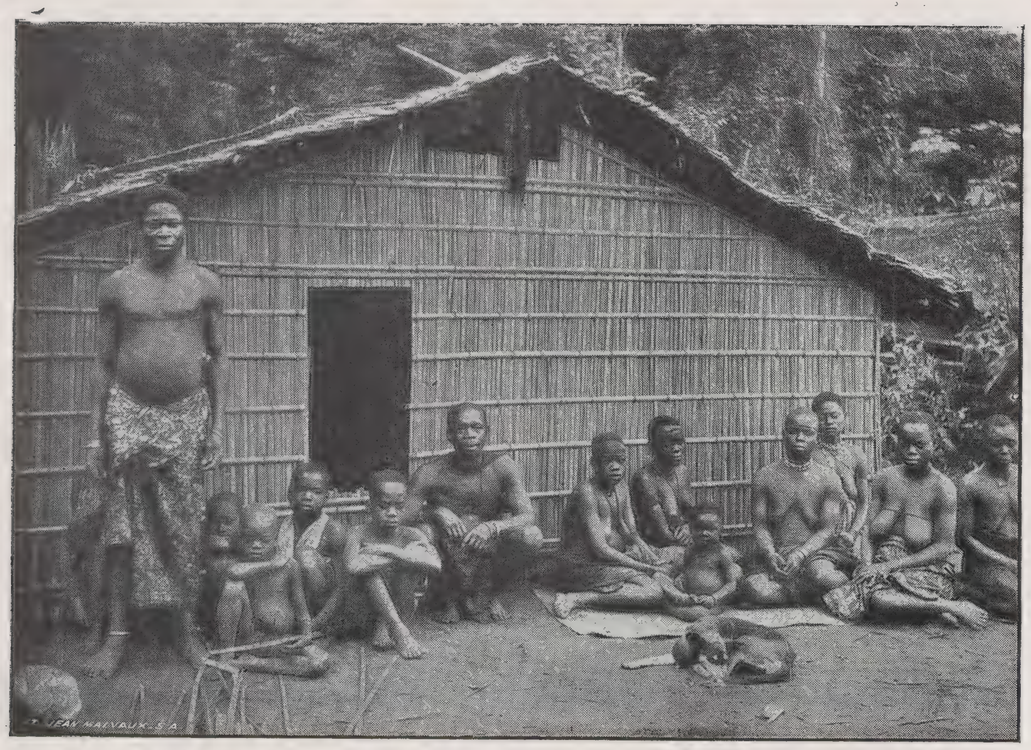
TYPES DE FEMMES ZAPO-ZAPO (PRIS PRÈS DE LULUABOURG).

CHEFS BALUBA (N'GONGO).

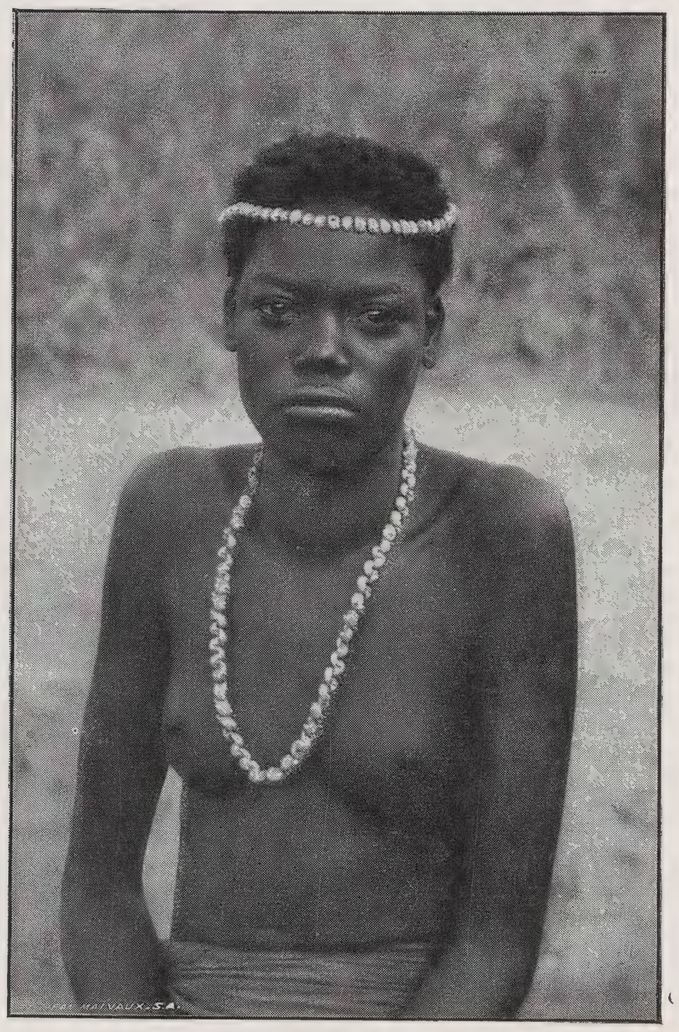
CHEFS BALUBA (NI BULI).



FEMME BALUBA.



TYPES DE CHIRUPOLO.



JEUNE FILLE WALEMBO, DE KISABÉ
(ROUTE DE MOLIRO A MPWETO).

# 1876

AZORES
MADEIRA ISL^DS
CANARY ISL^DS
CAPE VERD ISL^DS
Tropic of Cancer
Tropic of Capricorn
MEDITERRANEAN
ALGERIA
TUNIS
MAROCCO
Fez
Marocco
Algiers
Tunis
Tripoli
Warglà
G. of Sidra
TRIPOLI
Ghadamis
C. Ghir
R. DRAA
FEZZAN
Murzuk
SAHARA
C. Blanco
Timbuctoo
R. NIGER
R. SENEGAL
SENEGAMBIA
R. GAMBIA
C. Verd
Masina
R. JOLIBA
SOUDAN
SOKOTO
BORNU
LAKE TCHAD
Kukà
BAGIRMI
Lai
GANDO
R. QUORRA
R. CHADDA or BENUE
Sierra Leone
DAHOMEY
Benin
ASHANTI
GUINEA
C. Palmas
C. Three Points
C. Formoso
Bonny R.
C. Lopez
R. GABOON
R. GOWAI
R. CONGO
CONGO R.
CONGO
ATLANTIC
OCEAN
Ascension
St. Helena
Loanda
ANGOLA
R. COANZA
Cassange
Benguela
Bihé
BENGUELA
NOURSE R.
Debabeh
C. Frio
Walfisch B.
DAMARA L^D
L. NGAMI
NAMAQUA LAND
KALAHARI DESERT
Tropic of Capricorn
ORANGE R.
ORANGE R.
CRIQUA^D WEST
ORANGE RIVER FREE STATE
TRANS VAAL REPUB.
NATAL
CAPE COLONY
Cape Town
C. of Good Hope
C. Agulhas
Algoa B.
Port Natal
Delagoa B.
MOZAMBIQUE CHANNEL
INDIAN OCEAN
Sofala B.
ZAMBESI R.
MAKOLOLO
L. SHIRWA
L. NYASSA
Livingstonia
L. BANGWEOLO
L. LONEMBA
Linyanti
L. NGAMI
Nyangwe
L. IKI
L. KOUILONDA
Kabebe
L. KASSALI
Kilemba
L. TANGANYIKA
Ujiji
UNYANYEMBE
MANYARA
Ruminika's
VICTORIA N'YANZA
Mt^s of the MOON
Mt^s KILIMANJARO
Mt^s KENIA
L. BANGWEOLO
R. UGAROWA
R. UELLE
ALBERT N'YANZA
Mtesa's
L. BAHINGO
R. JUBA
Magadoxo
Gondokoro
DAMOT TSUMO
GALLIAS
SOMALI
ABYSSINIA
Gondar
Ankobar
G. OF ADEN
Aden
Mocha
Socotra
C. Guardafui
Massowah
Khartum
KORDOFAN
WADAY
DAR FUR
Abeshr
Mao
DESERT
NUBIA
R. ATBARA
BAHR EL AZREK or BLUE NILE
OR WHITE NILE
R. NILE
RED SEA
EGYPT
LIBYAN
Siout
Suez
Alexandria
Cairo
R. Said
Jerusalem
EUPHRATES R.
TIGRIS R.
PERSIA
ARABIA
PERSIAN GULF
Formosa B.
Pemba I^d
Zanzibar
Mafia I^d
COMORO I^S
C. Amber
Antongil B.
C. St. Andrew's
Tamatave
Tamatave
Mauritius
Reunion
MADAGASCAR
Yalta
C. St. Mary
Tamatave
R. MANCORO
Mahambarivo
RECENT EXPLORATIONS ACCOMPLISHED
IN PROGRESS
PROJECTED
SEYCHELLE I^S
REDUCTION PHOTOGRAPHIQUE au dixième
de la Carte d'AFRIQUE
offerte par
Sir R. ALCOCK K.C.B.F.R.G.S.&c.
AU ROI DES BELGES
à l'occasion de la conférence géographique
du 12 Septembre 1876.
0°
30°
15°
0°
15°
30°
45°
60°

# Le Kasai Commerçant

FACTORERIE DE LA SOCIÉTÉ ANONYME BELGE POUR LE COMMERCE DU HAUT-CONGO A MUKIKAMA.

## LE PAYS.

Le Kasai est sans conteste la contrée la plus favorisée du Congo belge.

Le climat y est relativement clément. Les populations sont très denses, paisibles et de bonnes relations. Certaines races, telles les Bakubas, ont des mœurs assez sévères.

Au Nord, au Nord-Est et dans l'intérieur du pays, particulièrement le long des cours d'eau, s'étendent de belles forêts très riches en essences de toutes sortes.

On y trouve notamment de nombreux Landolphias (lianes à caoutchouc) et spécialement l'espèce qui donne le fameux caoutchouc rouge du Kasai, l'une des meilleures gommes connues. A côté de ces lianes on rencontre très fréquemment le *functunia élastica*, autrement dit l'*Ireh élastica*, seul arbre à caoutchouc connu jusqu'ici en Afrique. On y trouve en outre une espèce de caféier très appréciée et déjà cultivée par les exploitants du Sankuru, de nombreux et superbes spécimens de *Piper Clussii* donnant du poivre en abondance, le rocouyer, une espèce de vanille sauvage, de superbes fougères arborescentes, des palmiers en nombre considérable, plusieurs sortes d'orchidées, de l'acajou et une quantité innombrable d'essences peu répandues mais assurément intéressantes pour la plupart.

Au sud, au sud-est et à l'ouest, les forêts diminuent et disparaissent même complètement. C'est la plaine, tantôt recouverte d'un herbage gigantesque presque ligneux et parsemée de bouquets d'arbres, tantôt sans bouquets d'arbres et recouverte de graminées maigres, mais résistantes et envahie par deux petites plantes des plus intéressantes,

MAGASIN DE CAOUTCHOUC A LA KONDUE.

LE NETTOYAGE DE LA FORÊT A LA KONDUE.

des genres *Carpodinus* et *Clitandra* (1). Ces deux plantes ont des tiges grêles presque herbacées de 25 à 50 centim. de hauteur ; le parfum de leurs fleurs rappelle le jasmin, les racines longues de plusieurs mètres ressemblent à des cordes blanches ; on en extrait le caoutchouc connu sur nos marchés sous le nom de thimbles.

Le sol du Kasai est fertile partout, les indigènes possèdent de belles et parfois très importantes cultures de plantes alimentaires, notamment de manioc, de patates, de sorgho, de maïs, d'arachides, de bananiers, d'ignames, de haricots, et quelquefois de riz, de canne à sucre. Dans presque tous les villages, on cultive encore le tabac, des courges, des aubergines et même des tomates et une espèce de chou. De plus, on y élève des poules, des canards, des porcs, des chèvres, souvent des moutons et, dans le Sud, du gros bétail.

Presque partout, à l'état sauvage, on rencontre des pigeons, des sarcelles, des canards, des pintades, des antilopes, des buffles et, dans toutes les rivières, des poissons exquis et en abondance. La rivière Kasai et ses principaux affluents renferment un nombre remarquable de troupeaux d'hippopotames.

Les produits que l'on peut exporter du Kasai sont: le caoutchouc, l'ivoire, le copal, le café, l'huile de palme, le poivre et bientôt d'autres produits, provenant de plantes exotiques cultivées par les agents de l'Etat et des Compagnies, viendront s'ajouter aux premiers.

(1) Il s'est produit parfois au sujet de cette appellation d'amusantes méprises.

Nous avons entendu des gens graves raconter à propos du *caoutchouc en herbe* des histoires réellement inouïes.

Rectifions.

La plante qui donne le caoutchouc des herbes, mesure 25 à 50 centimètres de hauteur et rappelle par ses feuilles et par le parfum de sa fleur le petit jasmin de serre froide. Ses racines atteignent trois et quatre mètres de longueur pour un diamètre d'un centimètre environ.

Ce sont ces racines que l'indigène tire de terre, découpe en bouts dont il fait de petits fagots qu'il triture pour en extraire le latex.

Le caoutchouc obtenu ainsi, quoique de bonne qualité, ne saurait être comparé au caoutchouc de lianes.

DÉPART DU STEAMER „GOODWILL"

## LES HABITANTS.

Différentes Tribus se partagent le vaste territoire Kasaien. Ce sont dans l'intérieur les Balubas, les premiers agriculteurs du Congo, les Bakubas, tribu de commerçants, les Basongos-Minos au Nord, les Bassengés, les Bashilélés, les Bapendés, les Babundus etc...

Aucune de ces populations n'est guerrière au sens propre du mot.

Ces pauvres gens en général sont plus poltrons que méchants.

Traqués, volés et malmenés depuis des siècles par les

Arabes et les races fortes, ils gardent en eux une vague terreur de l'étranger.

Ils se confinent dans leurs villages, dans leurs forêts, l'âme pleine d'une méfiance contre laquelle il n'est pas toujours commode de réagir.

Mais le blanc peut se promener sans crainte dans tout le Kasai connu.

Aujourd'hui d'ailleurs, la plupart des tribus kasaiennes sont entrées en contact avec lui; un important commerce très libre, très honnête s'est établi où les coups de fusil et les prétendues cruautés dénoncées par certains journaux n'ont rien, mais rien à voir.

Les indigènes sont parfaitement libres et tranquilles chez eux; personne ne songe à s'arroger le droit de les obliger à faire ce qu'ils ne veulent pas faire.

L'Etat fait œuvre de patience pour faire œuvre forte et durable.

Parfois un féticheur découvre que si la récolte est mauvaise, si une épidémie se déclare, si le chef du village meurt, c'est grâce à l'arrivée du blanc dans le pays...

Le féticheur est un homme dangereux et ces grands enfants que sont les nègres l'écoutent volontiers; mais les révoltes qu'il provoque sont rarement sérieuses.

Le nègre est âpre au gain; c'est le trait le plus saillant de sa nature primitive et il fait souvent bon marché de ses fétiches quand des intérêts moins immatériels sont en jeu pour lui.

## MARCHÉS NÈGRES.

Les marchés nègres se tiennent avec une très grande régularité.

Environ tous les quatre jours, suivant les régions, les indigènes se rendent à leur marché pour y commercer.

Le blanc va s'y approvisionner en vivres frais.

Certains marchés du Kasai sont fameux. Tels, par exemple, celui qui se tient tous les dimanches à Lusambo, où l'on a vu à certains jours de deux à trois mille personnes.

Lusambo, comme Luebo, est un centre important de vente de caoutchouc.

Les principaux produits mis en vente sur les marchés Kasaiens sont : l'huile de palme, le poisson séché, les viandes fumées, le manioc, les arachides, la canne à sucre, le vin de palme, le riz, les haricots, les bananes, les poules, les chèvres, etc.

## COMMENT ON ACHÈTE LE CAOUTCHOUC.

Le blanc achète le caoutchouc au marché ou chez l'indigène, qui le cède en échange de tissus, de perles, de sel, de croisettes, etc.

Le prix d'achat est parfois très longuement et toujours très librement débattu entre les intéressés. Si l'indigène n'est pas content du prix qui lui est offert, il garde ses produits jusqu'à meilleure occasion.

Il attend la hausse!

Zapo Zap, chef Baluba, pour ne citer que lui, possède à l'heure actuelle, en stock, une cinquantaine de tonnes d'excellent caoutchouc.

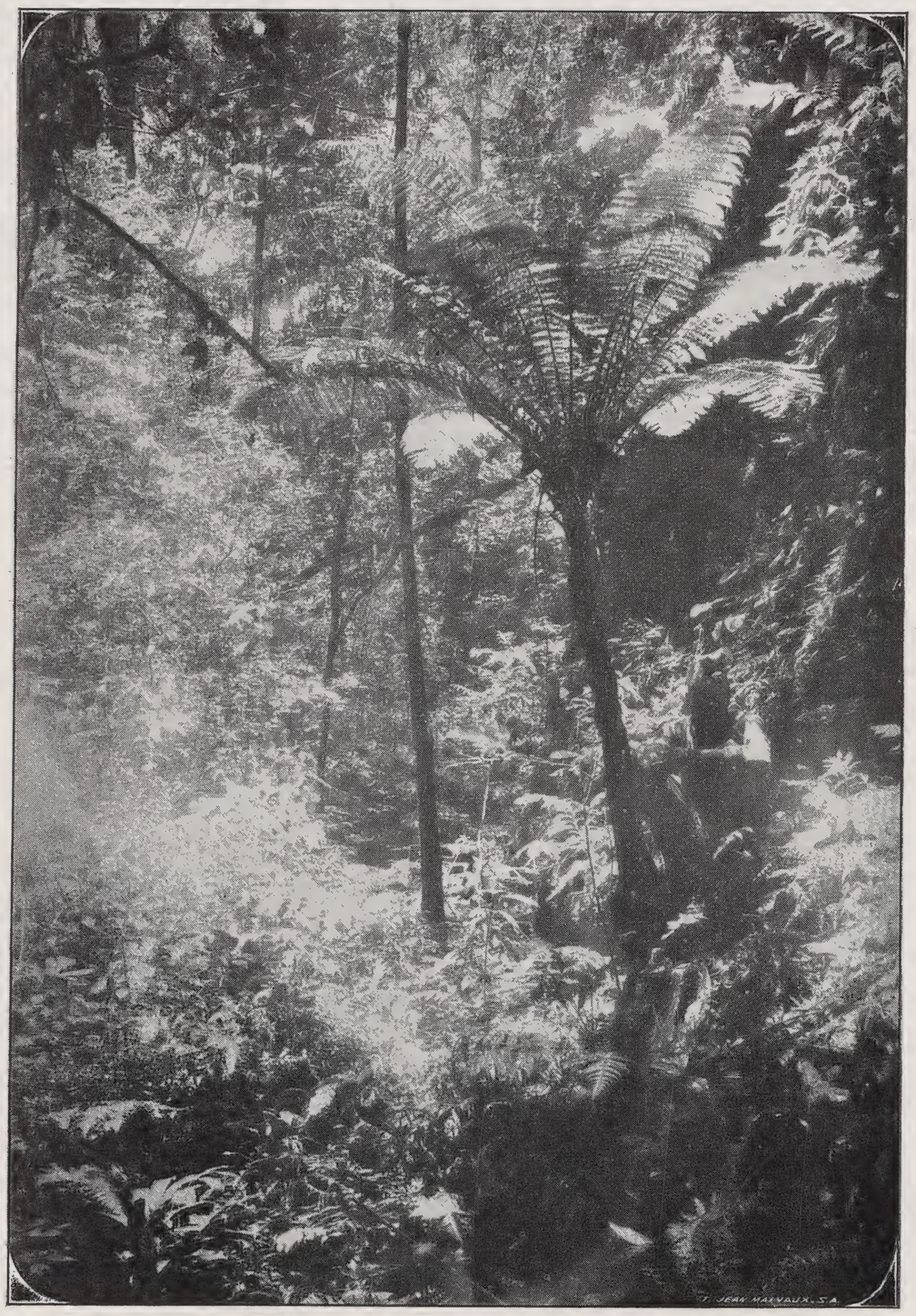
Zapo Zap attend la hausse...

Il fera vendre pour „tâter les cours“ par ses représentants, de petites quantités à droite et à gauche, puis, au plus offrant, il cèdera sa réserve.

C'est moins simple que ça n'en a l'air, le commerce du caoutchouc; même si l'on ne tient pas compte des fraudes commises pour gagner du poids, du pilé soigneusement inséré à l'intérieur des boules, du manioc, des pierres ou des noyaux savamment mélangés à la gomme, etc., etc.

## L'OUTILLAGE DU COMMERCE.

Si le Kasai est fort dépourvu de chemins de fer, il est, par contre, copieusement muni de rivières et de routes.



LA FOUGÈRE ARBORESCENTE (KONDUE).

Certaines de ces routes sont des plus fréquentées.

Celle de Lusambo à Luluabourg et celle de Luebo à Luluabourg notamment.

Tous les villages sont reliés entre eux par des routes ou des sentiers.

Le réseau fluvial, jusqu'au 5e parallèle approximativement, est accessible aux steamers; plus au Sud, l'usage de la pirogue s'impose.

Ce mode de transport n'est pas négligeable, loin de là. Certaines pirogues chargent aisément trois tonnes de marchandises et sont conduites par quinze ou vingt pagayeurs avec une maëstria vraiment remarquable.

Le type des vapeurs adopté par l'État et par les sociétés commerciales pour la navigation sur le haut-fleuve est trop connu pour en donner une fois de plus la description.

Ce sont, pour la plupart, des *sternwheels* d'un tonnage variant de cinq à quarante tonnes. Ces bateaux sont chauffés au bois.

L'État a fait installer, dans ce but, le long des rivières navigables, des „postes de bois" où la marine se ravitaille.

Les produits achetés par les blancs descendent donc du Kasai et de ses affluents par pirogue, par steamer jusqu'au Pool; là ils sont remis au chemin de fer qui les transporte à Matadi, où viennent faire escale les steamers d'Europe.

MAGASIN D'ÉCHANGE (KONDUE).

## ENTREPOTS DE CAOUTCHOUC.

Chaque factorerie a son magasin de caoutchouc; magasin modeste fait en torchis souvent, en briques quelquefois où le caoutchouc est trié, classé et séché.

Le séchage prend, selon les espèces et selon la coagulation, au maximum trois mois.

Le caoutchouc est mis ensuite dans des paniers ou dans des sacs et convoyé vers l'Europe, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

**Victorien Lacourt.**

LE STEAMER „VILLE DE BRUGES" A LA RIVE A BASOKO.

# Le Chemin de fer des chutes

Nous avons nous, Belges la mémoire très courte, et la reconnaissance n'est pas, oh ! non ! notre vertu de prédilection.

Sans un chemin de fer, sans un canal reliant l'Atlantique au Pool, à l'immense réseau navigable de l'Afrique Centrale, le Congo belge, demeurait économiquement inexploitable.

On construisit le chemin de fer des chutes, au prix de difficultés sans pareilles, au prix de sacrifices inouïs...

Voici quelques années de çà.

Le chemin de fer joujou, (ainsi l'appelaient, avec quel esprit ! les polémistes de l'époque) a fait victorieusement ses preuves.

Mais qui songe encore aux années héroïques de la construction ? Qui songe à l'énergie dépensée pour cette œuvre de géants ? Qui songe aux déboires, aux déceptions, aux dégoûts, aux tristesses de ses fondateurs ?

Qui songe aux pauvres gens qui trouvèrent la mort dans ses tranchées ?

Je sais bien qu'il y a maintenant la „part" la fameuse part, autour de laquelle la spéculation bataille.

Et c'est l'essentiel, paraît-il.

Pouah !

. . . . . .

Vouloir raconter aujourd'hui ce qu'est le chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool serait banal. Je ne m'y hasarderai point.

Il fut tant décrit et tant photographié.

Mais, je songe qu'il n'est peut-être pas sans intérêt de reproduire ici un fragment d'une étude très complète parue en 1898 sous la signature de M. Léon Trouet, ingénieur honoraire des ponts et chaussées, sur les raisons qu'on eut de choisir une voie ferrée pour relier le Haut Congo à l'océan.

Voici cet extrait :

La première pensée était évidemment d'examiner si la canalisation du fleuve moyen non navigable n'était pas réalisable. Cette considération devait être rejetée au premier examen. Sans vouloir émettre l'opinion qu'un tel travail serait au-dessus des forces et des moyens dont les hommes disposent actuellement, des capitaux énormes qu'une telle entreprise eût absorbés, le temps considérable à y consacrer et les difficultés avec lesquelles on se fut trouvé aux prises devaient la faire écarter „à priori". En effet, pour atteindre l'Océan, le fleuve qui dut servir à l'épanchement des eaux de la mer intérieure du continent central s'est creusé un passage dans la série de montagnes qui, s'élevant en gradins d'allure générale concentrique à partir de la région côtière, soutient le bassin surélevé de cette ancienne mer. C'est donc au travers d'une faille gigantesque que les eaux du haut pays sont conduites vers l'Atlantique.

MONUMENT ÉLEVÉ A LÉOPOLDVILLE A L'OCCASION DE L'INAUGURATION DU CHEMIN DE FER.

A cause de l'accès fort difficile de ses bords, et en l'absence de toute raison pratique d'en effectuer l'étude en détail, le fleuve moyen n'est qu'imparfaitement connu sur son parcours entre le Pool et Matadi. La largeur de son cours y est fort variable ; tandis qu'à certaines places il ne mesure que 400 mètres, ailleurs il étale des nappes de 1,000 à 2,000 mètres et même davantage.

La vitesse de ses eaux est partout considérable, notamment aux chutes les plus accentuées ; le mugissement de la cataracte d'Yellala, par exemple, est distinctement entendu la nuit à Matadi et à Kengé, qui en sont distants respectivement de 20 et 15 kilomètres à vol d'oiseau.

Quant à son débit, nous pouvons donner une idée de son importance : Elisée Reclus, dans la partie de son encyclopédie qui est relative à l'Afrique méridionale, évalue, d'après les travaux de Stanley, le volume des eaux que le fleuve conduit à l'Océan à 40,000 mètres cubes environ par seconde à l'étiage, et à 70,000 mètres cubes à l'époque des crues.

Or, depuis le Stanley-Pool jusqu'à son embouchure à Banana, les apports latéraux que reçoit le fleuve sont relativement très faibles, les affluents des cours moyen et inférieur n'étant généralement que des torrents à bassin de fort peu d'étendue. Par suite, le débit précité ne dépasse que d'une quantité qui n'est pas considérable, eu égard au volume total, la masse d'eau qui s'écoule par la région des chutes.

On voit donc le travail de titan que constituerait une tentative de canalisation d'un fleuve de mille mètres de largeur, roulant, sur les seuils de cataractes, des masses colossales d'eau, à une vitesse excessive et entre deux murailles parfois à pic de plus de 300 mètres de hauteur, au milieu de blocs de rocher énormes que le torrent a arrachés à ses rives ou que le travail de désagrégation des pluies a fait rouler dans le lit.

L'idée d'une voie ferrée était donc la seule qui devait être examinée par ceux qui s'occupèrent, de la question dans un but d'exécution. Elle fut mise en avant dès la traversée du continent mystérieux par Stanley, en 1878.

L. D.

# La Marine

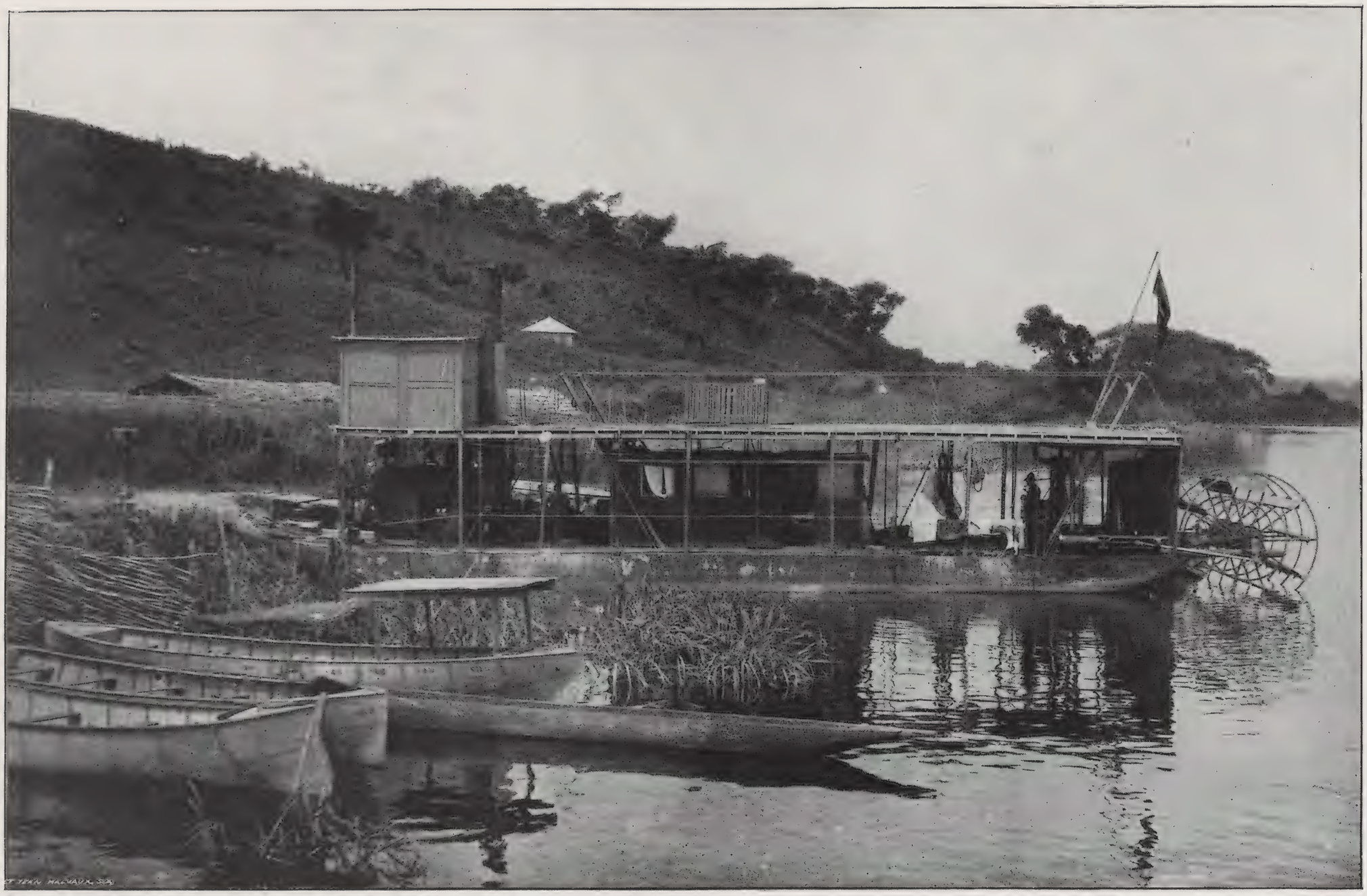
UN CHARGEMENT.

PLACE DE LA MARINE A LÉOPOLDVILLE.

LE „STEAMER BARON DHANIS“.

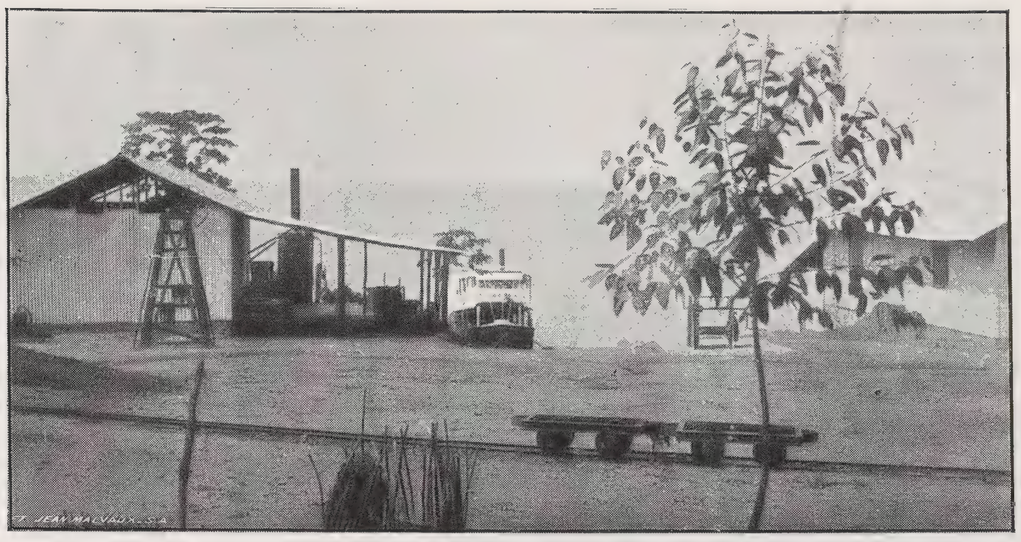
LA „FLORIDA“ DANS LE CHENAL PRÈS DU POOL.

UNE ESCALE A UPOTO.



STERNWHEEL, BARQUETTES ET PIROGUE.

MONTAGE D'UN STEAMER AU POOL.



CHANTIER DE RÉPARATIONS „CITAS“.

La Marine Congolaise comprend tout un lot de Steamers, de baleinières, de chalands, d'embarcations à voiles, d'allèges, etc., appartenant à l'Etat Indépendant et aux Compagnies Commerciales qui opèrent dans son territoire.

Elle constitue le complément indispensable du chemin de fer des chutes.

Grâce à elle les postes éparpillés le long des affluents et des sous-affluents du Congo sont aujourd'hui directement reliés au Stanley-Pool, point terminus de la voie ferrée.

Parmi tant de grandes choses accomplies là-bas par nos compatriotes, la création de cette marine fluviale force l'admiration.

Il faut considérer, en effet, que ces embarcations, de construction européenne, ont dû être transportées, à dos d'homme, par charges de 35 kilos, de Matadi au Pool où eut lieu le montage.

Ce travail gigantesque demanda des mois de patience et d'énergie.

De nos jours, grâce au chemin de fer, le transport des grosses pièces s'opère aisément, le portage est totalement supprimé entre les deux villes et la fameuse route des caravanes, déserte....

Deux types d'embarcations à vapeur furent adoptés dès le début de l'œuvre: le steamer jaugeant de 6 à 15 tonnes, à hélice ou à double hélice et le steamer, mû par roue à aubes, jaugeant au maximum 50 tonnes.

L'Etat emploie le premier type pour la police des rives du Congo et de ses affluents; le deuxième est adopté pour le serviçe des ravitaillements; c'est aussi celui employé par les Sociétés commerciales pour le transport de leurs marchandises et de leurs produits.

LE STEAMER „FRÉDÉRIC“ AU STANLEY-POOL.

Tous les bateaux doivent éventuellement se charger du courrier.

Ils font escale, d'après un ordre de marche, partout où il y a des marchandises à déposer ou des produits à embarquer.

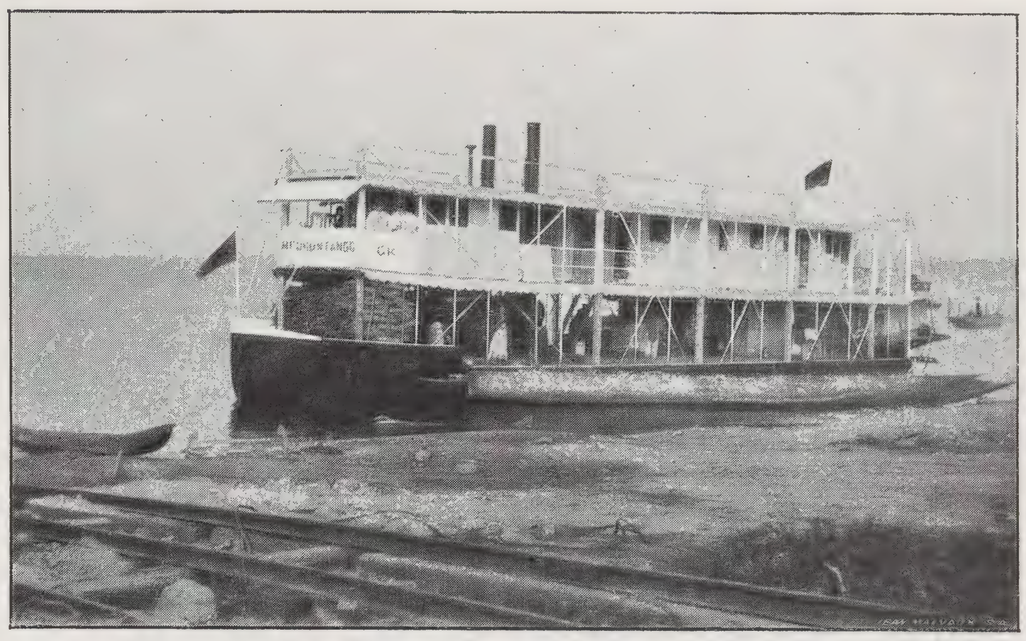
L'importance de l'équipage des steamers varie évidemment selon l'importance de l'embarcation.

Toutes ont à bord des équipes indigènes appelées à „faire le bois“.

Il est inutile, pensons-nous, d'écrire que le seul combustible utilisé jusqu'à ce jour au Congo est le bois dont les rives sont, Dieu merci! abondamment fournies.

Le charbon viendra plus tard.

Ce sont les Danois et les Norwégiens qui fournissent, en général, les capitaines de ces steamers.



LE „M'FUMU-N'TANGU“ APRÈS RÉPARATIONS.

On les appelle, familièrement, des „capitaines de rivière“.

Ils ont rendu et rendent journellement de notoires services à l'œuvre congolaise.

Des règlements sévères leur interdisent provisoirement de naviguer la nuit.

Cette mesure toute transitoire et toute de prudence fut prise en vue d'éviter les accidents toujours à craindre dans des rivières, en somme peu connues, au courant rapide, aux coudes brusques, etc. etc.

L'Etat fait dresser avec soin des cartes de navigation; mais c'est là, on le comprendra aisément, travail de longue haleine.

Les clichés qui illustrent cette trop courte notice donnent une idée très nette de l'outillage maritime Congolais.

Nous la terminerons en disant que la plus grande partie des steamers qui naviguent actuellement sur le Haut-fleuve furent construits par la Société Cockerill (1) et remontés au Pool par ses mécaniciens.

Grâce à quoi le wallon liégeois fut, par moment, au Pool la langue véhiculaire.

L. D.

---

(1) La firme Gve De Tombay, Me Delange et Cie à Hoboken en construisit plusieurs.

# Le Congo Allégorique

J. DELVILLE, PINXIT

PRO PATRIA.

# Le Congo Allégorique

J. DELVILLE, PINXIT

LA CIVILISATION.

# Les Missions

L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE BOMA (CONSTRUITE EN TÔLE).

L'œuvre des missions est une œuvre de christianisation et de civilisation.

Vous vous intéressez à celles du Congo; voulez-vous, avec moi, jeter un coup d'œil sur leur développement?

Il y a juste quinze ans que les missions belges ont commencé à évangéliser les tribus de l'Etat Indépendant. Les pères blancs étaient cependant déjà établis à l'embouchure du Kasai, au futur emplacement de Berghe-Sainte-Marie, et en face d'eux, sur l'autre rive, les Pères du Saint-Esprit. Ceux-ci étaient déjà installés à Boma et à Moanda.

A partir de 1888 les ordres et congrégations belges envoyèrent leurs missionnaires dans les régions qui leur ont été successivement départies. En voici la liste, d'après l'ordre chronologique de leur entrée en campagne.

Les Pères blancs conservèrent la région du Tanganika. Les Pères de Scheut acceptèrent le reste de l'Etat Indépendant, moins le Kwango, dont les Pères Jésuites entreprirent depuis l'évangélisation. Les Trappistes colonisateurs s'établirent à Bamania. Les Pères Rédemptoristes remplacèrent les prêtres du diocèse de Gand dans leurs missions le long du chemin de fer de Matadi-Léopoldville. Enfin les Pères du Sacré-Cœur s'établirent dans le district des Falls et les Pères Prémontrés dans la région de l'Uellé.

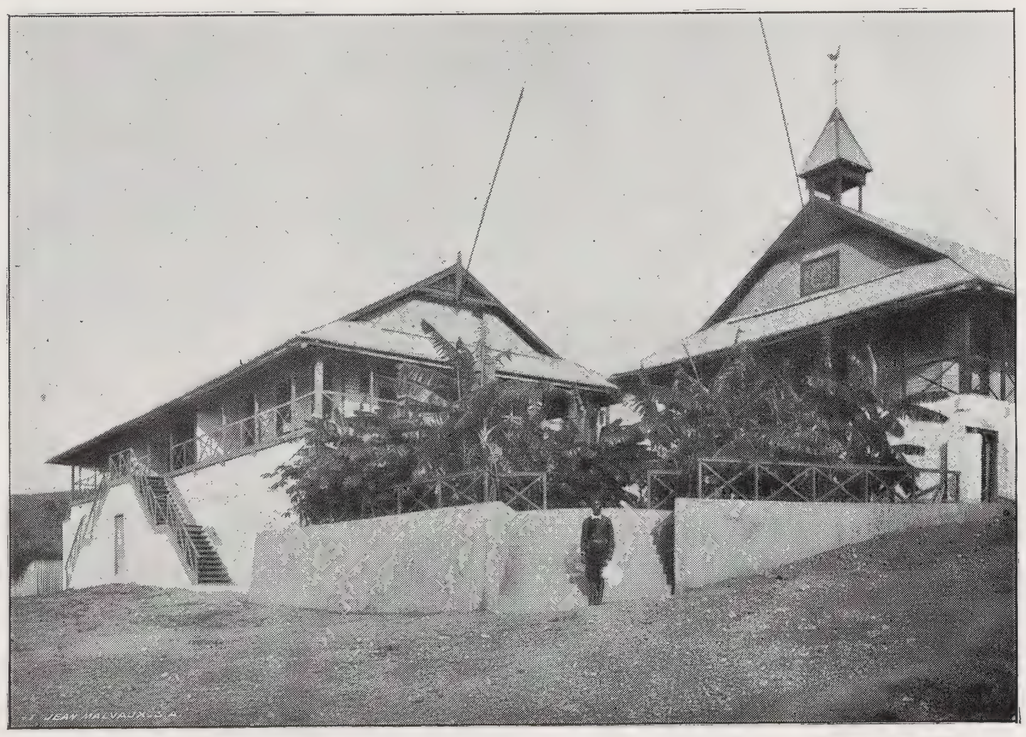
L'immense Congo est divisé en deux vicariats apostoliques dont les évêques sont Mgr. Van Ronslé et Mgr. Roelens. Du vicariat de Mgr. Van Ronslé sont séparées la préfecture apostolique de l'Uellé et les missions du Kwango et du haut Kasai. Cette dernière, récemment séparée des autres missions des Pères de Scheut, reste confiée au R. P. Cambier.

Les Sœurs Franciscaines de Marie et les Sœurs de la Charité de Gand collaborent aux missions des Pères de Scheut et des Pères Rédemptoristes; les Sœurs de Notre-Dame à celles des Pères Jésuites; les Sœurs du couvent de Berlaer à celles des Pères Prémontrés.

Les membres de ces différents ordres sont actuellement plus de 200. Dans ce chiffre global les Pères entrent pour une bonne moitié. Les Sœurs et les Frères sont à peu près en nombre égal.

* * *

Vous êtes-vous déjà bien rendu compte du travail qu'assume le missionnaire au Congo? Convertir, civiliser le noir; oui. Mais ce noir, quel homme est-ce? Un grand diable de guerrier, me direz-vous, aux farouches tatouages, tout disposé à tuer, de sa lance ou



PORTAIL DE L'ÉGLISE ET PRESBYTÈRE A MATADI.

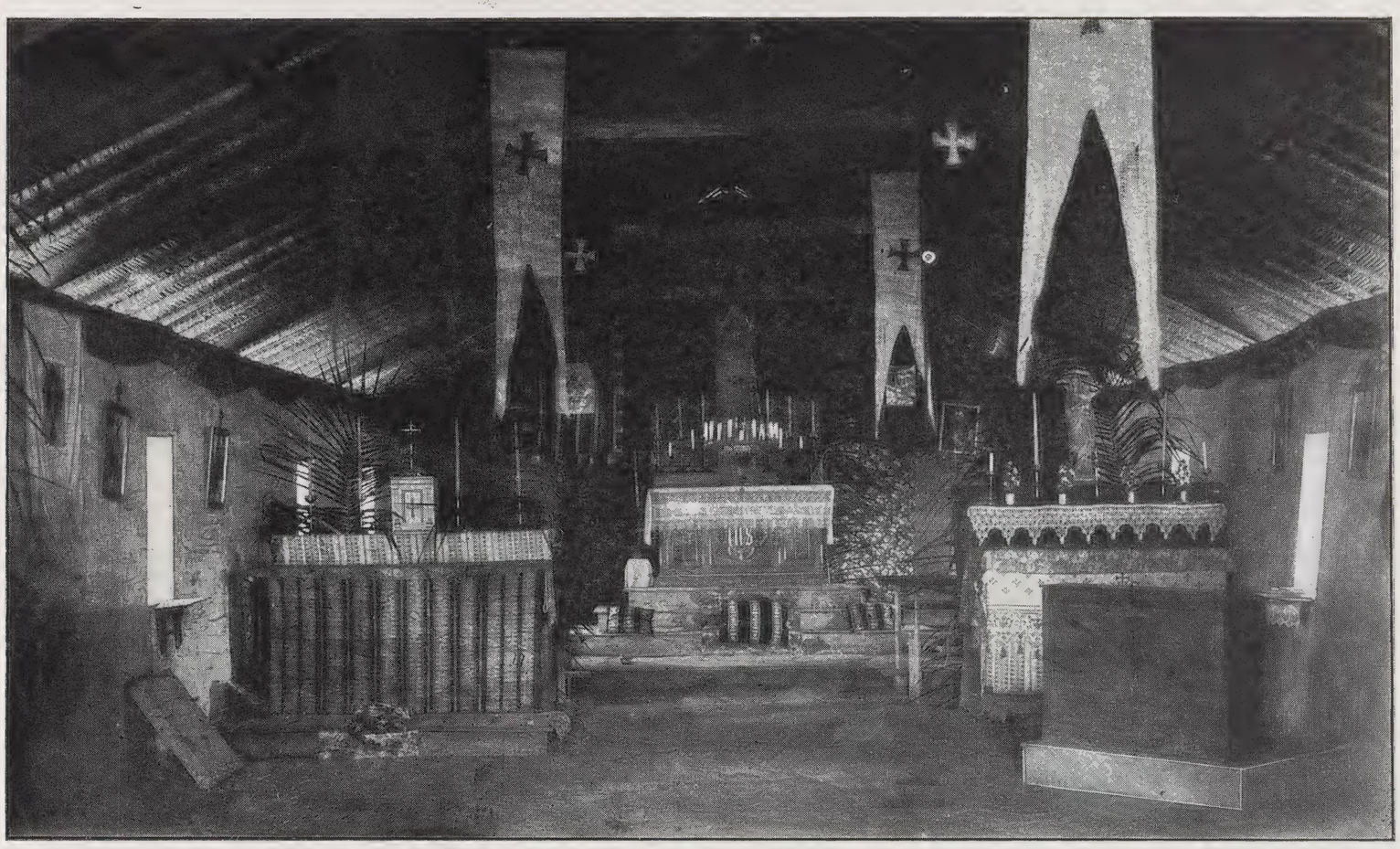
de ses flêches, le premier homme venu, puis après à le manger. Soit, mais ce n'est pas tout.

Le Congolais, que le missionnaire veut éduquer, est un homme dont le sens moral n'est pas fort élevé. Pour lui, le travail est une punition; s'il est homme libre, il l'imposera à ses esclaves, à ses femmes; s'il est esclave, il le subira avec une haineuse contrainte. Le travail étant une punition, son produit, la propriété, n'est pas respectée; le vol n'est mal que lorsqu'on est pris. La femme est un objet valant autant, un bien de la fortune; aucun respect donc ni pour la femme, ni pour le mariage. L'égoïsme est la grande ligne de conduite, excluant la générosité, la charité, dont le Congolais ne soupçonne pas même l'existence.

Le noir, que l'officier a délivré de la traite et qu'il confiera aux Pères, sera un esclave, un malheureux, qui jamais n'a reçu de

EXTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DE MOANDA.

son maître que la souffrance physique et morale, et qui n'a, par conséquent, pour lui qu'un sentiment au cœur: la crainte. Il verra le Père restreindre une liberté dont il ne sait encore user; il craindra le Père. Sa langue ne renferme pas le mot générosité; son



MOLL SAINTE-MARIE. — INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE (PAQUES 1902).

esprit ne le comprend pas. Il ne comprendra pas le dévouement du missionnaire; il s'en défiera.

L'officier, vainqueur des Arabes, a donné au Père toute une caravane d'enfants. Le Père devra les élever, les éduquer. La mission sera un collège sans murailles, de quatre, cinq, six cents enfants, dont le Père sera l'unique surveillant. Vous me comprendrez, vous qui avez été collégien.

Quand le missionnaire pénètrera parmi les tribus, il rencontrera d'abord la défiance, si pas l'hostilité, de la part des indigènes, avec qui pourtant il devra tâcher de traiter amicalement, à qui il devra enseigner la seule vraie Religion, si contraire à tous les vices de ces peuplades.

L'esclave à relever, l'enfant à éduquer, l'indigène à convertir, toute une région sauvage à adoucir par la religion, la charité, l'éducation; voilà l'œuvre du missionnaire.

* * *

Voici comment ce grand ouvrage s'est courageusement entrepris et patiemment continué.

Il y a treize ans l'impitoyable traite sévissait en son plein. Un courageux officier arrache, des mains de bandits ravisseurs, 300 malheureux esclaves. Que faire de pareil butin? Le Père voisin l'accepte. Il établit tout ce monde en un village qui se grossira bientôt et continuellement de nouvelles recrues de tout âge. C'est le commencement de Luluabourg-Saint-Joseph. Voilà bientôt un village de un à deux milliers d'habitants, hommes, femmes, enfants, qui hier étaient esclaves et dont le chef est aujourd'hui le missionnaire.

Ils ont besoin de discipline; tout est sévèrement réglé : heures de travail, heures d'instruction, heures de repos. Les ménages se sont régulièrement formés; mari et épouse doivent travailler, de concert, à leur champ dont les revenus sont à eux. La paresse, le mensonge, le vol, l'inconduite, sont sévèrement punis.

Les différents métiers rudimentaires sont enseignés. Les enfants

LE PÈRE LEMEYOUR DISANT LA MESSE AU CAMP DE LA COMMISSION DE DÉLIMITATION DU MAYUMBÉ (MISSION CABRA) EN MARS 1898.

COUVENT DES SŒURS FRANCISCAINES DE LA MISSION SAINT-GABRIEL, PRÈS DE STANLEYVILLE.

CHAPELLE PROVISOIRE DU LULUABOURG SAINT-JOSEPH.

bien doués apprennent à lire et à écrire. Le catéchisme se donne tous les jours, mettant à la base de cette régénération, les grandes vérités de la religion. Ceux qui ont visité Luluabourg, Berghe-Sainte-Marie, Nouvelle-Anvers, ces missions de la première heure, ont vu le résultat de ce travail.

* * *

Voulez-vous, avec-moi, jeter un coup d'œil sur un de ces villages, formé déjà par le travail de quelques douze ans?

Le soleil se lèvera bientôt. L'orient, sur lequel s'esquissent déjà les toits pointus des buttes et le clocher de la chapelle, en témoigne. Rien ne bouge au village, sinon le Père qui se promène lentement, faisant sa méditation, et la sentinelle qui joue en sourdine, sur sa madimba, les airs de son village. Le jour augmente. La cloche, tout à coup, du haut de son petit clocheton, s'agite gaîment et appelle tout le village à la prière du matin. Le soleil se lève. Ses rayons joyeux éclairent les longues rangées de maisonnettes en pisé bien blanchies, les sveltes palmiers, les fructueux manguiers, les somptueux bambous qui bordent les larges allées. Des maisons sort tout un monde de grands et de petits qui vont se ranger à la chapelle pour la prière et la messe. Celle-ci finie, voyez avec quel entrain chacun balaye les alentours de son chez soi, pour prendre ensuite en plein air, accroupi autour d'un gai feu, le repas du matin. A 7 heures la cloche sonne ou le tambour bat le catéchisme, qui est suivi de la classe pour les enfants et du travail pour les grands. De 11 heures à 2 h. 1/2 le soleil brûlant impose le repos, pendant lequel on mange la pesante chikwangue et les légumes que la mère de famille a pilés et cuits. A 2 h. 1/2 on battra l'appel que suivront de nouveau la classe et le travail. A 6 heures la prière finira la journée. Alors autour d'un bon feu flamboyant où grille le poisson, on causera, on rira jusque 9 heures! heure où la cloche qui a sonné le réveil sonnera le couvre-feu. Et la sentinelle se retrouvera à son poste avec son inséparable madimba. Le père qui, tout le jour, a dirigé, stimulé, corrigé, fait un dernier tour en récitant son chapelet pour ses noires ouailles. Et tout est de nouveau tranquille jusqu'au lendemain matin.

* * *

Je ne vous ai rien dit encore des Sœurs. Leur œuvre est pourtant bien importante et passe souvent trop inaperçue. Soignant les malades, avec la patiente charité qu'elles seules connaissent, elles montrent tangiblement aux noirs ce que c'est que l'amour du prochain. Elles éduquent les filles, futures mères de famille, leur apprenant les métiers les plus utiles. Ainsi les Sœurs franciscaines ont à Nouvelle-Anvers, école gardienne, écoles primaires, imprimerie, reliure, vannerie, filature, tissage, cordonnerie; et leurs apprenties montrent en tout cela beaucoup d'habileté.

Les enfants accueillis à la mission sont logés et soignés en des bâtiments à eux spéciaux : des orphelinats; ou bien sont répartis dans les ménages où ils sont adoptés et traités comme les enfants de la maison.

Une partie des enfants sauvés de la traite est envoyée aux florissantes colonies scolaires de Boma et de Nouvelle Anvers. Cette dernière est exclusivement militaire. Celle de Boma est divisée en diverses sections : section des étudiants militaires, des apprentis maçons, menuisiers, etc. Tout y est bien discipliné. L'éducation y est soignée, l'instruction plus ample. On y apprend par exemple les mathématiques, le français, la musique. Elles ont fourni bien des

MAITRE-AUTEL DE L'ÉGLISE DE BOMA.

MAÎTRE AUTEL DE L'ÉGLISE DE SAINT-GABRIEL PRÈS DE STANLEYVILLE

interprêtes capables, de bons sous-officiers et d'habiles artisans La colonie de Boma possède une fanfare dont le renom n'est plus à faire.

* * *

Sur les tribus environnant sa mission, quelle influence a le missionnaire ?

Il va sans défiance au milieu d'elles ; leur parle en leur langue qu'il a apprise de son mieux, et c'est là un grand avantage. Cela seul écartera souvent la méfiance et la froideur. On le connaîtra bientôt au village ; on saura qu'il est prêtre d'une grande et belle religion, que les enfants de sa mission sont plus malins que les autres, et on veut que le Père vienne s'établir au plus bel endroit du village. Le Père ne suffit pas à la tâche. Il choisit un bon chrétien des plus instruits de la mission et l'installe au milieu de ses nouveaux amis. Tout le monde se met à l'œuvre. On construit une hutte pour le catéchiste, une pour le Père, et une chapelle, ou si vous voulez, une hutte pour le Bon Dieu. On la fera bien grande, bien belle, jamais le pauvre village n'en a vu une pareille, mais enfin ce ne sera qu'une hutte pour abriter le roi du ciel.

Et voilà le premier pas fait. Le catéchiste donnera chaque matin une longue classe aux enfants ; chaque soir le catéchisme, et chaque jour viendront s'inscrire de nouveaux catéchumènes.

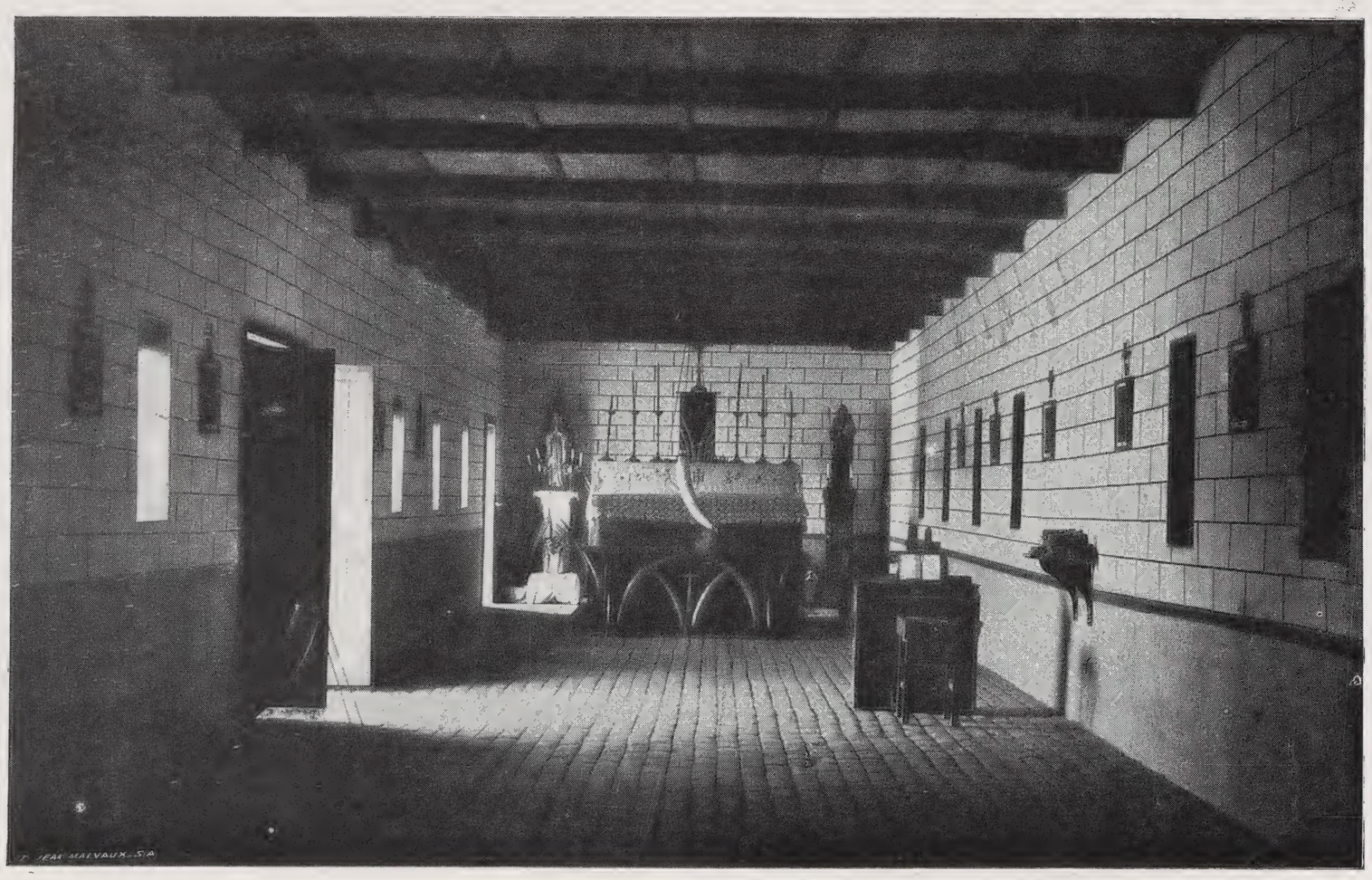
Le Père ira dans un autre village, puis dans un autre, et fera de même. De la mission la foi et la civilisation rayonneront ainsi insensiblement dans tous les alentours.

Le dimanche, de tous ces postes secondaires, une multitude d'enfants de la savane et de la forêt accourront à la mission, à la ville du pays, y entendront la sainte messe et peu à peu se poliront au contact de ce milieu plus civilisé.

Voilà l'œuvre du missionnaire.

Cette œuvre coûte bien des sacrifices ! De déchirantes séparations sont imposées à la nature. Des âmes généreuses se privent pour donner. Le soleil est brûlant là bas, et les voyages rudes de fatigues et de privations. Enfin elles sont nombreuses déjà les petites croix noires plantées sur ce sol meurtrier.

Mais ces croix sont entourées des plus belles fleurs. Le missionnaire du Dieu éternel compte pour peu ses souffrances et



INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE SAINT-JOSEPH. — LULUABOURG.

même sa mort; surtout lorsqu'il peut voir, comme aujourd'hui, les fruits si consolants de ses travaux.

* * *

Les villages chrétiens où l'on respire déjà une atmosphère toute de foi, outre des milliers de baptêmes, ont produit des ménages chétiens où l'esprit de travail et d'économie ont amené l'aisance et le bonheur.

Les colonies scolaires, que de jeunes gens n'ont-elles pas déjà formés! Elles les ont conquis à l'Eglise, et leur ont donné le sentiment du devoir et de l'attachement à leur Souverain à l'initiative duquel leur pays doit tant. Ils lui seront dévoués, à lui et à ses représentants, dont ils sont les appuis en un pays toujours menacé; et à l'heure du danger ils savent et sauraient marcher le front haut contre les maîtres d'hier.

Par les fermes-chapelles, le missionnaire enseigne à une infinité d'indigènes et des plus reculés, la religion qui a adouci et vivifié la vieille Gaule. Il donne le baptême à une multitude de catéchumènes qui savent remplir leurs nouvelles obligations. Enfin, et c'est bien consolant, il procure le ciel à tant de malheureux mourants, abandonnés, que le Dieu de miséricorde met sur son chemin.

Vous qui, touchés à la vue d'une si grande misère, et mûs par le plus noble sentiment de l'homme, la charité, avez généreusement donné de votre superflu ou de votre nécessaire, ne regrettez pas votre sacrifice; vous avez coopéré à une œuvre éminemment chrétienne et méritoire: la conversion et la civilisation de tout un malheureux peuple.

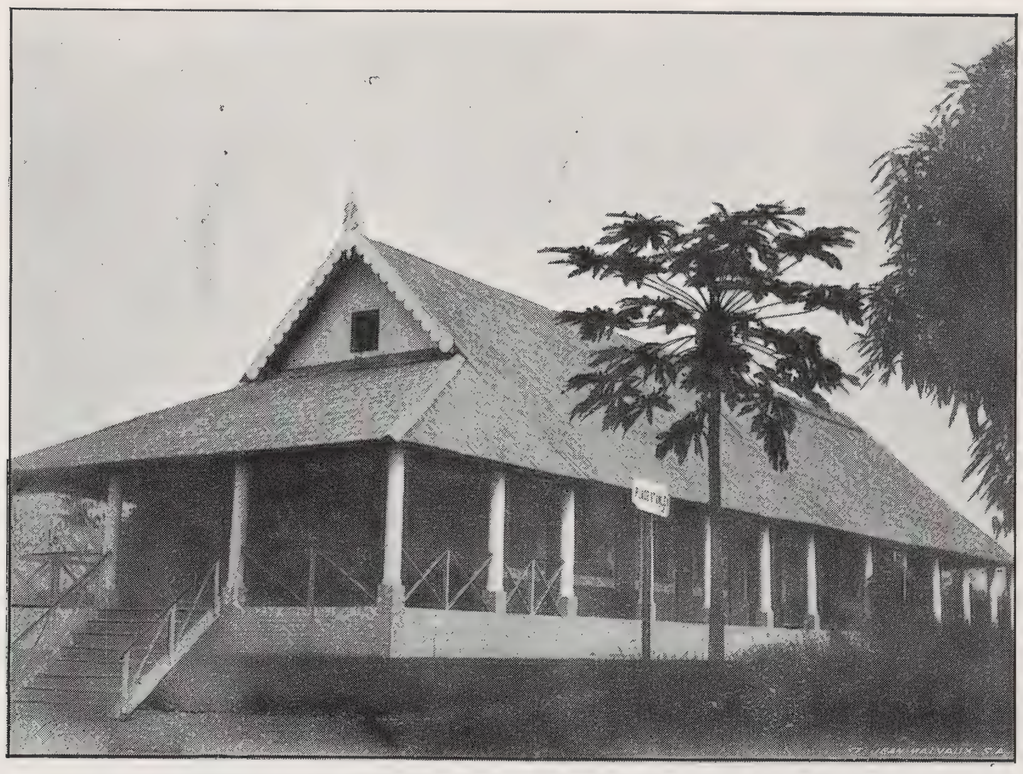
Scheut, *Fête de Saint-André*, 9-12-02.

ENFANTS DE LA MISSION DE NEMLAO (BAS CONGO).

# Les Villes Congolaises

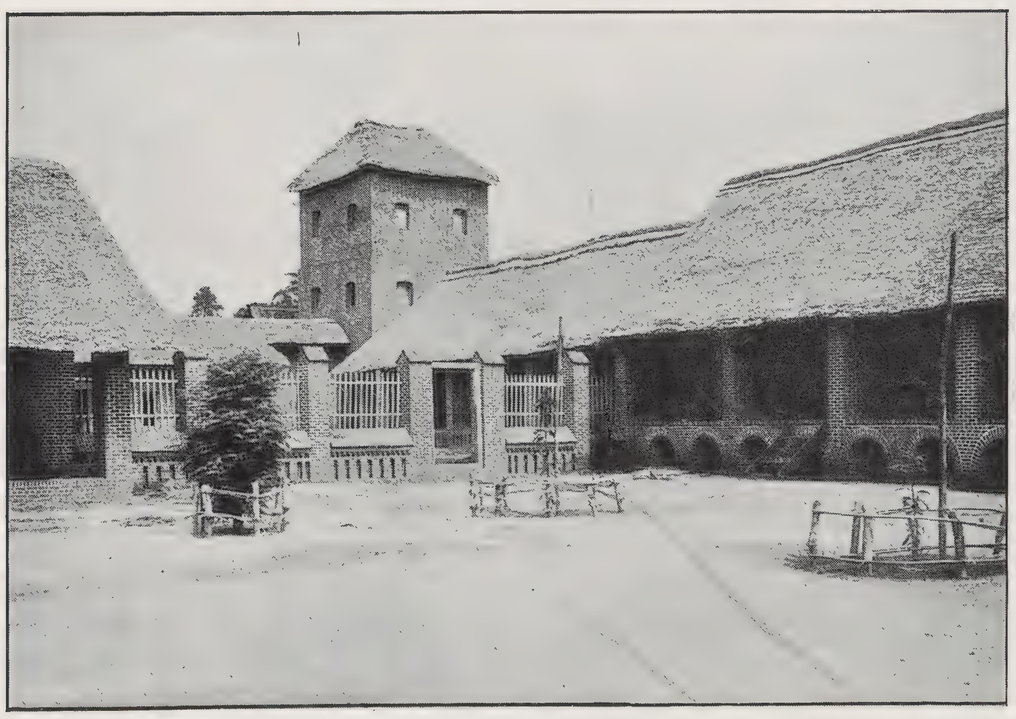
BOMA EN 1898.

MATADI EN 1898.

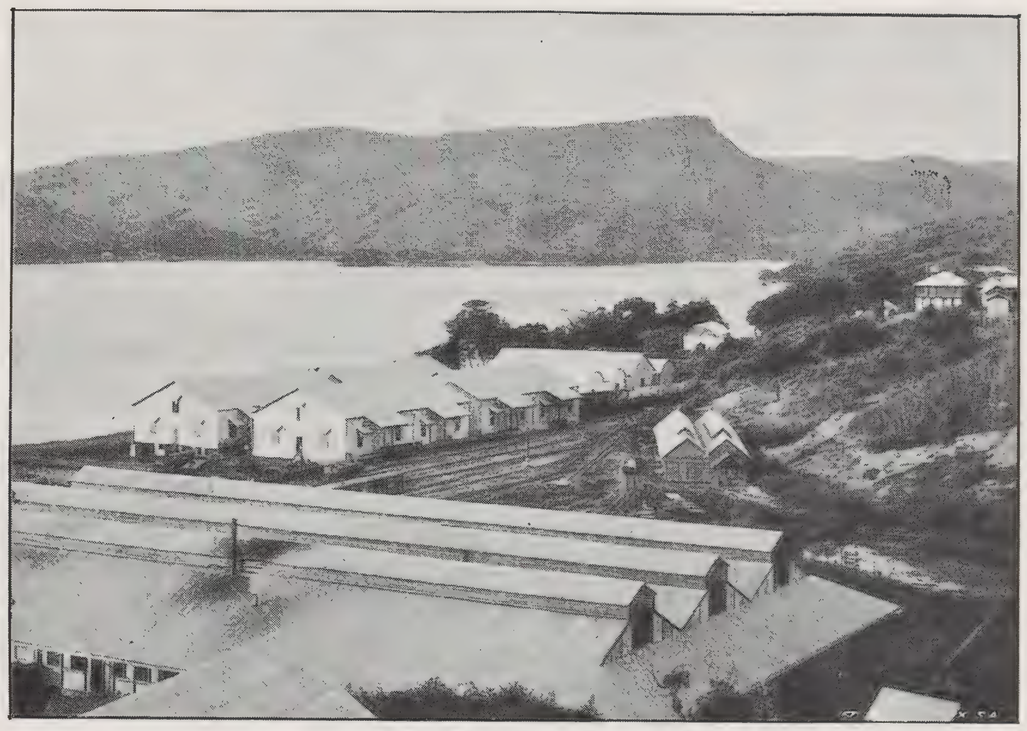


HABITATION DU COMMISSAIRE DE DISTRICT A LÉOPOLDVILLE.

STATION DE L'ÉTAT A DJABIR.



VUE INTÉRIEURE DE LA STATION A PONTHIERVILLE, LA TOUR.



MATADI. — VUE DE LA GARE ET DES MAGASINS DU CHEMIN DE FER.

LE MUR D'ENCEINTE A PONTHIERVILLE.

TOUR DE LOKANDU CONSTRUITE PAR LE BARON DHANIS.

STATION DE LUBEFU. — PÉRIODE D'INSTALLATION. — JUIN 1898.

MAISON EN CONSTRUCTION A BOLOBO.

# Album Littéraire

## Nuit de Noël

C'était le mois où Notre Seigneur venait au monde. Les saints martyrs des églises étaient heureux comme si une nouvelle humanité allait naître avec lui. Ceux qui ne portaient pas leur tête dans leurs bras se penchaient un peu en dehors de leurs niches pour regarder, entre les nefs, du côté de la porte, si déjà elle n'arrivait pas par là.

Ivo Mabbe, le Jésus des Rameaux de la procession de Furnes, qui était aussi marchand de cordes et de semences, menait une vraie vie de sainteté, depuis l'Avent. Son âme était pareille à une chambre close et tiède où, par les vitres brouillées, filtre la clarté d'un ciel gelé. Sa boutique chômant pendant l'hiver, il avait le temps de passer ses besicles et de relire son saint Mathieu. Le poêle ronflait; un relent de poireau et d'oignon, selon les jours, fleurait. Dans sa cage le pinson tirelirait. Et toujours la grande ombre de Sainte Walburge tombait de si haut qu'il avait l'air, dans sa petite maison bâtie au pied de l'église, de vivre au fond d'un puits.

A force de méditer sur l'exemple du Christ, le marchand conçut une piété plus subtile. Du fond de sa vie, avec humilité, il pria le ciel qu'il lui fût permis de faire aussi quelque chose pour les hommes. C'était une soif tendre et maladive d'il ne savait quel sacrifice obscur. Des heures entières il demeurait abîmé dans ses pensées. Il espérait qu'en multipliant les pénitences, Dieu enfin lui révélerait sa destinée. Il s'obligea à réciter chaque matin trente Pater et trente Ave et il en récitait autant le soir avant de se coucher; il se priva de sucre à son café de l'après-midi, et ensuite il supprima le café lui-même : il ne but plus que de l'eau. Mais le septième jour, Maria Magdalena lui fit dire, par la vieille Zébonie, sa servante, qu'elle venait de recevoir une caisse de fraîches biscottes de Bruges. Il ne put résister à la tentation. Ce fut une bonne soirée : Zébonie avait passé un pot de café : lentement, les yeux mi-fermés, il trempait ses biscottes, savourant leur goût de safran et de cassonade comme un avant-goût des béatitudes célestes. Il ne pensait plus à l'obscur sacrifice fraternel, il n'aurait pu même faire le sacrifice de cette sensualité légère. A lui seul il mangea les trois quarts de la caisse. Maria Magdalena riait de toutes ses belles dents.

C'était là sa misère, cette gourmandise qui lui faisait chérir la tarte, le macaron, la biscotte de Bruges et tant d'autres choses, et pour un si court délice, l'exposait à risquer sa part de vie éternelle. Ah ! comme il comprenait le paradis des paysans, avec des écuelles de riz au lait froid et des platelées de crêpes fourrées de lard, tandis que les petits anges à cheveux bouclés jouent de la flûte en caressant avec de longs archets l'âme des violons ! Si seulement il pouvait mériter une telle bénédiction par une longue vie exemplaire ! Ses parents aussi l'avaient pensé comme cela. Et Ivo, après tout, malgré sa longue figure de carême, était un vrai Christ flamand, l'estomac élastique et douillet, avec une tache de graisse sur sa belle robe violette.

« Mon Dieu ! pensa-t-il en rentrant, ce soir-là, se coucher, pourquoi avez-vous fait toutes choses si désirables et si bonnes que, même en péchant, il nous faut encore vous rendre grâces ? » Il riait tout seul dans le noir de la rue et tendrement se caressait l'estomac sous ses flanelles.

Cependant l'Etoile était par dessus la mer : les pêcheurs l'avaient vue s'avancer du côté des villages. Ils se disaient entre eux que c'était la même qui avait visité les pâtres en Judée. Et une nuit, les cloches se mirent à sonner, les belles cloches d'or et de cristal. Les gens de Furnes, en s'éveillant, crurent entendre venir du fond de la dune les bergers avec des musettes et des accordéons.

— Noël ! saint jour de Noël ! fit Ivo en se frottant les yeux.

Et tout de suite, même avant d'allumer la chandelle, il tâtait sous l'oreiller. Barbara, sa sœur, fidèle à la coutume de Flandre, ne manquait jamais de lui apporter, pendant son sommeil, le « cougnou » en fine pâte de froment, décoré d'un petit Jésus en sucre de couleur.

— Noël ! saint jour de Noël ! répéta-t-il en reniflant

le gâteau longuement. Depuis la veille au matin, il jeûnait, n'ayant plus bu ni mangé.

C'était une joie pour lui, ce réveil au cœur de la grande nuit chrétienne. Il fit sa prière, se jeta en bas de son lit, et alla ouvrir la fenêtre. Tout le ciel avec son fourmillement d'étoiles, entra dans la chambre. A l'infini, dans l'immensité bleue, elles brillaient comme les petits feux clignotants des barques en mer. Lui aussi à présent se demandait laquelle s'était arrêtée sur l'étable. Et il se rappelait une nuit d'étoiles pareilles, où, sans bruit, il avait ouvert la porte de la boutique et était parti devant lui. Il y avait de cela dix ans. Il avait marché le long de la route jusqu'à ce qu'il fut arrivé devant la mer. Il s'était assis dans la dune. Il ne savait pas ce qu'il était venu regarder là; et il avait attendu. C'était une nuit très douce et claire, une vraie nuit sainte. Les lapins dans les sables faisaient une petite tache bleue; le vent ressemblait à une musique d'alleluia. Tout à coup, il avait vu le ciel s'ouvrir; une grande croix de lumière en travers de l'espace se dressait, appuyée par un bout sur la terre et dont l'autre extrémité se perdait dans le sein de Dieu. Autour, les saintes milices du paradis semaient des roses. A l'aube, le froid l'avait réveillé. C'était là un des grands souvenirs de sa vie.

Ivo ferma la fenêtre et alluma la chandelle. Dehors, déjà les portes battaient; très loin, dans la campagne, les cloches sonnaient.

Quand il entra à l'église, tout le petit monde des Écritures était là. Le roi Hérodes, Pilatus, les rois mages, les rabbins n'avaient plus l'air de se rappeler qu'ils avaient eu autrefois de bonnes raisons de ne pas s'entendre. Joseph, le charpentier du Marché aux Pommes, arrivait aussi, avec son haut crâne nu et sa barbe grise : celui-là priait d'une foi ardente, comme si déjà il intercédait auprès des miséricordes pour favoriser la fuite en Egypte.

La ferveur, chez les autres, semblait plutôt machinale, comme avec les doigts, sans y penser, on fait sauter les grains d'un chapelet. Visiblement le terrible Hérodes calculait le prix qu'il retirerait des deux bœufs qu'à cause du saint jour de Noël il avait tués. Simon de Cyrène, un pilier de cabaret, celui-là, s'était mis en train dans la soirée : il était bourrelier de son état et signait Landejan sur ses quittances. Les clients de la « Noble Rose » savaient qu'il avait lampé douze chopes de bière blonde. Pour éclaircir ses idées, il avait encore pris dix petits verres de genièvre. Alors seulement il s'était fait apporter deux harengs à la daube; et les ayant mangés en petits quartiers, il s'était remis à boire de la bière.

Ivo contourna le chœur, se mêla au flot qui venait de la place. Comme il arrivait près des marches de l'autel, il aperçut un petit pêcheur de Coxide qui le saluait. Ivo était heureux de sentir près de lui cette chaleur d'honnête humanité. Tout de suite le pêcheur se mit à prier : ses mâchoires claquaient dans l'ardeur de sa dévotion : avec ses doigts épais, il égrenait son rosaire. Celui-là était vraiment un homme de l'ancienne foi avec son cœur comme un reliquaire où une goutte de sang de Jésus ne se fût jamais séchée.

Autour d'eux une foule noire, immobile au-dessus des dalles, joignait les mains. C'était la race des gens de Westflandre, têtus et mystiques, patients et taciturnes. Un grand songe puéril et doux dans le bleu des yeux, ils regardaient la fête des cierges autour de la crèche. Pour tout cet humble monde, Jésus encore une fois était né; on aurait eu beau raisonner, ils auraient continué à le croire quand même.

Dans le chœur, sur sa chaise en velours, la petite Vierge Marie, sous les plumes frisées de son chapeau, ressemblait à un oiseau céleste. La fille du brasseur Sporkin était réputé le plus riche parti de la ville. Elle était sage, modeste, bien élevée : on commençait à croire que le fils du vieux juge Lampernisse pourrait bien un jour lui glisser l'anneau au doigt. Quand on parlait de cela dans les cabarets, il y avait toujours quelqu'un qui trouvait singulier que la Vierge se rangeât du côté de ceux qui, autrefois, auraient condamné à mort son fils. Dans cette étrange petite ville de Furnes, on ne savait jamais exactement en quel temps les choses se passaient : les événements toujours se doublaient d'une apparence sacrée. Avec tous les Christs, les apôtres, les saintes femmes qui habitaient dans les petites maisons à jardins de buis, on vivait là comme dans une banlieue du paradis.

Le prêtre apparut, portant le Saint Sacrement, et suivi de ses diacres et des enfants de chœur, agitant les tintenelles; et aussitôt comme un grand vent l'orgue gronda. Alors Ivo baissa la tête et ferma les yeux : il priait comme à côté de lui priait le petit pêcheur. Il n'était plus Christus; il n'était plus qu'un simple homme de piété. La voix des chantres le remuait jusqu'aux larmes. Sa ferveur était quiète, molle, heureuse : de toute la passion de son âme, il adorait le petit enfant sans lequel il n'eût pu entrer à Jérusalem, monté sur l'âne, le jour de la grande procession de Furnes. C'était un état entre le réel et le songe, infiniment délicieux : son être était comme transporté en une vie surnaturelle.

La terre doucement s'abaissa tandis qu'avec la fumée de l'encens spiralant vers les voûtes, lui-même montait, attiré par une force divine. Dans son maigre visage, ses regards brûlaient de fièvre et d'amour.

Une poussée de monde qui entrait fit refluer l'assistance. Hérodes et le vieux roi Melchior grommelaient, en vrais rois qu'ils étaient ; mais est-ce qu'il y a jamais assez de place dans l'église un jour de Noël pour tous ceux qui ont soif de prières et d'amour ? Ivo fut porté derrière le pilier où se tenaient les petites gens des ruelles. Un aigre fumet, un relent de caque et de varech montaient des vêtements. Il y avait là aussi des petits vieux qui exhalaient une odeur de plaies mal soignées. « Quelle odeur ! pensait Ivo Mabbe. Et pourtant, c'est pour ces gens bien plus que pour les riches que Jésus est mort sur la croix. »

Voilà, il disait là une chose que depuis un peu de temps seulement, il commençait à penser. Auparavant, un homme qui lui eût parlé ainsi l'eût scandalisé. Dans les petites villes, celui qui n'a pas au moins une petite maison ne compte pas. Il y a le boucher, le boulanger, le mercier, le cordonnier, l'épicier, le charpentier ; il y a le notaire, le percepteur des impôts et les rentiers. Entre eux ils décident ce qu'il faut que les autres pensent et disent. Ivo lui-même l'avait toujours entendu ainsi ; et à présent son cœur, comme un caïeu longtemps aride, peu à peu germait.

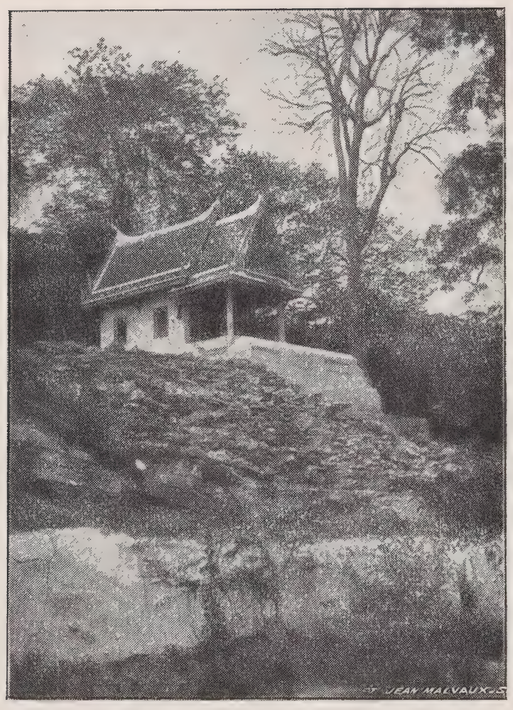
Il chercha le petit pêcheur : celui-ci n'était plus là. C'était une autre humanité, souffreteuse et misérable, qui maintenant l'entourait. Là-bas, des docteurs levaient haut les sourcils, étonnés que Christus acceptât d'être mêlé à cette tourbe. Au contraire, Ivo croyait remarquer que les petits vieux, le regardaient avec des yeux attendris, humides de reconnaissance : à lui-même, il lui paraissait qu'il les voyait pour la première fois. « Comme ils sont tristes ! pensait-il. Comme la vie d'un poids effroyable pèse sur eux ! Peut-être que leur âme sent moins fort que leurs habits... »

Où allait-il chercher de pareilles idées, lui, le fils du marchand de cordes qui, de son vivant, ne passait pas pour être tendre au pauvre monde ?

Eperdument il contemplait là haut les ogives pareilles à des mitres d'évêques, à des crêtes de vagues sur lesquelles pose la proue de la nef divine. Des espaces reculaient, illimités ; dans le brouillard diaphane des lumières, floconnaient des nuages d'encens. La terre était très bas sous ses pieds. Une musique céleste, un cantique de voix adorantes tout à coup sortit des flancs de l'orgue. L'air fut chargé de soupirs, de langueur et d'amour. Ivo sentit son cœur battre avec une force surhumaine. « Seigneur, mon Dieu, supplia-t-il en ployant les genoux, est-ce qu'il ne me sera pas donné à moi aussi de faire pour mon prochain le sacrifice de moi-même ? »

Louis Lemonnier

---

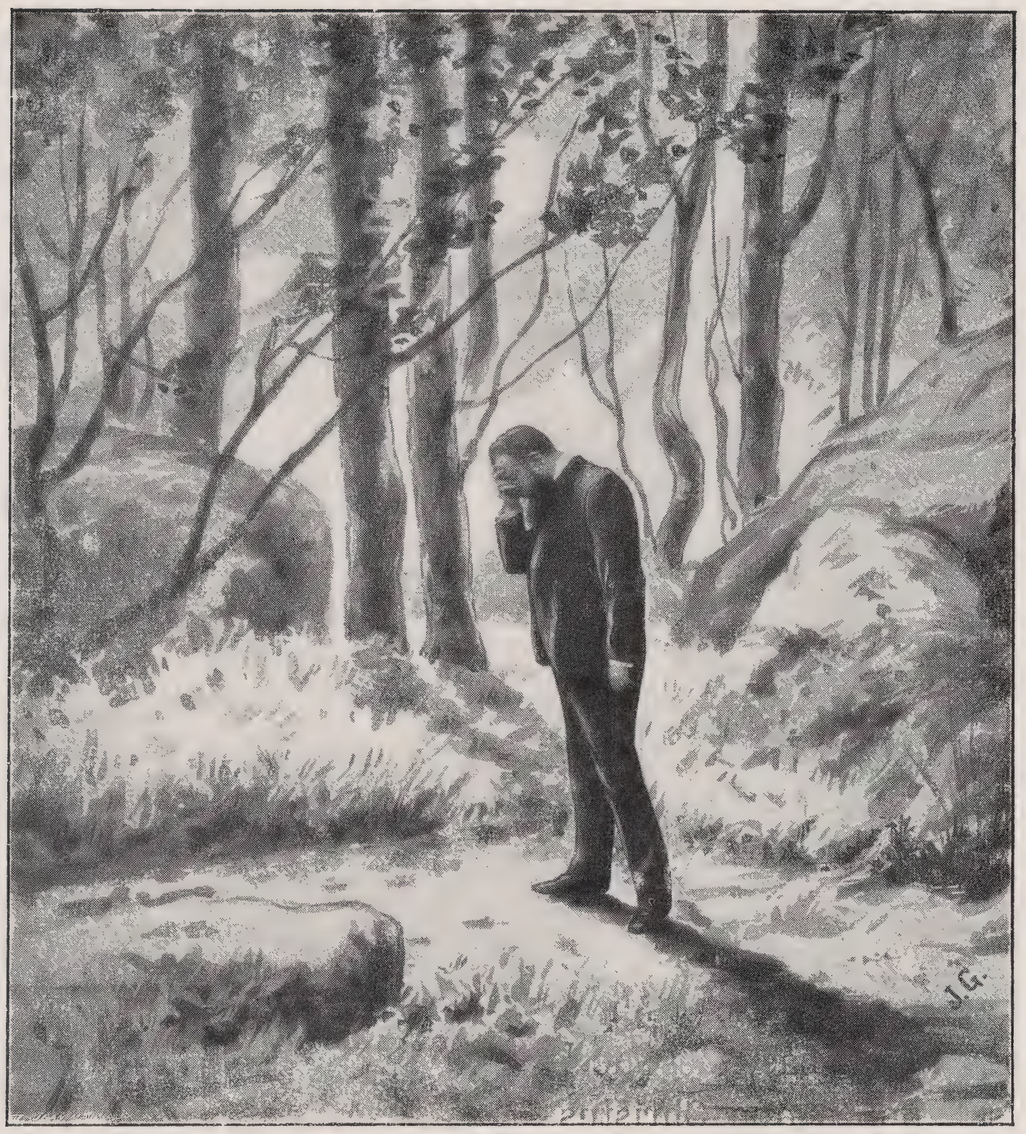


PETIT WAT A SIAM KODICHANG.

Avoir une vue nette de ce que l'on veut et poursuivre résolument la réalisation sont les deux qualités qui élèvent l'individu et la nation.

Buls

# *Soir de Mai.*



*Dès les primes effluves printaniers, je regagne ma charmante demeure estivale.*

*Le parc étendu qui l'entoure renaît.*

*Tels s'émeuvent les cœurs aimants aux premiers bégaiements de l'enfant qu'ils chérissent, tels aussi sont divins ces premiers jours de Mai.*

*Les sèves abondantes font éclater les bourgeons, une exubérance de vie secoue d'un long frisson contagieux, la flore comme la faune entières.*

* * *

*Et à la vesprée surtout, ces vergers roses encore de fleurs prometteuses, la dentelle vert tendre des massifs et des futaies qui s'estompent harmonieusement dans la tombée du jour, affinent et subtilisent l'émotion.*

*J'adore à ces heures indécises, lentement errer solitaire aux flancs de la collinette qu'enserre ma clôture.*

*Et tandis que chevauchent mes rêves, l'oiseau attardé s'effarouche, le gibier venu de la plaine, surpris en ses ébats, sursaute et, entre eux et mon être, s'établit une communion de sentiments apeurés s'étendant jusqu'au frémissement des feuillées dans la brise du soir.*

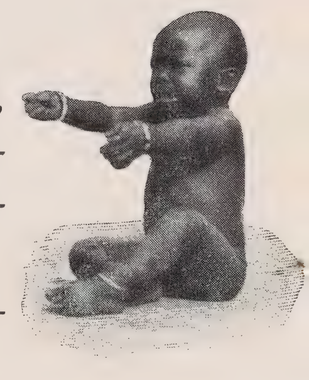
* * *

*Ainsi j'allais en une atmosphère de songes.*

*La lune naissante et demi voilée nimbait d'une vapeur laiteuse toutes choses.*

*Et soudain les lentes heures d'Afrique, imprécises d'abord, s'écoulèrent à nouveau pour moi.*

*Les flots pressés du Sankuru, tout proche, vinrent charmer mon oreille de leur clapotis familier, tandis que le son affaibli d'un tam-tam parvenait à peine jusqu'à moi.*



*Puis le calme se fit plus impressionnant encore.*

*Les molles haleines d'un soir équatorial berçaient à peine les feuilles des bananiers, m'apportant les suaves relents des tulipiers en fleurs.*

*Il semblait maintenant que les ondes assoupies du Sankuru chuchotassent imperceptiblement, respectueuses du silence grandissant.*

*Et l'angoisse du déchirement subit de l'écho par quelque barrissement terrible, me glaça.*

*Puis les fades moiteurs des soirées tropicales me ressaisirent.*

*Je me sentais envahir par la douce somnolence qui, si ardemment, nous convie à l'éternel sommeil.*

*La charité prodigue qu'au loin nous éprouvons pour les faiblesses de nos affectionnés, comme le souvenir ne conserve des morts que l'impression de leurs bienfaits, revivait en moi intensifiée.*

*Un amour immense m'embrasait pour toutes les souffrances, pour tous les courages, pour tous les héroïsmes!*

*Je sentais s'éveiller en mon être des sentiments d'une douceur infinie pour cette humanité qui expie si cruellement des fautes dont elle est innocente, et que seule soutient une infatigable espérance cependant déçue à chaque pas.*

* * *

*Puis, en mon imagination, notre Afrique chèrement conquise, et la Mère-Patrie se rapprochèrent jusqu'à se réunir.*

*Un passé vibrant encore d'une réalité vigoureuse, et la réalité vraie qui m'entourait se confondirent.*

*Une sympathie profonde nivelait les êtres, les lieux et les temps.*

*La blanche lune de Mai ou de Décembre s'était élevée dans l'azur sombre d'un ciel kasaïen ou brabançon et inondait d'une lilienne clarté des massifs grésillés de frimas, et des guérets qu'une neige immaculée semblait recouvrir.*

*L'enchanteresse harmonie de cette nuit, maintenant quasi-hivernale, m'enveloppait de son charme douloureux.*

*Une étoile scintillante rayonnait au firmament, tandis, qu'en ma pensée, dans une humble chaumière, le Noël se révélait.*

*Plus intense encore, l'amour de l'humanité inonda mon âme, ..... une compassion ultime m'envahit pour les insondables souffrances.*

. . . . . .

*Et longtemps, en silence, je pleurai.*

Jules Gernaert.

---

# *Les Cloches, l'hiver.*

*Cloches ! o vos longs glas en désaccord, vos glas*
*De l'aube au soir, vos glas têtus et réfractaires ;*
*Au cassement de vos longs glas, cloches ! là-bas,*
*L'été, le bel été, descend dormir sous terre.*

*Novembre ! et ses cloches dans l'ombre et le brouillard*
*Et leurs marteaux battant les vents de plaine en plaine;*
*Novembre ! et ses bourdons dans le brouillard blafard*
*Ses lourds bourdons et sourds sonnant à perdre haleine.*

*Chocs des cloches en coups de poing sur mes tourments,*
*Sons qui luttent, sons qui pleurent, sons qui chavirent,*
*Sons d'angoisse pesante et de pressentiments ;*
*Cloches, pour le départ des trains et des navires ;*

*Cloches sur la campagne et cloches sur la mer*
*Et mors-aux-dents des flots culbutant les bouées,*
*Voix du monde qui râle et longuement se perd,*
*De cap en cap, dans la tempête et ses huées.*

*O tout l'hiver et ces cloches que j'entendrai*
*Tanguer, frapper, sur mon ennui qui erre et vaque ;*
*Cloches qui bondirez, cloches, qui clamerez,*
*Ainsi, toujours, lugubrement, jusques à Pâques !*

*Novembre 1902.*

Emile Verhaeren

L'ESPOIR DE „JUMBI"

## Le Congo et l'activité littéraire Belge.

Conscience en Belgique, Multatuli en Hollande, ont fait de la lointaine Batavia, colonie habitée par des hommes de leur race, le théâtre d'œuvres littéraires admirables. Ils ont mis les âmes de leurs compatriotes aux prises avec les sentiments et les aventures suscitées par ce milieu d'une nouveauté si intense et si étrange.

Le Congo belge attend les artistes qui le feront entrer dans un champ pathétique analogue. Il n'eut jusqu'ici que des descripteurs dont quelques uns réussirent à donner la beauté du vêtement esthétique aux tableaux qu'ils firent dans les récits de leurs voyages.

Ce n'est pas assez ! Alors que notre peuple commence à aimer les écrits de ceux qui l'entretiennent de lui-même, qui lui décrivent ses sentiments et ses mœurs, ses joies et ses misères, la variété profondément originale de ce qui lui arrive dans le déroulement de sa vie nationale, une part doit être faite aux événements publics et privés où l'a entrainé l'invincible instinct colonisateur qu'il subit avec toutes les autres nations de race aryenne.

Que de choses à raconter, que de choses à imaginer sans sortir des réalités vraisemblables, sur le contact de tant d'êtres migrateurs partis de chez nous ; sur leurs efforts, sur leurs espoirs, sur leurs regrets, sur leurs vicissitudes ! Que de drames émouvants, psychiques ou matériels, peuvent surgir de la vision du contact des européens que nous sommes avec la nature tropicale et les humains si différents de nous qu'on y va joindre sans perdre le souvenir de ceux qu'on laisse dans la Patrie !

Oui, il y a là une mine abondante qui attend les ouvriers.

Bruxelles, 28 novembre 1902.

Edmond Picard

## Voix de Cloches

Écoutez la cloche berceuse
Dans le ciel pâle du matin,
Disant à la nature heureuse
Son chant innocent et mutin :

C'est la cloche de notre enfance,
Dont les accents clairs et naïfs
Sont tout emplis des espérances
Qui guident nos frêles esquifs.

Écoutez la cloche si pure,
Chantant au soleil de midi
Et dont le battement murmure
Un angelus indéfini :

C'est la cloche de la jeunesse
Qui rayonne sous le ciel bleu,
C'est une cloche de tendresse
Qui vibre dans un ciel de feu.

Écoutez la cloche idyllique,
Timide dans l'azur sans fin
Et dont la tendre voix mystique
Tinte un carillon argentin :

C'est la cloche des accordailles,
C'est la cloche de nos amours,
Qui chantera les fiançailles
Et que nous aimerons toujours.

Écoutez la cloche animée
Aux accents graves et joyeux,
C'est la cloche de l'hyménée,
Épithalame radieux !

Écoutez la cloche naissante
Aux accents frêles et touchants,
La cloche qui sonne, éclatante,
Pour le baptême des enfants.

Écoutez les cloches funèbres
Qui clament sous le ciel en deuil
Leurs affreux glas, dans les ténèbres
Où s'en va périr notre orgueil :

C'est la cloche du Néant sombre,
Le glas de l'éternelle nuit,
Qui marque, lugubre, dans l'ombre,
L'envol d'une âme qui s'enfuit...

Toutes ces cloches sont la Vie,
Avec ses joies et ses douleurs,
Car, dans leur âme indéfinie
Tiennent nos rires et nos pleurs !...

Emile De Linge.

„JUMBI“ EN HERBE.

A Léon DONNAY
L'IRONISTE ET DOUX PROSATEUR ENFARINÉ

# La Voix Maternelle

— Roule, roule, mon joli cerceau !

La petite fille, aux longs cheveux blonds, frisottants au vent, s'encourt le long de la rive.

— Mon enfant,... pas si vite !

— Maman, c'est si gai d'avoir des paillettes de vent dans les yeux !... Roule, roule, mon joli cerceau !

Des papillons se reposent sur les fleurs de la berge — pierres précieuses serties dans des pétales.

— Vois, donc, maman, on dirait des bijoux avec des ailes... Roule, roule, mon joli cerceau !

Les arbres de l'allée résonnent de chants. Les oiseaux sautillent de branche en branche. Leurs yeux curieux brillent dans les feuilles sombres.

— Pourquoi les oiseaux chantent-ils, maman ?... Qui le leur a appris ?... Où ont-ils leur maison ?... Dans les feuilles ?... Et l'hiver, quand il n'y a plus de feuilles?... Maman, nous les prendrons tous chez nous, quand il n'y aura plus de feuilles ?... Roule, roule, mon joli cerceau !

Le large fleuve respire sous le soleil du soir. Il va s'endormir, et ses eaux inconscientes continueront à couler, comme un rêve se déroule. La poussière d'or du ciel emplit la vallée recueillie de ses dernières trépidations. Les senteurs grisantes des eaux et les parfums des champs se mêlent aux poudroiements de l'air. Et voilà que le disque d'argent se dessine, au-dessus des grands monts, frêle, dans la nue attendrie.

— Roule, roule, mon joli cerceau !... Maman, vois donc, vois donc ! Penche-toi, les eaux sont pleines de grands yeux de petites filles !

— Allons, mon enfant, il est temps. Tu as assez joué. Tu es fatiguée. Viens, je porterai ton cerceau. Voilà la nuit, rentrons.

Sous les baisers des lumières tremblottantes, dans la blancheur de son lit, la vieille bonne maman agonise.

Elle a vécu une longue vie de désillusions, de tristesses, de malheurs. Usée par les désolations plus que par les ans, elle lutte enfin contre la mort. Elle a beaucoup souffert, et souffre beaucoup.

Son visage émacié, masque de tombeau, est crispé par la douleur. Et le râle suprême secoue sa poitrine, avec l'inexorable cruauté de tous les maux de la terre.

Mais, soudain, une souriante vision illumine son esprit. Tendre souvenir d'enfance !

— Oui, ce soir-là, je m'encourais le long de la rive. Maman... Maman mémée !... m'avait mis le matin, car il faisait beau, une jolie robe blanche, avec une ceinture de soie bleue aux bouts flottants ! Ma robe était encore bien blanche, car j'étais soigneuse. J'avais aussi du ruban bleu dans les cheveux. Etais-je assez jolie ! Ah ! j'oubliais, j'avais voulu que l'on me mît autour du cou ma petite chaînette d'or, au bout de laquelle pendait un cœur, un cœur mignon.

— Je courais, et le cœur d'or tombait et retombait sur ma poitrine, près de mon cœur, qui battait bien fort. Je jouais au cerceau.

— Roule, roule, mon joli cerceau !

— Le vent caressait mes longs cheveux blonds. Des papillons se reposaient sur les fleurs de la berge. Depuis lors, je n'en ai plus vu d'aussi beaux. Des oiseaux, des milliers d'oiseaux chantaient dans les arbres de l'allée. Mais les oiseaux n'ont plus chanté aussi gentiment, depuis ce soir-là.

— Maman marchait derrière moi. J'allais, je revenais auprès d'elle, la questionnant à propos des oiseaux et des papillons, puis je m'encourais de nouveau le long de la rive.

— Mais le soleil versait son sang dans les eaux du fleuve, et il allait mourir, ah ! les délicieux parfums des herbes ! ah ! les douces senteurs des eaux !

— Comme la nuit s'abattait dans la vallée, maman... maman mémée ! me voyant fatiguée, me dit... me dit...

Une expression de joie enfantine, abolissant sur ses traits tous souvenirs de souffrance, illumina le doux visage de l'agonisante.

A ce moment, la vieille bonne maman expira.

Etait-ce le joli cerceau de sa vision qui l'avait entraînée dans l'éternité ?

Roule, roule, mon joli cerceau !

Non, c'est qu'à ce même moment, une voix fluidique, la voix maternelle, lui avait dit bas à l'oreille :

— Allons, mon enfant, il est temps. Tu as assez souffert. Comme tu es fatiguée ! Viens... j'emporterai ta pauvre âme... Rentrons.

Hector Chainaye.

# LE DÉSERTEUR.

On le croyait un peu fou. Personne du reste ne l'aimait dans les villages où il passait chaque semaine, au fil d'un itinéraire sans cesse recommencé.

Jamais les intempéries, grêles, averses ou neiges, ne l'avaient rebuté. Chaque lundi il partait par la grande route. Et le samedi, ponctuel ainsi qu'un mécanisme inconscient, il rentrait dans une cahute de torchis, branlante aux vents, hospitalière aux pluies par les plaies de son chaume. Un propriétaire pitoyable envers les infortunes avait autorisé cette construction rudimentaire, au bord de son champ, à l'orée du bois.

Ce vieil errant s'appelait Bagnolet. Les gens parlaient de lui comme d'un malfaisant. Sa mine sinistre, d'ailleurs, et l'aversion irrésistible que provoque un loqueteux, en faisaient le croquemitaine dont on épouvantait les gamins. Les femmes lui donnaient parfois, mais s'était afin de l'éloigner. Elles évitaient son voisinage; elles le craignaient comme un danger.

Et pourtant, Bagnolet n'avait qu'un tort : celui des faibles et des malchanceux que le bon vouloir d'une expiation sincère ne parvient pas à réhabiliter de la souillure d'une faute. Car, hélas! Bagnolet garde au cœur le désespoir d'une heure d'oubli, d'une heure très lointaine!

Pris par la conscription, alors que jeune et tout vigoureux il cultivait le bien du père, il était parti pour la caserne, presque joyeux, avec dans toute son âme le goût de son nouveau métier....

A présent, de ces choses, il ne lui reste que le souvenir.... Pendant ses longs cheminements, dans la solitude miséreuse qui fait de lui presqu'un vagabond, il se rappelle les matins ensoleillés où, par la plaine, au galop d'une jument noire, il cavalcadait, pompeux, devant la batterie. Derrière lui le roulement des pièces laissait traîner au loin un tonnerre formidable dans une nue épaisse.

Ils allaient par trois, les trompettes. Ils montraient la route aux autres. Ils lançaient au ciel la vibrante fanfare de leurs marches. Leur sabre d'acier se querellait

avec les étriers. Et c'était un carillon cadençant leurs sonneries.

Portant haut le coude, la face au ciel, crispant la main gauche dans l'étreinte des rênes, nerveux, comme les autres, Bagnolet avait fait bien souvent jaillir, en de crânes coups de gorge, les cinq notes du pavillon de cuivre hautement dressé.

Bagnolet, tout gamin, avait déjà rêvé de ces chevauchées que son imagination faisait épiques, admirables. D'une promenade à la ville, un jour de fête, il revint possédé de la hantise des fourragères de laine jaune, du talpack d'astrakhan, de l'incendie des chamarrures, de la fierté des aigrettes, du prestige des cortèges guerriers. Enthousiasmé, il revêtit l'uniforme.

Son ambition réalisée, il put se croire heureux. Mais dans la discipline ce rustre vit une servitude. Trop peu souple pour comprendre les conseils; trop révolté pour les suivre, il méprisa l'autorité et lassa la bienveillance.

Puni, il insulta; enfermé, il frappa un officier venu l'exhorter.

Évadé, rejoint, condamné, une amnistie le tira, au bout de longues années, des compagnies de châtiment où il expiait sa faute.

A cette époque, les parents de Bagnolet reposaient côte à côte sous une croix de sapin, contre le mur de l'église. Les gens de son âge l'avaient oublié ou le méprisaient.

Aussi Bagnolet, Bagnolet le déserteur, gagna-t-il sans retard une contrée très lointaine du clocher natal, un pays où personne ne le flagellerait plus de reproches ou d'affronts, où il pourrait vieillir et mourir, où l'on ne s'écarterait pas de lui, où les enfants seraient sans cruauté, les femmes sans frayeur....

Mais, épuisé, vieilli trop tôt il ne trouva ni force ni courage en lui. Il devint un douloureux traîne-les-chemins.

Toutefois, comme on ignorait son passé, on ne lui en tenait pas rigueur. Et rien que cela, c'était un peu de bonheur.

Bagnolet vivait des aumônes faites par crainte souvent, par charité quelquefois, ou des petits profits que lui valaient de menus travaux: parfois, bien rarement, une bonne mais fugitive résolution le prenait. Il lui arrivait alors de trouver à s'employer quelques heures.

Dans l'indifférence de sa vie machinale, une seule passion a survécu. Depuis des ans qu'il ne galope plus, sonnant ses marches et conduisant aux évolutions les pièces dont les gueules larges ouvertes semblent prêtes à répondre en rugissant aux fanfares des trompettes, Bagnolet n'a pourtant cessé d'aimer l'instrument dont la voix, aux jours de parade, lançait l'appel vibrant et le salut triomphal.

Il sait encore les formules guerrières en lesquelles passait toute son âme: l'allègre invite du *réveil* qui met en branle les chambrées et fait hennir les chevaux flairant l'ivresse prochaine du grand air; la symphonie joyeuse des marches qui cadencent les piaffements; la détresse des notes d'alarme; la majesté qui fait planer une poignante grandeur quand se modulent les larges envolées d'un *aux-champs* solennel; le calme imposant de la *retraite* qui semble, presque lugubre en la paix des soirs, accueillir tous les derniers bruits et lancer un adieu à l'écho; les sons mourants du couvre-feu; puis surtout l'enivrement de la *charge* qui rugit en rage la folie d'un appel désespéré, la *charge* qui vibre et domine le roulement et le tumulte, enlève les batteries au son de ses gammes stridentes, la *charge* qui met au cœur de chaque homme la morsure irrésistible de l'émotion, fait hennir les chevaux emballés et va quand même et toujours, qui sonne endiablée, magnifique, qui est vraiment la voix des armées, dont le cri empoigne et enlève les régiments!....

Bagnolet a conservé la longue trompette de cuivre à torsade jaune. Il a dû même la voler au moment de sa fuite, la cacher depuis lors jalousement ainsi qu'un cher trésor.

Seul, à présent, dans une clairière, ou sur le bord d'un fossé, la nuit, il sonne encore souvent...

La tête haute, il redresse sa vieille échine courbée. De tout son souffle, les yeux clos, il réveille les échos. Loin de toutes choses, oubliant les infortunes de sa vie brisée, il a la vision de la caserne aux jours heureux, de la plaine et des parades. Il sonne et il entend derrière soi le roulement des attelages, le piaffement des bêtes, le commandement des chefs, le murmure de la foule qui admire... Et alors, oui, il est fou, Bagnolet, fou de l'ivresse du souvenir, de la vision en laquelle il suggestionne, jusqu'à ce que, à bout d'haleine, éperdu, il s'arrête, rouvre les yeux et se retrouve seul, malheureux, et bien près de finir sa triste vie.

On a déjà voulu l'écouter, le faire sonner dans les villages où il va. Mais toujours il a refusé. On ne l'en croit que plus fou et l'on a pris pour une manie encore cette volonté de s'isoler, de réserver pour soi seul ses chants guerriers.

Or, son cœur a saigné au seul penser qu'on pourrait profaner ce qu'il lui reste encore de cher au monde, uniquement. Ce lui fut une rancœur, la vilenie de ces gens qui banalement s'étaient imaginés qu'on entendait pour deux sous la trompette de Bagnolet comme l'accordéon d'un gamin morveux ou la clarinette d'un aveugle!

Il cacha son trésor avec plus d'amour. Il s'enfonça au plus profond des combes pour le palper, le baiser, ainsi que ferait un amoureux d'une bien chère relique. Il parlait, il pensait, il vivait par la voix de cette amante inanimée, en laquelle pourtant son souffle faisait vibrer un monde de sensations, une vie intense en leur infini de beautés tantôt tristes, tantôt alertes et pimpantes.

Il sonnait encore l'*appel* de ses souvenirs et le *réveil* de ses belles illusions de jadis. Il redisait toutes les marches et les fanfares dont les variantes sans nombre étaient autant d'impressions qu'il notait et transformait sans cesse. Il imposait le silence à tous bruits, aux bavardages des oiseaux, aux grattements d'un écureuil, aux frôlements des branches, par l'impérieuse volonté d'un *garde-à-vous* sans réplique. Puis, lorsque sans souffle, la gorge sèche, le front ruisselant, il était près de s'arrêter, il lançait alors l'ultime rage de la *charge* et l'on eût dit que les grands arbres épouvantés se reculaient, que les cîmes, dominées, courbaient leurs plus altières branches vers les taillis et que seule, plus éclatante, la lune, au ciel, avait l'orgueil

de braver la rauque fanfare et d'essuyer l'orage de notes qui, déchirantes, fusaient du pavillon de la longue trompette toute d'or dans le soir illuminé....

Le héraut saluait alors d'un *aux-champs* majestueux et apaisé ce qu'il y avait de sublime dans l'imposante splendeur de la nuit étoilée.

Par un gris crépuscule d'Octobre enfin, dans la cabane de Bagnolet, où une vilaine toux l'enfermait, épuisé, depuis une semaine, on eût pu entendre un son triste, lent, timide presque, puis un autre encore. La trompette sonnait désespérément la *retraite*; mais une retraite lugubre, psalmodiant sur un rythme morne le dernier effort de Bagnolet, de Bagnolet le déserteur, qui mourut en lançant la note finale, douloureuse, ainsi qu'un râle...

Paul Anz

---

. . . Pour rappeler sa vie d'autrefois, la terre wallonne montre, par-ci par-là, un château en pierres grises, propre et neuf, bâti sur ***ce qui fut*** le castel d'un seigneur du moyen-âge; parfois, un simple pan de mur, dernier vestige d'un château-fort ou d'un cloître; le plus souvent, elle ne montre rien. Elle apparaît comme un beau cimetière, où plane le souvenir d'un monde héroïque que plus rien de matériel n'évoque. Cette terre, qui touche surtout le cœur et l'âme, ne raconte le passé qu'à l'imagination.

Hubert Krains

Planter des fraises sur les tombes. Les petits enfants viendraient les chiper. Cela ressemble fort aux rites simples des fois nouvelles, où ceux qui s'en vont sourient encore en pensant aux joies qu'ils laissent après eux.

Marie Mali

---

# *Le Bombardon.*

J'incompète en cuivres.

L. Melek.

*Si une fée se pencha sur le berceau de Joby, ce fut la fée Ragognasse, car Joby était laid à faire peur.*

*Il perdit, heureusement très tôt, son papa et sa maman, qui le rouaient de coups.*

*Au collège, il fut le souffre-douleur : il était laid et bête, il était cagneux, il louchait à donner le vertige, il avait une grosse tête, il n'avait pas de muscles.*

*Sa tête, comme on disait, appelait les gifles. Et les gifles arrivaient.*

*Il demandait parfois au Dieu des armées de terre et de mer, au seul qu'il aimât, de lui reprendre son âme, d'abrèger son martyre, de l'admettre parmi les Dominations pour chanter ses louanges, tandis que sa pauvre carcasse cagneuse, bossue et désossée, dormirait tranquille sous la terre généreuse.*

*Mais Dieu lui avait chevillé l'âme au corps.*

*Il quitta les classes, il se lança dans la lutte à la conquête du pain, à la conquête de la mansarde sommaire, à la conquête du galurin, des souliers solides, du costume lutteur.*

*La vie lui fut dure.*

*Il retrouva chez les hommes la lâcheté et la férocité des collègiens.*

*Et dans son âme, jusqu'alors miséricordieuse et sereine, germa la fleur empoisonnée des vengeances.*

*Il pècha, dans l'orchestre moderne, l'instrument le plus sonore, il voua au bombardon le culte que voue l'Italien à son poignard, l'Indien à son tomahawk, le nègre à ses flèches et à son bouclier.*

*Tenace, il devint le plus fort bombardon de l'époque.*

*Pendant trente années, dans les concerts, aux répétitions, au théâtre, chez lui, il tonitrua, il ébranla les murs de ses mansardes et fit tressaillir leurs lucarnes, il fit vibrer les lumières, il médusa l'humanité par la puissance de ses variations.*

*Ce fut sa plainte, ce fut sa façon de hurler sa douleur et son dégoût.*

*Et sa plainte égala en sonorité l'ampleur des orages.*

*Il fut la terreur des locataires, l'effroi des enfants, l'épouvante des oiseaux.*

*Il troubla la majesté des nuits, il réveilla les villes atterrées, pour gagner deux francs par jour, pour se venger des gifles reçues, pour se venger de la fée Ragognasse.*

*Puis, un soir d'hiver qu'il était sans feu, miné par la fièvre, la faim, la tristesse, la détresse, à la clarté d'une lune implacable, il décrocha son bombardon et souffla son dernier soupir.*

L. Melek.

## NOËL AU PAYS DE MISÈRE

Les trois enfants étaient debout, autour du berceau d'osier. Une tendresse illuminait leurs yeux, à regarder le nouveau né, tout frêle dans les linges blancs. Le feu s'échevelait en belles flammes rouges, comme des étendards. Il y avait, dans la petite salle close, la tiédeur reposante des maisons pauvres, quand la nuit d'hiver tisse ses dentelles aux vitres des croisées. La brise froufroutait dans les rues du « coron » et au charbonnage voisin, le ronron des machines bruissait, comme une haleine d'agonie.

Des gamins, qui passaient en bruyantes sabotées sur les trottoirs, criaient aux portes :

— Noël.... Noël.... C'est Noël venu !

Alors l'aîné des trois petiots montra le nouveau né et dit :

— Il est venu à Noël, notre petit frère.... ! C'est du bonheur, peut-être pour la maison.

Le second continua :

— Qui sait ?

Mais le troisième, si chétif qu'il ne semblait plus avoir de souffle dit :

— Je ne crois pas.

Un peu de tristesse tomba dans leurs âmes.

L'aîné reprit :

— Si on faisait des vœux pour lui ?

Comme les autres approuvaient, il continua :

— Moi, je lui souhaite d'avoir toujours du bon pain blanc, des tartines bien beurrées, des « jagnons » comme aux jours des ducasses.... C'est si bon de manger à sa faim !

— Moi, dit le second, qu'il ait des habits bien chauds, quand il fait froid, du feu....

Il grelottait malgré la caresse de l'âtre ouvert sous la toile amincie du costume troué.

— C'est si bon de ne pas avoir froid.

Le tour du plus jeune était venu.

— Et toi Pierre ? dirent les autres.

D'un geste, l'enfant montra la misère de la maison, la « dresse » vide, les meubles cassés, les outils avec lesquels le père allait travailler à la houillère, tout le présent de détresse et tout l'avenir de peines.... Et sa voix chuchota dans un sanglot :

— Moi je souhaite que le petit frère meure bien vite,.... bien vite.... pour qu'il ne connaisse pas la misère et la souffrance !

Une angoisse tomba sur les enfants. Ils abaissèrent leurs mains résignées. Et leurs cœurs souffrirent....

Marius Renard

---

## La Littérature Africaine.

Bon gré mal gré, un littérateur ramène tout à la littérature. En présence d'un évènement aussi considérable que la colonisation du Congo par la Belgique, je me demande à peine quels avantages matériels notre pays en retirera. Mais en moi-même se pose aussitôt la question : Cette colonisation servira-t-elle à notre littérature ?

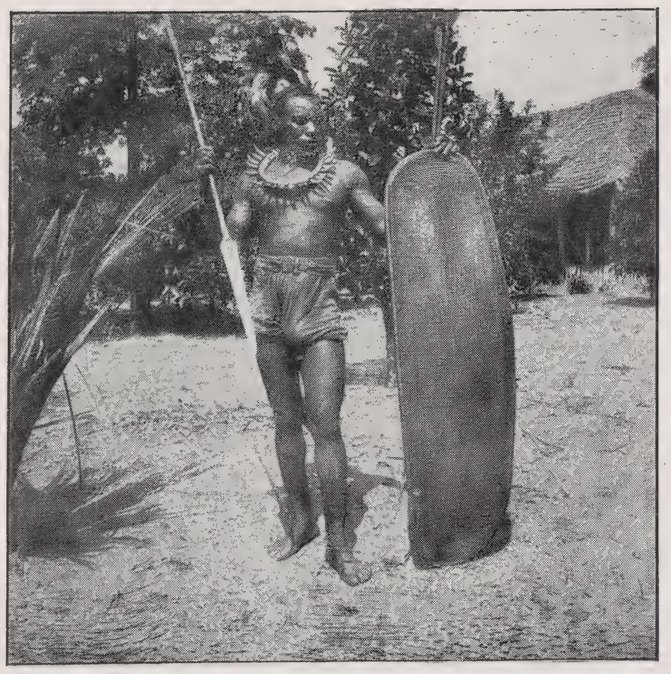
Déjà MM. Picard, Van Drunen, de Waleffe et Courouble nous ont rapporté de là-bas des livres précieux. Faut-il attendre davantage de la collaboration de notre esprit national avec la nature vierge des Tropiques ? Rien ne nous défend de nourrir à cet égard les plus vastes espérances.

Qui sait si le hasard n'enverra pas en Afrique, parmi tant de Belges qui vont y braver la mort, le Chateaubriand futur de ce Nouveau-Monde, un Poète insoupçonné qui, au contact de ces beautés inédites, prendra subitement conscience de lui-même et, sacré par la solitude, divinisé par l'éloignement, écrira, sous la tente, des idylles comparables à Attala ?

La littérature Belge qui, après trente années d'existence, cherche encore sa voie propre, attend peut-être cet initiateur pour s'évader des chemins battus et s'enfoncer à sa suite, comme les Romantiques après Chateaubriand, dans une conception nouvelle de la Vie et de l'Humanité.

Georges Rency.

# *Tout l'Amour.*



*I*

*Fleurettes sont rivales : grâce et vénusté...*
*Et chaque an renouvelle assaut de primeroles :*
*au cœur des pétales mouillés*
*vibre le vœu des Trois olympicoles*
*dont la plus belle obtint le fruit...*
*La flore épanouit un trésor de couleurs*
*sur la palette des corolles,*
*— et oh, quels parfums raccoleurs!*
*Le papillon, grisé, va, vient, s'enfuit,*
*revient, repart, se penche vers l'une,*
*baise l'autre, aime la sœur, pâme à tel sein...*
*et ce Désir, forcené, se rallume*
*aux surprises d'amour que lui fait chaque aurore :*
*icelle embaume l'air du miel qu'elle distille;*
*c'est là bijou de forme et de maintien;*
*il en est qui, buvant du soleil, s'entredorent*
*de rayons lumineux au pistil...*
*En voici qui se cachent et, découvertes, tressaillent...*
*En voici qui paradent en redressant la taille!*
*On en voit, d'insuccès, douloir et dépérir*
*ou bien, par dépit, vers les Reines férir...*
*Et, j'en sais qui se font mourir!*
*...Tous ces falbalas, cornettes fragiles!*
*Diadème est cendre après tièdes jours :*
*hélas, sur sa tige gracile,*
*tendre fleur se fane aux souffles d'amour!*

*II*

*Chênes sont rois de force et de splendeur!*
*Beauté vraie est simple et nulle affèterie*
*n'est aux angles du trône où siège sa grandeur :*
*elle est, au bout de tout, la suprème Aristie.*
*Arbres sont forts : pilastre centenaire,*
*stipe géant dont la recte attitude*
*se racine de môle ou bien, fastigiaire,*
*dresse un panache dominateur!*
*Pyramide ou pylône, au toucher lisse ou rude,*
*c'est toujours maître-estoc, enflé de sa verdeur,*
*et prodiguant sa vie intense...*
*Mille êtres sont nichés dans sa coupole immense,*
*où les effrois du faible ont généreux secours,*
*comme au cœur d'une forteresse!*
*Rempart puissant, quand un orage accourt*
*en nues qui sur son front se heurtent et se pressent,*
*l'Arbre est vainqueur de l'Ouragan.*
*Sur les monts où la rage d'Auster*
*hurle et barrit sans perdre haleine,*
*où la vie a cessé, déchue au loin des plaines,*
*où c'est l'horreur et le désert,*
*on voit souvent, cabré dans sa détresse,*
*un arbre solitaire, comme un défi aux cieux!*
*Ah, qu'il est beau, cet audacieux!*
*Il résiste à la foudre. Sa mâle robustesse*
*a su dompter les éléments.*
*La Mort même ne peut l'abattre tout entier :*
*madrier, il soutient le poids des édifices;*
*nef, il blesse Neptune et brise son trident,*
*car la force survit à ce colosse altier!*
*...Son ombre seule aux moindres est propice :*
*or, se gare à ses pieds la floréale gent*
*comme race de glèbe autour des châteaux-forts.*
*Sceptre majeur! Suprématie et gloire!*
*Seigneur et chef! premier du sort!*
*Salut, vérité qu'il faut croire!*

*III*

*Or, clair de source est le symbole.*
*Ce vœu de victoire embusqué*
*dans les tournois de primeroles :*
*fleurettes sont femmes en grâce et vénusté!*
*Et ce bon Souverain, dominant toute chose,*
*suprémisé dans l'or de son apothéose :*
*ces chênes sont hommes en prestige et grandeur!*
. . . . . .
*Aimons! aimons les chênes et les fleurs!*

Georges Rens.

## NOËL

LES ANGELETS, AYANT APPRIS
QUE L'ENFANT JÉSUS DANS L'ÉTABLE
VENAIT DE NAITRE TOUT MINABLE,
S'ASSEMBLÈRENT AU PARADIS.

ILS S'EN VINRENT DANS LA NUIT FRAICHE
AVEC DES LYS, DES ROSES BLANCHES,
DES RÉSÉDAS ET DES PERVENCHES
POUR EN PARER LA PAUVRE CRÈCHE.

MAIS LEURS MAINS ÉTAIENT SI PETITES
QU'EN ROUTE BIEN DES FLEURS GLISSÈRENT
ET DANS LE CIEL AINSI FORMÈRENT
LES ÉTOILES DE CHRYSOLITHES.

Valère Gille

---

*Fasse le Ciel que, cette année, Noël soit blanc sur terre, bleu dans la nue et rayonnant pour ceux de bonne volonté.*

*La nuit d'Orient fut lumineuse et douce..... Mais, dans nos cœurs chrétiens, les froidures avivent la compatissance au souvenir du petit Enfant tout nu sur de la paille. Et nos yeux recherchent l'émoi de l'imagerie populaire, la tradition patriale des vieux peintres..., cette neige, cette belle neige immaculée et glaciale, qui fait fumer, comme des pipes, les naseaux de l'âne et du bœuf, et rosir au Levant, comme un peu de chair frileuse, la première clarté d'un blanc soleil.*

*Lummen en Campine*
*25 nov. 1902.*

Georges Virrès

---

*S'il était besoin d'exalter la vertu de la colonisation belge au Congo, il n'y aurait qu'à s'en rapporter à certains dénigrements: on y constaterait, dès l'abord, la sèche envie jointe à une soif de lucre qui ne se peut étancher.*

*Là-bas, où nos officiers, après avoir bataillé, pacifient, où nos commerçants trafiquent, où nos missionnaires cathéchisent, là-bas s'affirme et se consolide une Belgique plus grande, libérée de nos compétitions minuscules.*

*Boma console de Bruxelles et nos compatriotes congolans sont, à n'en pas douter, des nègres* ***plus ultra.***

Franz Mahutte

---

## *Lès Rinnes*

*Al vèsprêye qwand n'lût pus l'solo,*
*Oyéz-ve lès Rinnes miner l'arèdje,*
*La d'seûr podrî, lès vîs manèdjes*
*qui s'rêspounèt sol bwérd dè flot.*

*Akwatèyes dizo lès cladjos*
*Li tièsse foû d'l'êwe po r'prinde airèdje*
*Al vèsprêye qwand n'lût pus l'solo*
*Oyéz-ve lès Rinnes miner l'arèdje.*

*Ça stu dabôrd dès p'tits soglots,*
*Dès riotrèyes, dès doûs mèssèdjes ;*
*Puis, tot d'on côp, plènne di corèdje,*
*Leû tchanson s'ènonde dizêu tot*
*Al vèsprêye qwand n'lût pus l'solo.*

La Sizeron

# Mon Quatuor

J'ai toujours envié ce Louis de Bavière qui avait un orchestre à ses ordres ; il sut jouir de sa courte vie et fut, je pense, un petit roi très heureux sur la terre.

Qui m'eût dit que je lui aurais un peu — « un tout petit peu » — ressemblé au Congo ?

De fait, je n'étais pas depuis six semaines à Léopoldville que j'avais réuni un violon, un alto, une guitare et une mandoline. Je fis mieux : j'eus un capellmeister, ce qui me permit d'écouter la musique en vrai dilettante, paresseusement étendu dans mon rocking-chair.

Le violon, c'était le substitut du Procureur d'État, M. Joseph Pirard, un Sarasate sans crinière comme sans prétention : Whistler fera peut-être aussi son portrait un de ces jours....

M. Shéridan, autre magistrat, jouait de l'alto avec une maëstria frisant le génie.

La guitare, une grosse guitare lombarde merveilleusement résonnante, était finement pincée par le premier mécanicien du « beach », M. Tricot de Saronne.

Enfin, M. Jules Van Roosbroeck, le percepteur des postes, grattait de la mandoline, à ravir, comme il touchait d'ailleurs de tous les instruments, étant musicien dans l'âme et rempli de « lieder » de la verte Flandre, son pays natal.

Mais le chef d'orchestre ? Ma foi, ce n'était rien moins que le bon docteur Nello Zuccaro, mort là bas, hélas, par accident et dont je garde le souvenir ému et fidèle.

Celui-là avait longuement et brillamment étudié à Rome : c'était un fervent adepte de cette théorie de la malaria causée par le moustique, théorie si discutée jadis, mais vérifiée et admise aujourd'hui par la science.

Que de mauvaise grâce, que de défiance et même de vilains procédés mon ami rencontra au Stanley-Pool parmi ces colons, ouvriers ignorants, acoquinés à leur quinine ! Comme ils en voulaient au jeune savant de rompre avec une routine et des médications néfastes ! Plusieurs opérations délicates que Zuccaro réussit à merveille, n'avaient point su lui donner de prestige aux yeux de ces pauvres gens.

Moi, je me flatte hardiment de l'avoir compris, soutenu, aimé dans l'hostilité presque générale. Et je relis souvent, avec piété, ces lettres charmantes où son âme triste et hautaine me confiait ses « ennuis », son inébranlable foi dans la bonté de sa méthode et le succès de ses expériences....

Mais Zuccaro était aussi un artiste, presqu'un virtuose qui savait Bach, Beethoven, Schumann et Chopin.

Quelle fut notre joie, un jour de fête chez le jovial docteur Briart à Kinchassa, de rencontrer tout à coup un piano ! Il était horriblement discord. Mais, tant pis, nous bondîmes dessus et attaquâmes, à quatre mains, la Cinquième symphonie !....

Jamais, on ne la joua ainsi, je suppose, avec des cordes si frémissantes, si exaspérées, des timbres si éperdus et, pour tout dire, si chaudronnesques ! C'était faux mais sublime, ou, du moins, ce fut sublime pour nous deux qui aspirions à un piano depuis tant de mois !

Le Commissaire du Roi Souverain, Paul Costermans, un mélomane distingué, assistait à cette audition fameuse : il en resta longtemps stupéfait ; il m'assure qu'il s'en souvient encore, là-bas, au fond de son Kivu magnifique !

J'avais donc confié à Zuccaro le bâton de chef d'orchestre, c'est-à-dire une vieille chicotte hors d'usage. Dans ses minces loisirs, il s'occupait à noter ces jolies « canzonnetta » de son pays et puis les enseignait à nos musiciens qui, très intuitifs et pleins d'entrain, les interprétaient tout de suite à la perfection.

Nos concerts avaient lieu d'habitude le samedi soir sous la véranda de ma maison. Je me rappelle deux

romances de Tosti, « Idéale » et « Non e ver », cantilènes populaires, superbement mélodiques, que notre quatuor chantait avec un charme qui me faisait fondre le cœur.

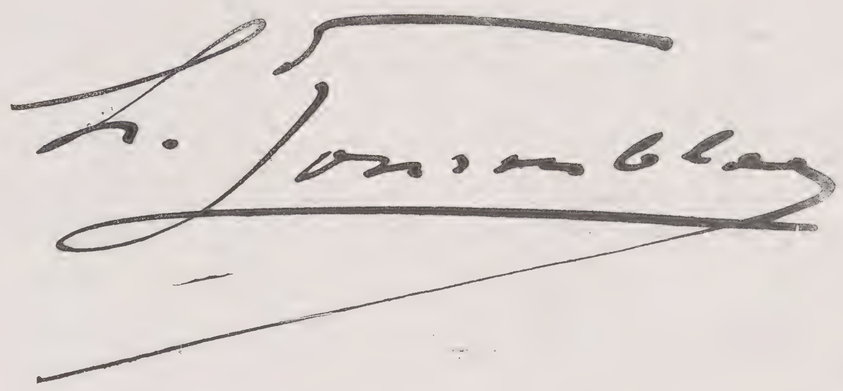
Les lézards, les iguanes, les caméléons et jusqu'aux féroces cancrelats en étaient eux-mêmes attendris : ils s'approchaient de nous sans crainte, comme jadis les méchantes bêtes, subitement adoucies, accouraient au devant du divin Orpheus « premier facteur de cithares »!

Bientôt les cigales, émoustillées, renforçaient le stradivarius de leurs cordelles suraigües tandis que la basse taille des crapauds appuyait la bonne guitare lombarde.

Et j'écoutais cette symphonie admirable, un moment anesthésié, affranchi de tout spleen, insensible à ces douloureuses récurrences qui, sans cesse, ramènent notre pensée vers « m'Poutou », la patrie!

Une sérénité descendait des étoiles; et si, par hasard, une toute légère brise venait du plateau, apportant sur son aile la plainte unisonnante des cataractes lointaines, nous goûtions alors un instant de bien aise inexprimable....

Heures de mélancolie exquise, les plus douces, je veux dire les moins noires, que j'ai vécues en Afrique!

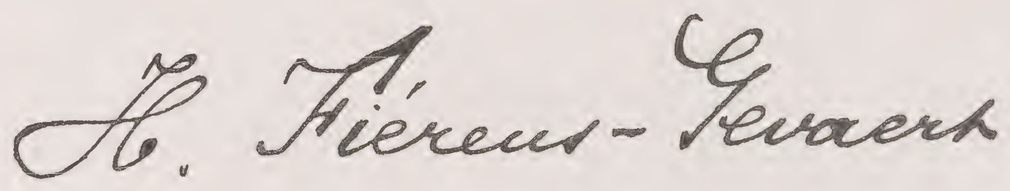


# *La Grotte de La Hulpe.*

PAGE DÉTACHÉE D'UN ROMAN INÉDIT : LE TOCSIN.

*Au bout d'une semaine, Hilda le pria de l'accompagner au delà de La Hulpe, près de l'église d'Argenteuil, à l'endroit où se voit une reproduction de la grotte de Lourdes. Sans doute elle souhaitait que ce pèlerinage sauvât Karel de son égarement. Ils traversèrent les prairies vallonnées d'Hannonsart, laissèrent l'église de fer à droite et parvinrent à la Grotte en longeant les étangs moirés du Nysdam. On sentait les approches de l'automne. Deux collines mélancoliques bordent le petit lac. Le sillage des cygnes mettait un lambris de cristal à leur base immergée et le feuillage craintif des trembles argentait leurs flancs arrondis. Sur les bords de la pièce d'eau un groupe de femmes retirait des pommes de terre, rassemblait les tubercules en tas avec la fourche. Une couleur de tristesse et d'abandon envahissait la nature. Au delà des monticules pâles, la flèche de fer exagérait dans un ciel gris sa témérité de clocher paradoxal.*

*On parvient à la Grotte par une allée qui s'élargit en un assez vaste hémicycle à l'endroit où s'élèvent les rochers artificiels du petit sanctuaire. Une impression funèbre, très forte, vous saisit à l'entrée. On se croirait dans le cimetière de quelque antique village breton. Autour et derrière la Grotte montent des collines plantées de hêtres droits comme des cierges, mais si rapprochés que l'air en est obscurci. Un chemin circule de chaque côté; des croix noires le jalonnent, coiffées de planchettes formant toiture, et sous lesquelles s'abritent des bas-reliefs aux couleurs rustiques représentant les scènes de la Passion. Devant chaque station, un agenouilloir. Et à l'extrémité de ce Chemin de la Croix, par dessus la Grotte, au haut d'un grand piédestal tapissé d'une mousse extraordinaire — on la dirait tissée de fils d'eau et parsemée d'une poussière de smaragdite — se dresse un Christ rude et rose, qui tend ses bras vers les troncs nus des hêtres mystiques...*



## Ons beschavingswerk in Afrika.

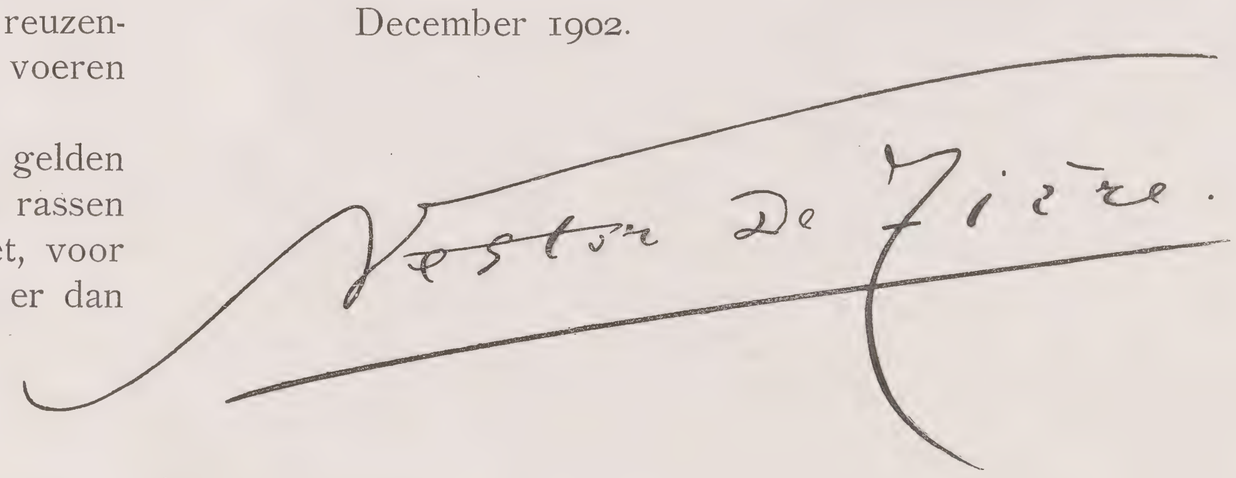
Konden zij, die thans onze kolonisatie in Afrika aanvallen en verguizen, binnen eenige eeuwen terugkomen, dan ontdekten zij een Congo doorsneden met talrijke spoorwegen, vaarten en gekanaliseerde rivieren; een Congo, overdekt met steden en uitblinkend door handel, nijverheid, kunst en beschaving onder alle vormen; — dat alles dank aan eeuwenoude volharding, dank aan Europeesche overbevolking, die haren reuzenvloed, de eeuwen door, allerzijds naar overzee zal voeren en uitstorten.

Enkel binnen eeuwen! Wat geeft het? Wat gelden de eeuwen in de tijdrekening der wording van rassen en hunner levensontwikkeling? En wat geeft het, voor de algemeene menschelijke beschaving, welk ras er dan in Congoland overheerschend zij?

Het leven der menschheid is in onophoudelijke gisting: het vervormt zich in eeuwigheid. Iets, echter, blijft onveranderlijk de menschheid bij, — een ideaal: het streven naar beter, naar hooger.

Wij werpen zaad in Congoland, het zaad der beschaving. Dit zaad schiet wortel: wat bekommert ons de rest?

December 1902.



UN „BELGE“ NÉ AU CONGO.

## Évocation affective.

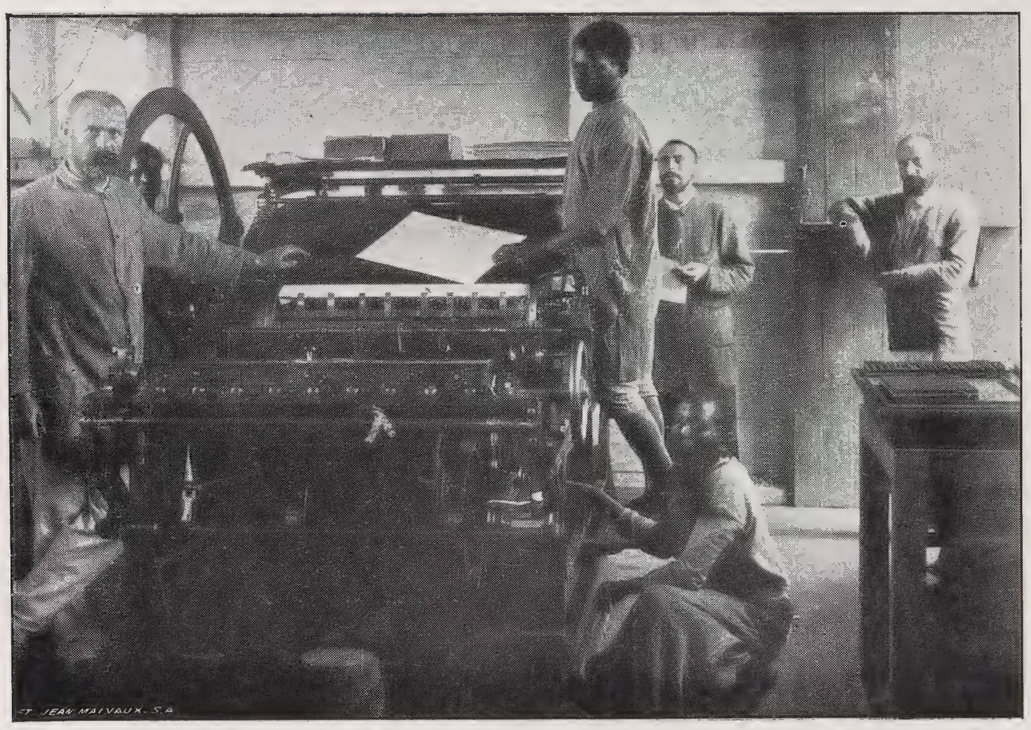
*Je garde dans mon souvenir l'image d'un ami disparu. Nous avions nourri les mêmes espoirs; côte à côte, dans les mêmes revues éphémères, nous avions écrit nos premières proses, toutes baignées du charme naif de nos illusions. Il était d'une ardeur fougueuse qui nous émerveillait. Il avait la parole courageuse, le geste bref, le cœur généreux. Sentimental, il savait s'apitoyer sur toutes les infortunes, compâtir aux moindres misères. Il fut malheureux à son tour et, comme il avait dispersé entre beaucoup d'autres les trésors de bonté dont son âme était pleine, il fut incapable de trouver en lui-même la consolation. Il avait aimé sans espoir et la mélancolie submergeait ses yeux du pâle éclat d'obsessions moroses. Nous ne parvînmes pas à mettre du baume sur ses blessures morales. Nos paroles paraissaient ne pas atteindre ses oreilles. Il hochait la tête et nous regardait désenchanté. Il écrivait moins, mais se plongeait avec une ivresse fiévreuse dans des occupations peu esthétiques. Il se plaignait d'un besoin d'espace, trouvait la ville trop petite, car à chaque instant des choses familières ou des êtres qu'il fuyait en vain lui rappelaient ses mauvaises heures et renouvelaient, alimentaient sans cesse les noires pensées qui poussaient en lui leurs racines amères.*

*Parfois il nous disait son désir de partir au loin, de mettre une barrière définitive entre son passé et son avenir, et de se dépouiller de l'homme qu'il avait été jusqu'alors. Ses prunelles s'illuminaient comme à la caresse d'un soleil intérieur. Il rêvait d'entreprendre une œuvre puissante, dont l'effort énorme lui eût donné la sensation de vivre largement, de connaître la jouissance d'une conquête. Il nous dit adieu un matin et partit. La mystérieuse Afrique l'attirait, le séduisait par son vaste espace, ses fleuves tumultueux, ses forêts colossales et profondes, ses habitants plastiques comme des statues de bronze. Il nous quitta en juin, alors que le pays natal se dorait sous le ruissellement de l'astre d'été. Un district du Haut-Congo le vit bêcher la terre inculte pendant quelques mois. A mesure que le temps passait, son dos se voûtait comme pour une vieillesse précoce, et ses membres se fatiguaient. En novembre, alors que dans sa contrée patriale finissait l'automne et que tombaient, en Brabant, les dernières feuilles des arbres, il mourut sans secousse, s'endormit à jamais, loin de tout village. Et un nègre dévoué, qui n'avait pas compris les dernières paroles du pauvre garçon, lui ferma les yeux, où le firmament du ciel africain enchâssait un pointillé d'or.*

*Huit ans ont passé. Les traits de mon ami sont restés gravés dans ma mémoire. Sa fin désolée et désolante me navre toujours et engendre longuement mes songeries. Chaque fois que dans les journaux ou dans la causerie il est question de la ténébreuse et prestigieuse Afrique, soudain j'entrevois la silhouette de celui que nous affectionnions et je reste muet ou je cesse ma lecture. On dirait qu'il est là, à mon côté, le cher compagnon, qu'il me parle, et que ses regards brillent heureux comme ceux d'un homme qui ne songe qu'à vivre. Il était vaillant. Mais l'air du pays natal ne l'aurait pas conservé davantage à ses camarades. Et quand il s'embarqua, plus enthousiaste que les premiers pionniers de l'œuvre coloniale du Roi, il essayait d'oublier sans doute le mal impitoyable dont il était rongé. Une voix mystérieuse, autant que l'infinie contrée où il allait s'établir, ne lui criait-elle pas que le sol lointain et torride serait son tombeau! Son dernier sourire, calme mais singulièrement troublant, me reste là, devant les prunelles. Et il m'émotionne plus que le souvenir de sa mort pitoyable.*

Louis Piérard

# La Presse Coloniale en Belgique



IMPRIMERIE DE L'ÉTAT A BOMA.

Notre Presse coloniale est née en même temps que l'œuvre congolaise; elle a produit déjà de très remarquables publications.

Nous ne pouvons les citer toutes; elles furent, à certaines époques, nombreuses autant qu'enthousiastes.

Beaucoup sont mortes : l'enthousiasme ne suffisant pas toujours à l'existence des publications.

Nous avons consacré notre courte revue aux survivants et à quelques morts illustres...

— Le **Mouvement géographique** fut fondé en 1884 et son premier numéro vit le jour le 6 avril. Créé dans le but d'intéresser les masses aux découvertes attendues des explorateurs belges et étrangers, qui s'apprêtaient à partir à l'aventure, il répondait au besoin

PREMIÈRE ANNÉE. — N° 1. 6 AVRIL 1884.

# LE MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

JOURNAL POPULAIRE DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

ILLUSTRÉ DE CARTES, PLANS ET GRAVURES

DIRECTEUR
TH. FALK-FABIAN

JOURNAL DU DIMANCHE PARAISSANT TOUS LES QUINZE JOURS
*Abonnement : Belgique, 6 francs; Union postale, 7 fr. 50 c.*
ON S'ABONNE AU SIÈGE DU JOURNAL ET DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE
Administration et rédaction : INSTITUT NATIONAL DE GÉOGRAPHIE (société anonyme) 18-20, rue des Paroissiens. Bruxelles.

RÉDACTEUR EN CHEF
A.-J. WAUTERS

SOMMAIRE


**Texte :** Notre programme. — Le Dr Chavanne au Congo — Anvers. — Le Parc national des États-Unis. — Navigation. — L'Association internationale africaine; nouvelles informations; tableau du personnel blanc de l'Association internationale du Congo. — Le Stanley-Pool. — Les grands travaux. — Variétés. — Notre carte d'Égypte. — Petite correspondance. — Nécrologie. — Sociétés savantes.
**Cartes :** Le Stanley-Pool. — Le Parc national des États-Unis. — L'Égypte et l'Abyssinie.
**Gravure :** Les sources du Mammouth.


## BRUXELLES

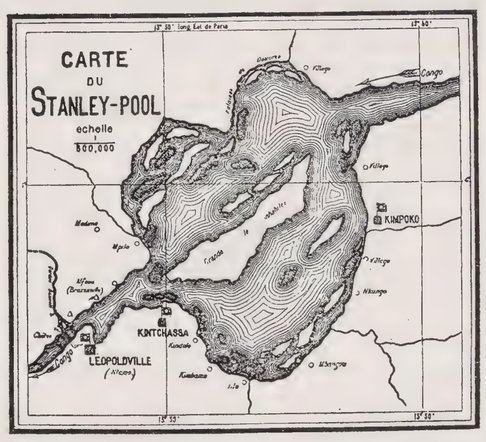
LE 5 AVRIL 1884

### NOTRE PROGRAMME

La Belgique, fidèle aux traditions de son passé, est redevenue un centre géographique. Trop longtemps, depuis le XVI^e^ et le XVII^e^ siècle, elle avait négligé de participer aux études et aux courageux travaux de ceux qui s'efforcent de faire connaître le domaine de l'homme, de tirer parti de ses ressources, d'en apprécier la configuration et la grandeur.

La patrie de Mercator et d'Ortelius l'a enfin reconnu, et chaque jour voit maintenant s'accentuer le mouvement de sa renaissance géographique. Celle-ci est due en grande partie — avons-nous besoin de le dire? — à l'initiative privée du Roi, à sa philanthropie éclairée, à son action persévérante.

La fondation de l'Association internationale africaine, en 1876, a donné l'impulsion. Des sociétés de géographie, formées à Bruxelles et à Anvers, ont rapidement réuni plusieurs milliers de membres; un Club alpin s'est constitué; des expéditions, se succédant sans relâche, mêlent le nom belge à l'histoire de la découverte, de l'exploration et de la civilisation des continents lointains; un Institut national de géographie, établi à Bruxelles, aspire à prendre rang parmi les meilleurs établissements de l'Europe; enfin, l'expédition du docteur Chavanne, patronnée par cet établissement scientifique privé, vient de prouver tout récemment que les exemples donnés, il y a quelques années, par les propriétaires de deux grands journaux étrangers, n'ont pas laissé la Belgique indifférente.




L'Institut national de géographie a pensé que le moment était venu de donner utilement à un tel mouvement l'appui et la coopération d'un organe spécial de propagande, et il a fondé le **Mouvement géographique.**

Organe de vulgarisation, il a préféré, au format ordinaire des revues savantes, celui plus vivant et plus populaire de la « gazette ». Et ainsi, après avoir, au XVI^e^ siècle, créé la première « Gazette politique et commerciale », la Belgique publie encore, au XIX^e^, la première « Gazette géographique ».

Journal d'information, il mettra ses lecteurs au courant des dernières nouvelles de tous les points du globe, il les entretiendra des grandes découvertes et des grands travaux d'utilité publique, il fera connaître les résultats acquis, il appellera l'attention sur ceux qui restent à obtenir.

En cherchant à réaliser ce programme, son but n'est pas seulement de servir de *memorandum* à l'homme d'étude, au professeur, à l'officier, au touriste; de renseigner l'homme du monde qui suit en curieux le mouvement géographique, souvent mêlé au mouvement politique; mais encore d'intéresser à la géographie la jeunesse de nos écoles et de nos universités, de contribuer au développement de son instruction. Par ses cartes, ses illustrations, ses articles d'à-propos et d'actualité, il cherchera à pénétrer dans la vie des familles : le père comme l'instituteur trouvera dans ses colonnes le moyen de rendre attrayante l'étude d'une science qui, entendue dans le sens le plus large et le plus élevé du mot, diffère essentiellement de cette nomenclature sèche et mesquine à laquelle on se bornait jadis dans nos écoles.

Le champ de la géographie générale embrasse une étendue immense : toutes les branches de l'activité humaine y sont cultivées. Voyages, explorations, découvertes, faune, flore, climatologie, statistique, grands travaux, voies de communication, télégraphie, etc., rien ne la laisse indifférente. C'est elle aussi qui retiendra le plus sûrement l'attention publique sur la question des débouchés lointains si impérieusement réclamés par l'industrie nationale.

Le **Mouvement géographique** ne négligera pas cette importante partie de son programme. Il stimulera l'esprit d'entreprise et soutiendra tous ceux qui s'efforcent d'ouvrir des horizons nouveaux, d'élargir le terrain de notre activité, de pousser le pays à sortir pacifiquement de ses étroites frontières.

Nous réclamons pour son initiative patriotique l'appui bienveillant de tous les Belges de bonne volonté.

*La Rédaction.*

### AVIS IMPORTANT

L'Administration des postes ne reçoit de souscription que jusqu'à la fin de l'année. Afin de donner à nos lecteurs la facilité de l'abonnement postal, la première année du Mouvement géographique ne comprendra donc que neuf mois (avril à décembre). Le prix d'abonnement pour 1884 se trouve ainsi réduit à 4 fr. 50, au lieu de 6 francs; pour l'Union postale, 5 fr. 75. Les abonnements sont reçus au siège du journal, 18-20, rue des Paroissiens, à Bruxelles, et dans tous les bureaux de poste du royaume.

Le Mouvement géographique aura une pagination. Les abonnés recevront, avec le dernier numéro de l'année, un supplément contenant quatre tables : la table des collaborateurs et des articles signés; deux tables analytiques des matières, classées, l'une par régions, l'autre par sciences; enfin la table des cartes, plans et gravures.

Le prix du numéro est de 25 centimes; lorsqu'il sera accompagné d'une carte en supplément, ce supplément se payera séparément.

# LE CONGO ILLUSTRÉ

## Voyages et Travaux des Belges
## DANS L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE
A.-J. WAUTERS

PREMIÈRE ANNÉE
**N° 1**
25 DÉCEMBRE 1891

## SOMMAIRE


### Texte

Le capitaine Hanssens
Le service maritime entre Anvers et le Congo
Les Ikimbas
Le chemin de fer du Congo
Les premières explorations du haut Congo
Le bananier

### Illustrations

Le capitaine Hanssens
Crocodiles
Les Inkimbas
Un coin de la gare de Matadi
La chute du Roubi
Le bananier, sa fleur et son fruit


### ABONNEMENTS

| | Belgique | Étranger |
|---|---|---|
| Six mois . . . . . fr. | 4 00 fr | 5 00 |
| Un an . . . . . | 8 00 — | 10 00 |
| Le numéro . . . . . | 0 30 — | 0 40 |

ABONNEMENTS D'UN AN
au Congo illustré et au Mouvement géographique
Belgique, fr 12. — Étranger, fr 15

*Le* **Congo illustré** *paraît le dimanche de quinze en quinze jours.*

BUREAUX
RÉDACTION ET ADMINISTRATION
13, Rue Bréderode, 13
BRUXELLES

qu'avaient fait naître en partie les préoccupations coloniales du Roi et la fondation de l'Association internationale Africaine.

Dirigé, avec une réelle autorité, depuis sa fondation, par M. A.-J. Wauters, le **Mouvement Géographique** constitue un des organes les plus actifs et les plus intéressants de la presse coloniale.

Né avec le mouvement colonial même dans notre pays, le journal de M. A.-J. Wauters, est le memorandum des entreprises et des découvertes géographiques de ces vingt dernières années et sera plus tard une précieuse source de renseignements, pour ceux qui voudront étudier la renaissance de la science géographique en Belgique.

— Le **Congo Illustré,** dont le premier numéro date du 25 décembre 1891, était publié également sous la direction de M. A. J. Wauters. Il fut fondé afin de vulgariser, par l'illustration, l'œuvre coloniale poursuivie par les Belges en Afrique ; afin encore de donner des relations de voyages inédites, des notices sur la vie, les mœurs, les coutumes et les industries des indigènes du Congo ; les biographies des collaborateurs de l'œuvre africaine ; afin de faire connaître par la gravure les grands travaux du continent noir, ainsi que les animaux, les plantes, les productions du bassin du Congo.

Le **Congo Illustré,** aujourd'hui disparu, constitue un ouvrage curieux et pittoresque, que l'on consulte avec fruit souvent, avec plaisir toujours. C'est mieux qu'un livre d'images.

C'est un document.

— La **Belgique Coloniale**, le premier numéro de la **Belgique Coloniale** porte la date du 10 novembre 1895, fut fondée dans le but

Numéro spécimen à distribuer gratuitement.

Première année — N° 1. Le numéro : 10 centimes. Dimanche 10 Novembre 1895.

# La Belgique Coloniale

PARAISSANT LE DIMANCHE

RENÉ VAUTHIER
*rédacteur en chef.*

**ABONNEMENTS :**
Belgique, un an, 7 francs ; Union postale. 10 francs.

Adresser les communications à l'Administration générale
**rue du Trône, 36, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE LIEUTENANT BARON DHANIS. — AUX ABONNÉS — NOTRE PROGRAMME. — CHRONIQUE COLONIALE. — BULLETIN COMMERCIAL — LE MOUVEMENT COLONIAL ET LA GÉOGRAPHIE — LES TROUBLES DE LULUABOURG — LA VALLÉE DE LA RUSISI — NOS OFFICIERS *A propos du départ du* « Léopoldville » — NOUVELLES AFRICAINES.



## Le Lieutenant Baron DHANIS.

Le lieutenant baron Dhanis, inspecteur d'État de l'État Indépendant du Congo, a pris mercredi, pour la quatrième fois, le chemin de l'Afrique.

Nous ne retracerons pas la carrière de cet officier, elle se résume en un mot : « Devoir ! »

Vainqueur des Arabes, Dhanis est revenu l'an dernier en triomphateur.

L'on a encore présent à la mémoire les émouvantes cérémonies où modestement, comme les forts, il recevait les témoignages d'admiration de ses compatriotes.

Tant de dévouement et de labeur semblaient lui avoir acquis le droit au repos ; mais Dhanis est de ceux qui se donnent tout entiers.

Le pays et l'armée s'honorent de posséder de tels hommes !

## NOTRE PROGRAMME

Un nom, un programme, voilà ce qu'on est fondé à nous demander en premier lieu, pour nous inscrire à l'état civil de la presse

Nous déférons volontiers à cette règle qui est aussi un devoir.

Et tout d'abord le titre que nous adoptons répond à un fait certain et indéniable : La Belgique coloniale existe déjà. Elle se personnifie dans ce mouvement des esprits de jour en jour plus intense qui, reculant les horizons limités de notre pays, aspire à ouvrir à celui-ci un champ d'expansion digne de sa merveilleuse activité comme de sa mission civilisatrice.

Faut-il rappeler qu'il y a quelques mois à peine surgissaient, sur tous les points du territoire, des forces insoupçonnées jusqu'alors qui s'unissaient dans un même élan pour réclamer la constitution définitive d'une colonie belge au centre de l'Afrique. Témoignages d'autant plus précieux qu'ils émanaient des milieux les mieux renseignés et les plus réfléchis.

Il importe que tant de bonnes volontés ne se perdent pas dans les sables de l'oubli et de l'indifférence. Les maintenir concentrées sur le même objet, leur donner une expression aussi nette que possible, et dans la mesure de nos moyens de propagande, leur imprimer une direction continue, telle est la tâche que nous voudrions assumer

PREMIÈRE ANNÉE. N° 1. UN NUMÉRO : **10 CENTIMES.** SAMEDI 15 FÉVRIER 1896.

# Le Congo Belge

ORGANE DE LA LIGUE NATIONALE POUR L'ŒUVRE AFRICAINE

PARAISSANT LE 1ER & LE 15 DE CHAQUE MOIS

Cotisation annuelle de Membre de la Ligue (donnant droit à l'envoi gratuit du Journal) . . . . . 1 franc.

**ABONNEMENT D'UN AN :**

Belgique . . . . 1 franc Union postale. . 2 fr. 50.

Adresser les communications concernant :
La Ligue, à **M. Victor POURBAIX,** secrétaire, **avenue du Midi, 21, à Bruxelles.**
Le Journal, à **M. Daniël CRICK,** secrétaire de la rédaction, **rue du Marais, 116, à Bruxelles.**

*Il sera rendu compte des ouvrages dont deux exemplaires parviendront au Journal.*

SOMMAIRE: Notre raison d'être, par le baron de Haulleville. — Ils n'ont pas d'idéal, par Mpioka. — Le commandant Lothaire, par Tanganika. — Le climat du Congo par le Docteur X. — Impressions d'Afrique, par P. — Nouvelles Congolaises. — Le Majombe, d'après la conférence du lieutenant Gilmont. — Informations.

## AVIS

**Nous adressons à tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre congolaise le plus chaleureux appel en vue de recueillir des adhérents à la Ligue :**

**Le Congo Belge est une tribune ouverte à tous les membres de la Ligue.**

**Les fonds recueillis par la Ligue sont consacrés à la propagande et notamment au développement et à l'amélioration du journal.**

**Un Franc par an**

## Notre raison d'être

Le Comité d'Action pour l'Œuvre Nationale Africaine avait largement contribué, l'année dernière, à éclairer l'opinion publique sur toutes les choses congolaises.

Son avis était qu'il fallait annexer immédiatement le Congo à la Belgique.

Nous plaçant au-dessus des divers partis qui s'agitent chez nous, ne consultant que les intérêts généraux de notre pays, nous avions dans de nombreux écrits, tracts ou brochures populaires et dans cent meetings ou conférences cherché à convaincre nos concitoyens de l'excellence de nos doctrines coloniales et économiques.

Nous sommes persuadés que nous avions réussi dans cette œuvre de propagande et que l'immense majorité du

de propager l'idée coloniale et de grouper dans un même élan, les partisans de la constitution définitive d'une colonie belge dans le centre de l'Afrique.

Enregistrer et faire connaître les découvertes et les travaux dus aux efforts de nos compatriotes en Afrique, telle fut la tâche que la **Belgique Coloniale** s'est assignée et qu'elle n'a cessé, sous la direction de M. René Vauthier, de poursuivre vaillamment depuis sept années.

Elle est en quelque sorte le moniteur du mouvement colonial belge.

— Le **Congo belge**, organe de la Ligue nationale pour l'œuvre africaine, parut pour la première fois le 15 février 1896. Il se donnait la mission d'éclairer l'opinion publique sur toutes les choses Congolaises, en vue de propager l'idée de l'annexion du Congo à la Belgique.

Journal de polémique, il fut spécialement fondé pour combattre certains organes de la presse et certains hommes politiques hostiles à toute proposition d'annexion.

Rédigé en dehors de tout esprit de parti, le **Congo belge** ne s'est appliqué qu'à mener une campagne contre les détracteurs de l'annexion, qu'il désirait voir se réaliser le plus tôt possible.

Le **Congo belge** a cessé de paraître.

— La **Gazette Coloniale** vint au monde le 25 juin 1899, à une époque où le mouvement colonial était dans tout son épanouissement. La crise qui devait sévir bientôt, n'était point venue encore et nulle voix prophétique n'avait clamé son approche.

Les Sociétés sortaient de terre comme par enchantement ; la poussée coloniale devenait irrésistible. Un organe s'imposait pour orienter ce mouvement et pour entretenir l'enthousiasme, un journal d'avant-garde pour mener le bon combat en faveur des idées nouvelles. C'est du moins ce que pensait un petit groupe de coloniaux certain soir d'avril autour d'une table que présidait un des fondateurs de la Belgika, M. Gérondal. La **Gazette Coloniale** était née.

Elle eut une existence étonnante, elle connut le succès — et

# LA GAZETTE COLONIALE

**HEBDOMADAIRE**


PREMIÈRE ANNÉE. — N° 1. | DIMANCHE 25 JUIN 1899. | LE NUMÉRO : 10 CENTIMES.

**ABONNEMENTS**
Un an . . . . . 6 francs.
Étranger . . . . . 8 „

**BUREAUX :**
*Bruxelles — 15, Rue Royale, 15 — Bruxelles.*
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : SETTLEMENT-BRUXELLES
TÉLÉPHONE 4104

**ANNONCES**
ON TRAITE A FORFAIT


## AVIS

*A ce numéro est joint une carte des concessions accordées jusqu'à présent dans le Congo français.*

## La Gazette Coloniale

Le programme de la *Gazette Coloniale* est exprimé dans son titre.

Tout au plus pourrait-il s'agir de déterminer, avec quelque précision, de quelle façon le journal entend servir les intérêts qui se lient au mouvement colonial.

Il les servira avec toute l'application qu'exige l'étude d'une matière aussi complexe et, peut-être, aussi neuve. Il prendra à tâche d'initier le public à la connaissance des choses d'Afrique et des autres contrées ultra-marines. Il s'efforcera de réunir tous les éléments d'appréciation, toutes les informations qui peuvent créer des idées nettes sur des points mal définis.

Il cherchera, dans des cas déterminés, à dissiper la méfiance là où celle-ci ne procède que de la crainte de l'inconnu; il cherchera encore à la dissiper là où elle procédera de sentiments moins naturels ou arguera de considérations moins acceptables — avec le désir d'affermir les convictions quant aux œuvres réalisées ou réalisables, dans le domaine des choses déjà explorées et de faire naître les convictions, à mesure que naîtra la lumière, quant aux œuvres futures.

Certes, la *Gazette Coloniale* entend suivre un drapeau : celui de l'Expansion industrielle et commerciale belge dans les pays d'Outre-mer et spécialement au Congo.

Mais, nous le déclarons très expressément, le souci même du but poursuivi nous fait davantage sentir combien tout faux pas est regrettable, combien la circonspection est nécessaire, dès l'instant où elle ne consiste pas à exciper d'ignorance pour ne rien faire.

L'œuvre coloniale, dans sa phase actuelle, succédant à une période première où dominait une pensée de plus vaste envergure et de plus haute conception, est devenue, pour le domaine auquel nous entendons nous restreindre, une affaire économique, qui trouve son expression dans la question purement financière.

Cela ne veut pas dire que, pour être purement financière, elle se soit simplifiée. Si une affaire se synthétise en trois chiffres, dans la cote de la Bourse, elle a, d'autre part, une genèse infiniment plus compliquée. Avant de se traduire en chiffres et en écus, une affaire exige généralement beaucoup de science, des travaux parfois considérables, de nombreuses collaborations; et c'est nécessairement dans ces préliminaires et dans les résultats consécutifs qu'il faut chercher, directement ou par analogie, des éléments généraux d'appréciation pour ceux qui font les affaires comme pour ceux qui s'y intéressent.

Nous exprimerons clairement notre pensée en souhaitant que tous ceux qui participent au brillant mouvement économique qui attire sur notre pays l'attention de tout le continent, apportent dans leurs actes toute la pondération, tout le sang-froid, tout le souci de l'avenir que comporte la situation.

Nous ajoutons avec plaisir que l'examen du passé porte à croire que notre race possède ces qualités à suffisance, avec la persévérance nécessaire pour ne point s'effrayer de quelques bourrasques inévitables.

Nous ne nous interdisons aucunement de nous occuper également des valeurs locales.

LA GAZETTE COLONIALE.

## PREMIERS PROPOS

En prenant possession de la place qui nous est ici attribuée nous pensâmes, un moment, y faire paraître un historique du mouvement colonial en Belgique, dans lequel, sans toutefois remonter aux primes origines de l'entreprise congolaise, nous eussions retracé les phases les plus actives de son développement, constaté et redit quelle somme énorme d'initiative, d'énergie, de vaillance, de sacrifices il a fallu consacrer à cette œuvre d'Afrique, étonnante, surtout, par la rapidité de sa genèse. D'autres

---

JEUDI 6 MARS 1902 | LE NUMÉRO : 10 CENTIMES | 1re ANNÉE. N° 1

# LA TRIBUNE CONGOLAISE

**ORGANE DES INTÉRÊTS CONGOLAIS ET COLONIAUX.**

Hebdomadaire


Administration, Rédaction, et Annonces
**38, Longue rue Porte aux Vaches, 38. Anvers**
POUR LA PUBLICITÉ ON TRAITE A FORFAIT

**Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront parvenus à la rédaction.**

**ABONNEMENTS**
Belgique . . . . . fr. 5
Congo . . . . . fr. 6
Union postale. . . . . fr. 7,50
*Payables par anticipation.*


## A nos lecteurs

Née au sein de la vaillante société philantropique « LA MUTUELLE CONGOLAISE » notre organe « *La Tribune Congolaise* » s'inspirera toujours de la devise de cette société : « AIDE ET PROTECTION AUX ANCIENS AFRICAINS » C'est dire que nous aurons à cœur de défendre non seulement les intérêts congolais mais encore les intérêts coloniaux. Nous prendrons la défense de toutes les causes justes, de quelque nature qu'elles soient, voulant affirmer ainsi notre complète indépendance. Toutes les questions que nous aborderons, seront toujours loyalement discutées, sans aucune idée préconçue. Ainsi compris, notre programme, ne manquera pas d'être approuvé par tous ceux qui ont des vues larges et libérales.

Mais la « *Tribune Congolaise* » ne sera pas uniquement un organe de défense, nous avons voulu qu'elle fut également, pour les congolais qui la liront, une conseillère sûre, qui puisse à l'occasion les guider dans un pas difficile et à cet effet nous nous sommes adressé au sympathique docteur Léon Bertrand, une figure très connue des Congolais, qui a bien voulu nous promettre sa collaboration. M. Bertrand, on le sait, a fait une étude toute spéciale des maladies congolaises. Il met la dernière main à un ouvrage auquel il travaille depuis assez longtemps avec un de ses amis, M. le docteur Klyncns, ouvrage dont nous avons déjà eu le plaisir de lire des extraits dans diverses revues scientifiques. De temps à autre, le docteur Léon Bertrand donnera dans nos colonnes, des conseils pratiques qui permettront aux agents congolais, de combattre efficacement les maladies qui pourraient les attaquer au Congo. Sans nul doute, nos lecteurs apprécieront le but louable, que s'est proposé M. le docteur Bertrand en acceptant de collaborer à l'œuvre que nous avons entreprise, et l'en remercieront-ils, comme nous, bien sincèrement.

MM. les commandants Jérome Becker et Charles Lemaire, ces deux hommes d'élite, dont la Belgique s'honore, ont bien voulu, eux aussi, nous faire l'honneur d'accepter d'être parmi les collobarateurs de la *Tribune Congolaise*. Nous tenons à leur exprimer ici, toute notre reconnaissance pour le puissant appui qu'ils nous accordent et pour l'encouragement qu'ils nous donnent.

Nous sommes très flattés aussi de pouvoir compter parmi les personnes qui ont accepté de collaborer au journal M. Léopold Courouble, — Mr Chamaillac, — qui fit plusieurs voyages au Congo, M. Courouble, qui est également littérateur de talent, est l'auteur, on le sait, de *En plein Soleil* et de *Profils Blancs et Frimousses Noires*, qui vont être réédités par M. Lacomblez et dont nous publierons des extraits. Nous lui adressons aussi tous nos remercîments, de même qu'à M. Van Eyken qui a accepté également d'être des nôtres. Dans un prochain numéro, M. Van Eyken nous racontera quelques épisodes dramatiques de la révolte des Budja à laquelle il a assisté.

Il est un point, également, sur lequel nous voulons attirer l'attention de nos abonnés et de nos lecteurs, c'est que la *Tribune Congolaise* ne s'adressera pas uniquement aux « Congolais », mais encore aux parents de ceux-ci et, en général à tous ceux qui s'intéressent aux choses d'Afrique. Comme nous l'avons dit, dans nos circulaires lancées à plusieurs milliers d'exemplaires, le nouvel organe fera aussi de l'information, donnera des comptes-rendus très détaillés des départs et des arrivées des malles congolaises et ne négligera aucun effort pour être aussi intéressant que possible. A cet effet, la *Tribune Congolaise* a complété son service d'information, en s'assurant, au Congo, la collaboration de nombreux agents qui tiendront nos lecteurs au courant des événements africains

Nous répondrons à toutes les demandes de renseignements qui nous parviendront, renseignements que nous chercherons dans les nombreuses rélations que nous possédons dans les cercles congolais; au besoin, nous nous informerons auprès de nos correspondants en Afrique. De cette façon les parents des congolais, qui sont parfois sans nouvelles de leur fils par suite de la négligence que celui-ci apporte à leur écrire, ne seront plus dans de mortelles inquiétudes.

La *Tribune Congolaise* ouvre une tribune libre dans laquelle tous les Congolais pourront développer et exposer leurs idées, sous leur propre signature, mais nous n'entendons pas qu'ils s'immiscent dans des conflits particuliers ou qu'ils se livrent à des attaques personnelles.

La *Tribune Congolaise* donnera encore des renseignements et des études sur les entreprises coloniales.

Nous avons déja rencontré dans le public, de puissants encouragements aussi n'avons nous pas voulu terminer ce premier article sans remercier bien vivement nos abonnés et nos lecteurs de la première heure.

LA TRIBUNE CONGOLAISE.

## Moustiques et Malaria.

*par M. le Dr L. Bertrand.*

L'étude de la Malaria a fait au cours de ces trois dernières années des progrès considérables, qui ont complètement bouleversé l'idée qu'on s'était faite jusqu'ici de l'origine, de la transmission, et de la propagation de cette grande endémie. Et, chose suprêmement réconfortante, cette étude a progressé non seulement au point de vue d'une connaissance plus exacte de la pathogénie de l'affection, c. a d. de la manière dont celle-ci se développe ; mais également au point de vue de sa prophylaxie, c. a. d. des précautions qui permettront à l'individu de se mettre mieux à l'abri des atteintes de la maladie.

Cette grande révolution opérée dans l'histoire de la Malaria est dûe d'une part au microscope ; et d'autre part à l'étude minutieuse d'un vulgaire culicide qui a nom de « *moustique* ». Ce dernier mot évoque immédiatement en nous le souvenir d'un homme dont le mérite est inappréciable, et qui le premier démontra d'une façon rigoureuse le rôle des moustiques dans la transmission de la Malaria. Nous avons nommé le docteur Ross, le chef distingué de l'Ecole de médecine tropicale de Liverpool.

L'entrée en scène du moustique dans le grand tableau d'une affection qui constitue le plus grand obstacle de l'épanouissement de la civilisation en Afrique, nous oblige, croyons-nous, avant de donner des conseils aux lecteurs, chose que nous ferons un autre jour, d'accorder les honneurs de notre première chronique à cet insecte de marque, dont la trompe meurtrière peut décider du sort des existences humaines.

L'importance des moustiques en médecine est née de trois grandes découvertes scientifiques faites au cours de ces dernières années, à savoir : la démonstration de la transmission à l'homme par les moustiques 1° de la *filariose*, affection du système lymphatique très fréquente chez les nègres du Congo, et à laquelle on peut rattacher l'éléphantiasis ; 2° *la malaria* ; 3° la fièvre jaune,

Les moustiques existent presque partout au Congo ; c'est dire qu'ils sont connus de tous les Africains. Il en existe douze genres; et environ 250 espèces connues, réparties à la surface du globe. Deux de ces genres seulement sont représentés avec plusieurs espèces au Congo : le genre *culex*, et le genre *anophèles*.

Au genre culex, appartient le moustique vulgaire connu de tout le monde sous le nom de «Cousin» (*culex pipiens*), et considéré jusqu'ici comme inoffensif Plusieurs espèces de culex, et une espèce d'anophèles (anophè lès claviger) transmettent la filariose. Une espèce de culex, (stegomya), inconnue au Congo, inocule la fièvre jaune.

*Les anophèles exclusivement, peuvent transmettre la malaria.*

C'est dans leur corps uniquement que peuvent se développer les parasites malariens ; lesquels n'existent pas à l'état libre dans la nature, mais passent constamment de l'homme au moustique, et du moustique à l'homme.

Nous ne nous étendrons point ici sur les signes distinctifs qui permettent de reconnaître ces différentes espèces de moustiques, nous nous bornerons à mentionner l'existence de taches sur les ailes chez les anophèles uniquement L'étude des moustiques, au point de vue de la pathologie humaine, est encore dans son enfance Bien des espèces considérées aujourd'hui comme inoffensives, seront peut-être, plus tard, reconnues nuisibles ; d'où cette conclusion pratique : méfions nous de tous les moustiques, et cherchons à nous mettre à l'abri de leurs morsures à tous, quels qu'ils soient.

*(La fin au prochain numéro).*

---

tout le monde colonial, peut-on dire, y collabora.... Elle fusionna il y a quelques mois avec l'**Industrie Coloniale**.

— La **Tribune Congolaise** fut fondée à Anvers par un groupe de membres de la Mutuelle Congolaise, s'inspirant de la devise : „Aide et protection aux anciens congolais". Elle se donna pour mission de défendre non seulement les intérêts congolais, mais encore les intérêts coloniaux.

Le premier numéro de la **Tribune Congolaise** est du 6 mars 1902. Elle compte au nombre de ses principaux collaborateurs, le docteur Léon Bertrand, un spécialiste des maladies de l'Afrique, les commandants Jérome Becker et Charles Lemaire, MM. Léopold Courouble, Van Eyken, Jean Pauwels, etc.

Tenir au courant des évènements coloniaux non seulement les anciens Congolais, mais encore les familles de ceux qui sont là-bas, tel est aussi un des côtés de la mission que s'est imposée la

---

Première Année. | 6 Avril 1902. — N° 1.

# L'Industrie Coloniale

ORGANE TECHNIQUE

DE L'EXPANSION INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE DE LA BELGIQUE

AU CONGO, EN CHINE, EN RUSSIE, ETC.


**SOMMAIRE :** L'industrie coloniale. — Sommaire général. — La capitale. — L'industrie sucrière en Egypte. — Courrier d'Afrique. — Marché du caoutchouc et de l'ivoire. — Touapsé. — A travers les revues et les journaux. — Economie industrielle : Gisements métallifères et métallurgie. — Avis et rapports de sociétés.


### L'INDUSTRIE COLONIALE.

La Revue technique et scientifique l'INDUSTRIE entrera bientôt dans sa vingt-cinquième année.

Elle compte au nombre de ses fondateurs MM. Georges Brugmann, Ernest et Alfred Solvay, Valère Mabille, Maurice et Albert Urban, Émile Bède, Eugène Rombaut et Émile Picard, parmi bien d'autres sommités du professorat universitaire et de la haute industrie.

L'INDUSTRIE a réalisé plusieurs fusions d'organes techniques et créé des publications qui rendent de réels services.

Dans cet ordre d'idées, l'INDUSTRIE vient de décider la création de l'**Industrie Coloniale.**

Les problèmes techniques nombreux et importants qui naissent journellement au sujet de l'État Indépendant du Congo et de l'expansion de notre industrie, notamment vers la Chine et la Russie, exigent des études impartiales et la recherche de solutions rationnelles

La création d'un organe traitant spécialement ces questions s'imposait.

L'**Industrie Coloniale** aura la même indépendance que celle dont jouit l'INDUSTRIE depuis sa fondation. C'est-à-dire qu'elle n'appartiendra à aucun groupe et n'aura aucune attache.

L'**Industrie Coloniale** s'interdit de publier tout article dont l'insertion ne serait pas strictement gratuite.

Toutes les questions y seront traitées au point de vue scientifique, technique, industriel ou commercial; mais en dehors de toute préoccupation financière.

L'**Industrie Coloniale** préconisera les associations loyales entre groupes industriels ou commerciaux similaires et indiquera des bases équitables d'entente.

Nous signalons sommairement ci-après quelques questions appelées à être traitées par l'**Industrie Coloniale.**

Bruxelles, 6 avril 1902. L'ADMINISTRATION.

SOMMAIRE GÉNÉRAL :


**Chemins de fer.** Études préliminaires. — Tracés. — Matériel. — Exploitation. — Entretien et réparations.

**Railways économiques.** Voies de pénétration. — Railways à faible écartement.

**Automobilisme.** Types spéciaux d'automobiles. — Construction de routes. — Résultats acquis.

**Génie civil.** Travaux d'art économiques. — Canaux d'irrigation. — Hydrographie. — Hydrologie.

**Construction.** Habitations en fer, en bois. — Matériaux nouveaux.

**Métallurgie.** Caractères spéciaux des minerais indigènes. — Leur traitement. — Métaux à importer.

**Mécanique.** Installation d'ateliers de construction et de réparation. — Fabrication de pièces et de machines d'usage courant. — Montage de charpentes et de ponts métalliques.

**Électricité.** Télégraphie avec ou sans fil. — Téléphonie. — Transport des forces naturelles. — Éclairage.

**Géologie.** Étude des gisements. — Travaux de recherche. — Économie des exploitations.

**Marine.** Technologie. — Montages. — Réparations. — Chauffage des steamers.

**Cartographie.** Données pratiques d'orientation. — Levés.

**Culture.** Plantes tropicales. — Acclimatation. — Matériel aratoire. — Distilleries agricoles.

**Economie coloniale.** Enseignement. — Statistiques industrielles et commerciales. — Productions exotiques. — Régimes d'exploitation. — Économie industrielle.

**Divers.** L'ivoire. — Le caoutchouc. — La ramie, etc. — Intendance. — Ravitaillement. — Alimentation. — Articles d'échange.


---

**Tribune Congolaise.** Elle s'est assuré la collaboration de nombreux correspondants résidant au continent noir.

— L'**Industrie Coloniale,** dont le premier numéro date du 6 avril 1902, est une filiale de l'**Industrie,** fondée il y a un quart de siècle. Comme elle, l'**Industrie Coloniale,** s'imposa l'étude des questions importantes et l'examen des problèmes techniques qui naissent journellement au sujet de l'État indépendant du Congo et de l'expansion des intérêts belges, notamment vers la Chine et la Russie.

Les questions y étaient examinées plus spécialement au point de vue scientifique, technique, industriel et commercial, en dehors de toute combinaison financière.

Peu de temps après sa naissance, l'**Industrie Coloniale** se fusionna avec la **Gazette Coloniale.** Ces deux organes sont devenus la **REVUE GÉNÉRALE COLONIALE,** sous les auspices de laquelle est édité aujourd'hui „**CONGO-NOËL**".

H. V.

# La Vente de l'Ivoire à Anvers

UN MAGASIN D'IVOIRE A ANVERS.

Nous devons à la bonne obligeance de MM. H. et G. Willaert d'Anvers les renseignements que nous publions aujourd'hui.

Ils constituent un document précieux.

Ils démontrent éloquemment que si la Belgique a consenti, en faveur du Congo quelques sacrifices, celui-ci ne fut point ingrat.

L'exercice écoulé a été très prospère pour l'article, le total des ventes qui se chiffre par 322,000 kilos est le plus important de ces quinze dernières années, à l'exception de l'année 1900 où il était de 336.000 kilos. Ces fortes quantités ont été facilement absorbées par la consommation, à des prix en amélioration constante et les derniers cours dépassent de 10 p. c. les prix à fin 1901, les dents saines ou avec légers défauts, abstraction faite des belles qualités, valant 22 à 23 francs le kilo, les bangles jusque 24 1/2, les dents à billes 28 francs. Les petites dents à bangles et les scrivailles d'un appoint peu important ont été légèrement dépréciées, les premières de même que les scrivailles solides valent environ: 14 francs, les creuses environ : 12 francs.

L'ivoire doux beaucoup plus abondant, 22.700 kilos contre 15.000 en 1901 et 12.000 les années précédentes a été très voulu et a été payé jusque 32 1/2 francs le kilo, les dents à billes jusque 38 1/4 francs.

Les importations se sont élevées à environ :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 380.800 | kilos | et le total des ventes à | 322.003 | kilos | contre |
| 327.200 | „ | „ „ | 312.000 | „ | en 1901 |
| 333.000 | „ | „ „ | 336.000 | „ | 1900 |
| 328.000 | „ | „ „ | 292.500 | „ | 1899 |
| 231.000 | „ | „ „ | 205.300 | „ | 1898 |
| 265.000 | „ | „ „ | 281.000 | „ | 1897 |
| 200.000 | „ | „ „ | 265.700 | „ | 1896 |
| 362.000 | „ | „ „ | 274.500 | „ | 1895 |
| 264.500 | „ | „ „ | 186.000 | „ | 1894 |
| 224.000 | „ | „ „ | 224 000 | „ | 1893 |
| 118.000 | „ | „ „ | 118.000 | „ | 1892 |
| 59.500 | „ | „ „ | 59.500 | „ | 1891 |
| 77.500 | „ | „ „ | 77.500 | „ | 1890 |
| 46.600 | „ | „ „ | 46.600 | „ | 1889 |
| 36.400 | „ | „ „ | 6.400 | „ | 1888 |
| 3.223.500 | kilos | | 3.007.300 | kilos | |

Le stock s'élève à : 216.000 kilos.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Contre | 157.000 | kilos | en 1901 |
| | 141.000 | „ | 1900 |
| | 144.500 | „ | 1899 |
| | 110.000 | „ | 1898 |
| | 84.000 | „ | 1897 |
| | 100.300 | „ | 1896 |
| | 166.000 | „ | 1895 |
| | 98.500 | kilos | en 1894 |
| | 41.000 | „ | 1893 |
| | 34.500 | „ | 1892 |
| | 21.000 | „ | 1891 |
| | 18.000 | „ | 1890 |
| | 20.000 | „ | 1889 |

Les prix réalisés à fin 1902 se répartissent comme suit, pour Ivoire dur Congo :

| | fin 1902 | fin 1901 | fin 1900 | fin 1899 | fin 1898 | fin 1897 |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Dents saines . . . . . | fr. 20 1/4 à 26 | fr. 19 à 24 3/4 | fr. 17 1/4 à 23 1/4 | fr. 22 1/2 à 26 | fr. 21 1/4 à 22 1/2 | fr. 18 3/4 à 20 1/2 |
| Dents plus ou moins défectueuses. | „ 20 „ 25 | „ 18 1/2 „ 24 | „ 17 1/4 „ 23 1/4 | „ 21 1/2 „ 26 | „ 21 „ 22 1/4 | „ 17 3/4 „ 20 1/4 |
| Dents défectueuses. . . . . | „ 17 1/2 „ 24 | „ 17 1/4 „ 23 3/4 | „ 15 1/2 „ 22 1/4 | „ 21 „ 25 3/4 | „ 19 1/4 „ 21 1/2 | „ 16 „ 19 1/2 |
| Dents très défectueuses . . . | „ 11 3/4 „ 22 | „ 11 1/2 „ 20 1/2 | „ 11 „ 19 | „ 17 1/2 „ 21 3/4 | „ 16 „ 19 | „ 12 1/4 „ 16 1/4 |
| Oversizes . . . . . | „ 20 1/4 „ 22 3/4 | „ 19 1/2 „ 21 3/4 | „ 19 „ 21 | „ 21 „ 22 1/2 | „ 20 1/4 „ 22 3/4 | „ 20 3/4 „ 22 |
| „ plates . . . . . | „ 19 3/4 „ 22 1/2 | „ 18 1/4 „ 21 1/2 | „ 18 1/4 „ 19 1/2 | „ 21 1/2 „ 23 | „ 20 „ 22 1/4 | „ 19 3/4 „ 22 |
| Bangles . . . . . | „ 21 1/4 „ 24 1/2 | „ 18 3/4 „ 21 1/2 | „ 18 1/2 „ 21 1/2 | „ 20 1/4 „ 23 | „ 22 1/4 „ 24 3/4 | „ 23 1/4 „ 24 1/4 |
| „ légères . . . . . | „ 14 „ 19 | „ 16 1/4 „ 18 | „ 16 „ 18 1/4 | „ 17 1/2 „ 19 | „ 18 1/4 „ 23 3/4 | „ 18 3/4 „ 23 3/4 |
| „ plates . . . . . | „ 20 „ 23 | „ 16 1/4 „ 19 1/2 | „ 16 3/4 „ 19 1/4 | „ 18 1/4 „ 20 1/4 | „ 19 1/2 „ 21 3/4 | „ 20 1/4 „ 21 1/4 |
| „ plates et légères . . . | „ 14 „ 17 | „ 14 „ 15 1/2 | „ 14 1/4 „ 15 1/2 | „ 15 1/4 „ 16 3/4 | „ 17 1/2 „ 20 3/4 | „ 17 3/4 „ 19 3/4 |
| Dents à billes 2 3/8 à 3 inches . | „ 24 1/2 „ 28 | „ 25 „ 28 1/4 | „ 18 „ 24 | „ 23 1/4 „ 24 3/4 | „ 22 3/4 „ 25 1/4 | „ 24 1/4 „ 26 1/2 |
| „ 2 1/4 „ . | „ 23 „ 23 3/4 | „ 19 „ 21 | „ 16 3/4 „ 18 | „ 20 1/2 „ 22 1/4 | „ 19 „ 21 3/4 | „ 21 1/4 „ 22 |
| „ 2 1/8 „ . | „ 14 3/4 „ 17 | „ 16 „ 16 1/2 | „ 15 „ 15 1/4 | „ 18 3/4 „ 19 1/4 | „ 18 3/4 „ 19 1/2 | „ 16 3/4 „ 18 1/2 |
| „ 2 „ . | „ 15 „ 15 1/2 | „ 14 3/4 „ 16 | „ 13 1/2 „ 14 1/2 | „ 17 1/4 „ | „ 16 | „ 14 „ 15 |
| Scrivailles solides . . . . . | „ 12 1/2 „ 14 1/2 | „ 14 „ 15 1/4 | „ 8 1/2 „ 15 | „ 12 3/4 „ 16 1/2 | „ 12 1/4 „ 14 | „ 11 „ 12 3/4 |
| „ creuses lourdes . . | „ 11 1/2 „ 12 1/2 | „ 13 1/4 „ 14 1/2 | „ 11 „ 13 1/2 | „ 13 1/4 „ 14 1/2 | „ 12 1/2 „ 13 1/2 | „ 10 3/4 „ 12 3/4 |
| „ „ légères . . | „ 8 3/4 „ 10 1/2 | „ 4 1/2 „ 11 | „ 4 „ 8 | „ 9 „ 11 1/4 | „ 7 „ 10 3/4 | „ 6 1/4 „ 10 1/4 |

La moyenne obtenue pendant ces quinze dernières années en ne tenant compte ni de la qualité ni du poids s'établit comme suit :

| | | | |
|---|---|---|---|
| En 1888 | fr. 24.— | le kilo. | Poids moyen 9 2/5 kilos. |
| „ 1889 | „ 28.24 | „ | „ „ 12 1/2 „ |
| „ 1890 | „ 25.51 | „ | „ „ 10 9/10 „ |
| „ 1891 | „ 20.02 | „ | „ „ 9 1/5 „ |
| „ 1892 | „ 18.43 | „ | „ „ 8 3/10 „ |
| „ 1893 | „ 16.— | „ | „ „ 8 4/5 „ |
| „ 1894 | „ 15.05 | „ | „ „ 7 3/10 „ |
| „ 1895 | „ 16.40 | „ | „ „ 8 4/5 „ |
| „ 1896 | „ 15.82 | „ | „ „ 6 2/5 „ |
| „ 1897 | „ 16.95 | „ | „ „ 9 3/5 „ |
| „ 1898 | „ 18.35 | „ | „ „ 8 „ |
| „ 1899 | „ 19.85 | „ | „ „ 7 3/5 „ |
| „ 1900 | „ 17.93 | „ | „ „ 9 „ |
| „ 1901 | „ 19.41 | „ | „ „ 8 3/8 „ |
| „ 1902 | „ 20.16 | „ | „ „ 6 1/2 „ |

Les 322,300 kilos vendus pendant l'année écoulée se composaient de :

| | | | en 1901 | en 1900 | en 1899 | en 1898 |
|---|---|---|---|---|---|---|
| **215.819** kilos | Congo dur. . . . . | contre | **222.745** kilos | **237.607** kilos | **207.355** kilos | **131.500** kilos |
| **22.731** „ | „ doux . . . . . | „ | **15.395** „ | **12.427** „ | **12.571** „ | **8.000** „ |
| **50.925 1/2** „ | Angola. . . . . | „ | **20.385** „ | **46.004** „ | **53.240** „ | **58.000** „ |
| **192 1/2** „ | Benguela doux . . . | „ | **593** „ | — „ | **235** „ | **1.100** „ |
| **5.302 1/2** „ | Sénégal . . . . . | „ | **4.107** „ | **1.269** „ | **1.736** „ | **670** „ |
| **9.215 1/2** „ | Gabon . . . . . | „ | **18.721 1/2** „ | **11.982** „ | **12.322** „ | **1.000** „ |
| **135 1/2** „ | Abyssinie . . . . . | „ | **2.244** „ | **9.727** „ | **886** „ | **500** „ |
| **728** „ | Mozambique . . . . . | „ | **3.040** „ | **1.046** „ | — „ | — „ |
| **3.995 1/2** „ | Ambrize . . . . . | „ | **6.850 1/2** „ | **3.703** „ | — „ | **4.500** „ |
| **13.088 1/2** „ | Cameroon . . . . . | „ | **16.459** „ | **10.681** „ | **2.968** „ | — „ |
| — | Zanzibar . . . . . | „ | **75** „ | **852** „ | **964** „ | — „ |
| — | Siam . . . . . | „ | **32** „ | **149** „ | — „ | **30** „ |
| — | Égypte. . . . . | „ | **1.153** „ | — „ | — „ | — „ |
| **151** „ | Dents d'Hippopotames . | „ | **107 1/2** „ | **340** „ | **223** „ | — „ |
| — | Cornes de Rhinocéros . | „ | — „ | **22** „ | — „ | — „ |
| — | Curiosités . . . . . | „ | **92 1/2** „ | **200** „ | — „ | — „ |
| **322.284 1/2** kil. | | | **312.000** kilos | **336.000** kilos | **292.500** kilos | **205.300** kilos |

# LES IVOIRES

A Vinçotte.

BUSTE EN IVOIRE DE MADAME PAUL E.

Julien Dillens.

MINERVA.

APPARTENANT A M. NORTH.

ALLEGRETTO.

# L'Art Chryséléphantin

Il n'entre pas dans le cadre de cette publication de faire l'histoire du travail de l'ivoire et de la sculpture chryséléphantine. Mais, en reproduisant aujourd'hui quelques uns des remarquables travaux de nos compatriotes, nous ne pouvons nous dispenser de jeter un coup d'œil rétrospectif sur cet art que les Grecs avaient porté à son apogée.

La sculpture de l'ivoire remonte, en effet, à la plus haute antiquité. La plupart des Musées d'Europe possèdent des spécimens d'ivoires travaillés provenant de l'Egypte et des vieilles monarchies asiatiques.

Homère, dans l'*Odyssée*, fait mention des portes d'ivoire sculptées du palais de Ménélas et du trône d'ivoire et d'argent de Pénélope dû au ciseau d'Icmalius.

Sous l'influence de la civilisation grecque, la sculpture chryséléphantine n'allait pas tarder à se développer et à atteindre le sommet de l'art. Dès le sixième siècle avant l'ère chrétienne, l'ivoire combiné avec l'or et l'argent servait de matière aux statues élevées à Jupiter, à Junon, etc., et, sans nous arrêter ici d'une manière particulière aux remarquables productions de l'art grec, nous ne pouvons cependant nous empêcher de donner la description, d'après M. Jules Labarte, des deux chefs-d'œuvre exécutés par Phidias: le Jupiter d'Olympie et la Minerve du Panthénon.

Julien Dillens.

UN GÉNIE.

Appartenant à S. A. R. Monseigneur le Prince Albert.

„Le Jupiter avait plus de dix-sept „mètres d'élévation; les nus étaient „d'ivoire et les draperies d'or; le „dieu était assis sur un trône d'or „enrichi de pierres précieuses, d'i„voire et de bois de cèdre; il tenait „dans la main une Victoire égale„ment d'ivoire et d'or. La Minerve „avait plus de 12 mètres de hau„teur, elle portait une tunique „talaire d'or, tous les nus étaient „d'ivoire, ainsi qu'une tête de Mé„duse sculptée sur son bouclier. „Dans la main droite, elle tenait „une Victoire d'ivoire haute de „2 mètres; les ailes et le costume de cette statue étaient d'or.

„Ces statues colossales étaient „formées d'un assemblage de plu„sieurs blocs d'ivoire identiques „pour le grain et la blancheur".

Les Romains furent en l'art chryséléphantin, comme en beaucoup d'autres choses, les continuateurs des Grecs, et l'histoire rapporte que Tarquin eut un trône et un sceptre en ivoire; que les chaises curules des consuls et des premiers magistrats étaient

Paul Devigne.

PSYCHÉ.

Orchidur.

PENDANT. FIGURINE IVOIRE, OR, ÉMAUX DE PIERRES FINES.

incrustées de cette matière; que l'empereur Adrien fit élever à Jupiter une colossale statue d'or et d'ivoire; et que, à une certaine époque, il y eut sur le Forum jusque 94 chevaux d'ivoire. Les portes du temple élevé après la bataille d'Actium à Apollon étaient également d'ivoire sculpté.

Il ne reste malheureusement rien des travaux de l'époque grecque ou romaine.

Après la décadence de Rome, l'art chryséléphantin se développa à Byzance et le temple de Sainte Sophie contenait une grande statue en ivoire d'Hélène, mère de l'empereur Constantin,

Ch. Samuel

LA FORTUNE.

Van der Stappen.

SPHYNX MYSTÉRIEUX.

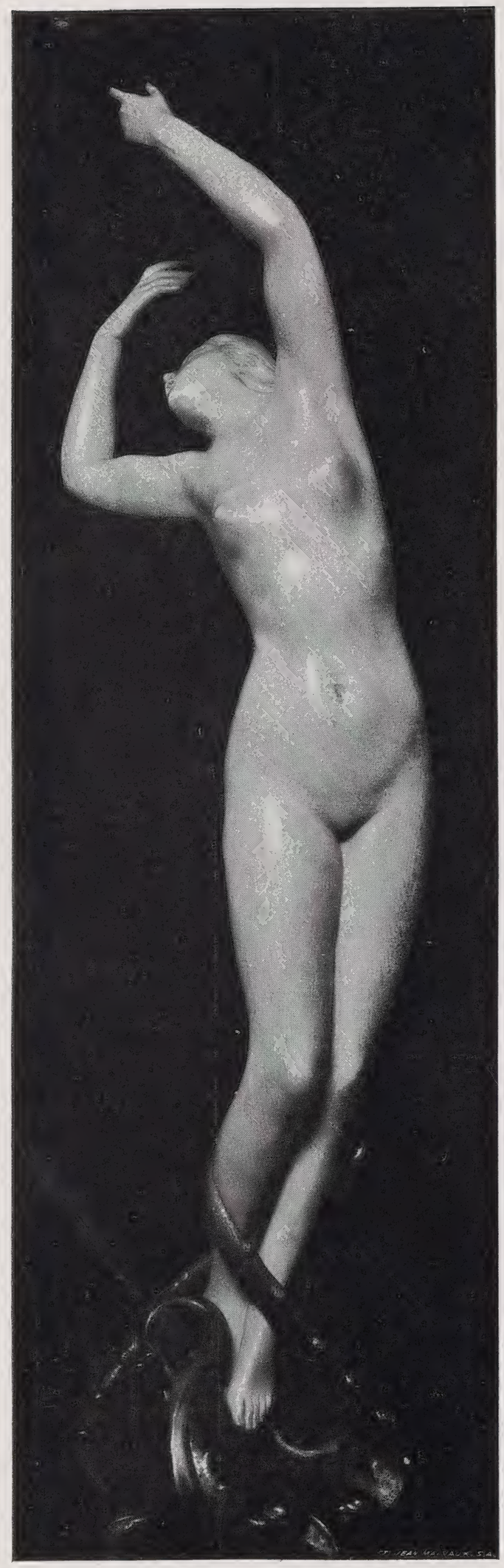
Godefroid De Vreese

THAÏS.

en outre les 365 portes, tant du rez-de-chaussée que de l'étage de ce temple, étaient enrichies de bas-reliefs en ivoire.

Après cette époque il y eut un arrêt brusque. L'invasion des barbares étant venue tout bouleverser, l'art chryséléphantin se réfugia dans la production d'objets portatifs, tels que des diptyques et des tableaux à volets de petites dimensions, qui pouvaient ainsi se soustraire à la proscription.

A partir de ce moment, la race des grands artistes semble éteinte, et c'est à peine si l'on peut, jusque la fin du XVII^e^ siècle, mentionner quelques œuvres intéressantes. Notons le siége épiscopal de l'église Saint-Vital,



Pierre Braecke

VERS L'INFINI.

Godefroid De Vreese

*XPYΣIΣ.*

à Ravenne, le bas-relief appartenant à la *Kunstkammer* de Berlin, qui représente les quarante martyrs abandonnés sur un étang gelé, travail remarquable par la correction du modelé et la finesse de l'exécution, et enfin un très-beau bénitier dont la base est composée de cinq arcades reposant sur un socle orné d'une grecque; et abritant la Vierge avec l'enfant Jésus et les quatre évangélistes; au dessus court une frise formée de feuillages; sur le bord supérieur du vase se déroule une inscription latine qui en détermine l'époque: cette pièce est conservée dans le trésor de la cathédrale de Milan.

Jules Dillens.

GLOIRE A JAMAR.

L'art chryséléphantin ne produisait plus guère que des crosses d'évêque et d'abbé, des reliquaires, des boites à bijoux, de petites statuettes, des boites à miroir portatives — les miroirs, pendant le moyen-âge comme dans l'antiquité, étaient en métal poli —, des peignes....

Parmi les artistes italiens du XVII[e] siècle qui ont travaillé l'ivoire, il faut mentionner Alessandro Algardi, auteur du célèbre bas-relief de Saint-Léon venant au devant d'Attila, un

E. Rombaux.

VÉNUSBERG.

Philippe Wolfers.

LA FÉE AU PAON

LAMPE ÉLECTRIQUE, IVOIRE, ARGENT, ÉMAUX ET PIERRES FINES.

des plus beaux ornements de l'église Saint-Pierre à Rome.

Les musées de Munich, de Vienne, de Dresde et de Berlin contiennent d'importantes collections de vases d'ivoire décorés de ravissantes sculptures, montés sur or et sur vermeil, et attribués à des artistes des Flandres et d'Allemagne.

Les plus célèbres de ces artistes, pendant le XVII[e] et le XVIII[e] siècle, furent : Copé, surnommé Fiammingo, parce qu'il était

originaire de la Flandre ; Jacob Zeller, né en Hollande ; Christophe Angermeyer ; François du Quesnoy, né à Bruxelles en 1594 ; Gérard van Opstal, né à Anvers à la fin du XVI^e^ siècle ; Léonard Kern, de Nuremberg ; Lucas Faid'herbe, né à Malines en 1617 ; Francis van Bossint, né à Bruxelles en 1635.

Enfin, l'art de tailler l'ivoire se réfugia à Dieppe et il eut bientôt fait de se spécialiser en bibelots d'étagère plus ou moins artistiques qui, avec ceux importés du Japon en Europe suffirent à contenter longtemps les collectionneurs.

L'art chryséléphantin n'était pas encore perdu dans l'Inde cependant, et le Rajah de Mourchadebad, envoyait en 1851 à la reine d'Angleterre un somptueux trône et un lit en ivoire sculpté et ciselé.

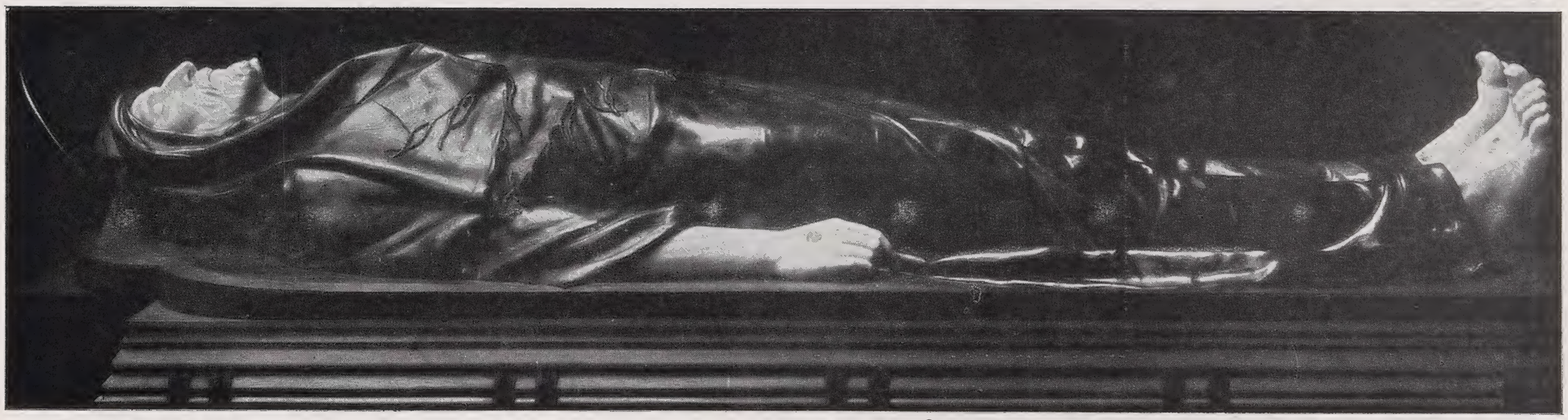
Ce furent nos artistes qui reprirent la tradition du grand art, si longtemps interrompue. Grâce aux encouragements de S. M. Léopold II, la sculpture chryséléphantine reparut. Les dessins qui accompagne cet historique succinct, permettront au lecteur d'apprécier l'effort de l'école belge.

La plupart des ivoires ici reproduits ont valu à leurs auteurs de hautes récompenses aux dernières expositions belges et étrangères.

**H. Van Meerbeeck.**

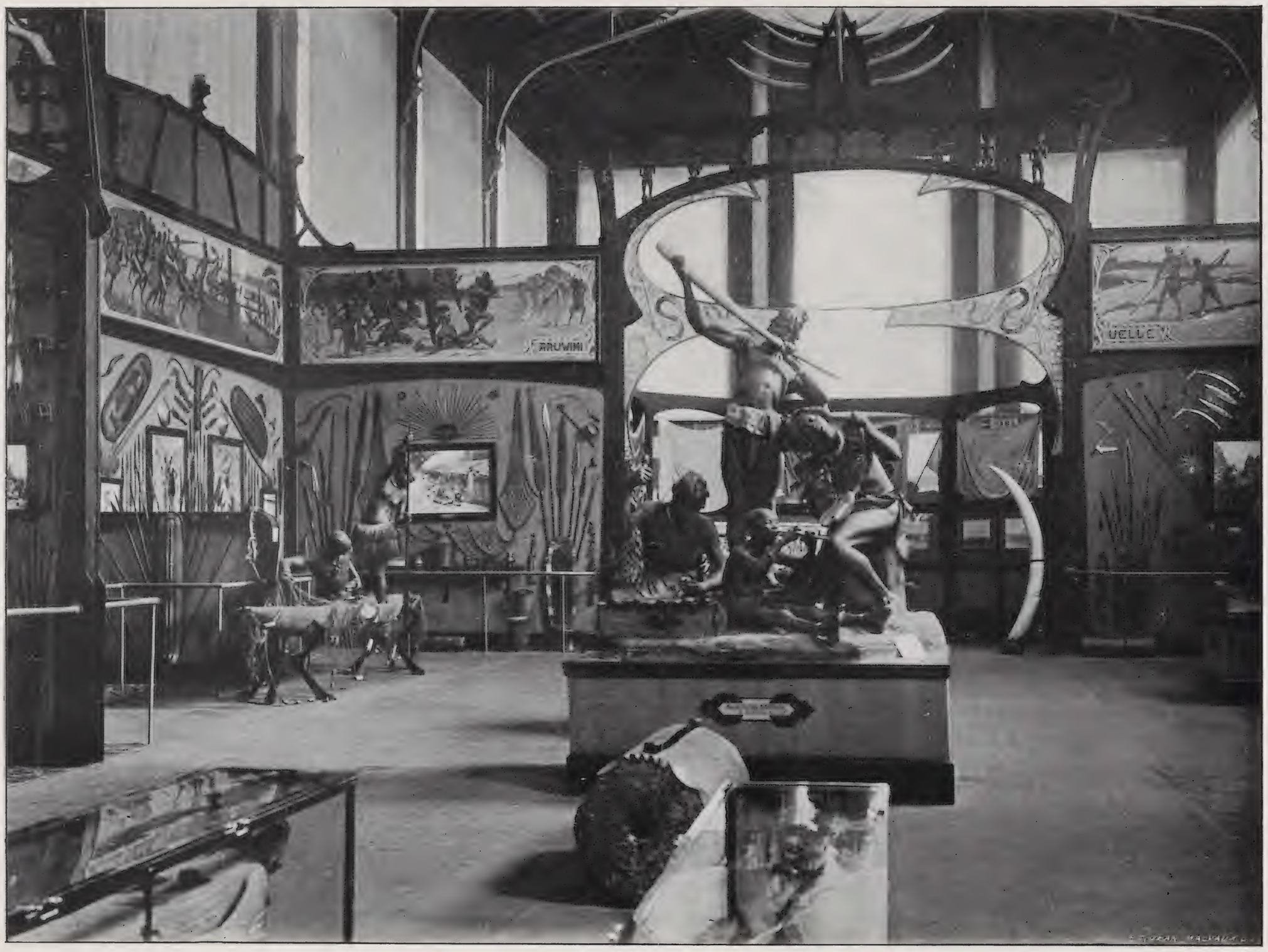
Lagae.

TÊTE D'ENFANT, EN IVOIRE.



A. De Tombay.

HOMME-DIEU AU TOMBEAU (IVOIRE ET BOIS).


ARUWIMI
UELLE

# Une Vente de Caoutchouc à Anvers

Qui eut prévu en 1890, lorsque les premiers envois de caoutchouc du Congo arrivèrent en Europe et que la production annuelle de cette provenance était de 30 tonnes, qu'au bout de dix années ce chiffre aurait atteint deux cents fois cette importance ? En effet Anvers, qui, à cette époque et même en 1894, occupait encore la dernière place des marchés caoutchoutiers, est arrivé aujourd'hui à occuper le quatrième rang, n'étant plus devancé que par New-York, Liverpool et Hambourg, qui sont alimentés par les arrivages du Para. On peut dire, sans exagération, qu'Anvers, qui en fait d'importation, se rapproche déjà sensiblement de Hambourg où aucune statistique officielle ni même officieuse n'existe, est aujourd'hui un des grands, sinon le plus grand marché régulateur pour les sortes moyennes.

Voici une statistique concernant l'importation du caoutchouc sur les principaux marchés :

| | 1893 | 1894 | 1895 | 1896 |
|---|---|---|---|---|
| Liverpool k$^{os}$ | 11.445.000 | 12.244.000 | 13.222.000 | 16.113.000 |
| Londres „ | 1.746.000 | 1.966.000 | 1.544.000 | 1.718.000 |
| Le Hâvre „ | 1.065.260 | 1.326.821 | 1.499.666 | 1.633.140 |
| Bordeaux „ | — | — | — | 20.142 |
| Rotterdam „ | 437.000 | 372.000 | 300.000 | 324.500 |
| Anvers „ | 167.196 | 274.580 | 531.074 | 1.115.875 |
| États-Unis „ | 15.706.000 | 14.252.000 | 15.858.000 | 13.833.000 |
| Totaux „ | 30.566.456 | 30.435.401 | 32.954.740 | 34.757.657 |

| | 1897 | 1898 | 1899 | 1900 |
|---|---|---|---|---|
| Liverpool k$^{os}$ | 14.627.000 | 18.136.000 | 15.659.000 | 17.831.000 |
| Londres „ | 2.053.000 | 2.752.000 | 2.561.000 | 2.202.000 |
| Le Hâvre „ | 2.326.665 | 2.394.600 | 3.032.000 | 4.327.000 |
| Bordeaux „ | 11.914 | 19.430 | 105.613 | 121.213 |
| Rotterdam „ | 303.500 | 242.000 | 217.000 | 354.000 |
| Anvers „ | 1.679.154 | 2.014.591 | 3.402.880 | 5.698.000 |
| Etats-Unis „ | 17.421.000 | 18.470.000 | 22.674.000 | 20.468.000 |
| Totaux „ | 38.422.233 | 44.028.621 | 47.651.493 | 55.001.213 |

Pour donner une idée de l'importance du Para, on n'a qu'à signaler le fait qu'environ 55/60 % de la production totale du monde proviennent du Brésil, du Pérou, de la Bolivie, etc., suivant ce tableau :

| | | |
|---|---|---|
| 1889-1890. | . . . 15.300.000 | kilog. |
| 1890-1891. | . . . 16.890.000 | „ |
| 1891-1892. | . . . 18.430.000 | „ |
| 1892-1893. | . . . 18.990.000 | „ |
| 1893-1894. | . . . 19.730.000 | „ |
| 1894-1895. | . . . 19.470.000 | „ |
| 1895-1896. | . . . 21.020.000 | „ |
| 1896-1897. | . . . 22.320.000 | „ |
| 1897-1898. | . . . 22.250.000 | „ |
| 1898-1899. | . . . 25.370.000 | „ |
| 1899-1900. | . . . 26.670.000 | „ |
| 1900-1901. | . . . 27.610.000 | „ |
| 1901-1902. | . . . 30.080.000 | „ |

Dans ces chiffres sont comprises les marchandises en transit de la Bolivie, de Manaos et du Pérou.

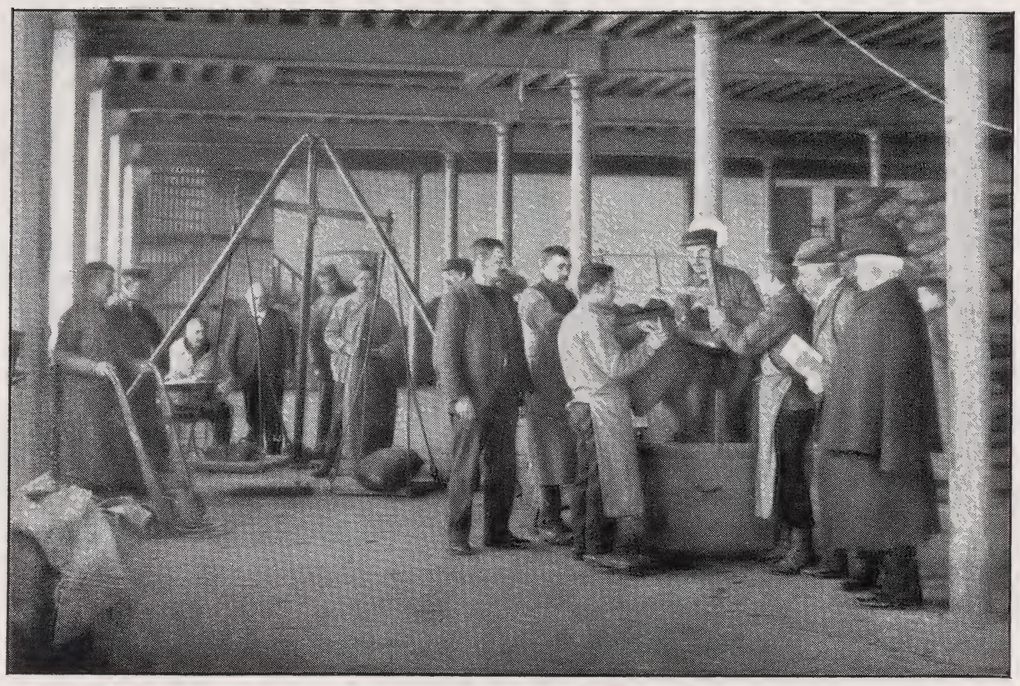
En effet, la production totale du monde est évaluée à environ 55.000 tonnes, qui se répartissent, approximativement, comme suit :

| | | |
|---|---|---|
| Brésil, Pérou et Bolivie . . . | 32.000 | tonnes. |
| Amérique Centrale et Mexique . | 2.500 | „ |
| Ceylan, Java, Bornéo, etc. . . | 2.500 | „ |
| Afrique Occidentale . . . . | 10.500 | „ |
| Etat Indépendant du Congo . | 6.500 | „ |
| Madagascar, Mozambique, etc. . | 1.500 | „ |
| | 55.500 | „ |

La consommation est de 4.500 tonnes environ par mois, soit environ 54.000 tonnes par an, d'où il ressort que la production actuelle ne suffit que tout juste aux besoins présents de l'industrie. Comme ceux-ci prennent de jour en jour plus de développement, il est permis de prévoir le maintien, voire l'augmentation des prix du caoutchouc.

Les caoutchoucs du Congo sont produits généralement par des lianes, surtout la Landolphia ; cependant l'arbre à caoutchouc y existe également, de même que des lianes souterraines fournissant le caoutchouc dit des herbes, qui, quoique de qualité moindre, n'en est pas moins un produit très apprécié. Bien que la production actuelle ne soit pas arrivée à son maximum, d'immenses régions n'étant pas encore mises en exploitation, l'Etat Indépendant du Congo n'en a pas moins pris de sages mesures de prévoyance pour empêcher une récolte exagérée, dont les effets funestes se sont faits sentir dans tant de colonies de la côte occidentale d'Afrique. Dans ce même ordre d'idées, d'énormes plantations de lianes sont effectuées chaque année, en vertu d'instructions données par décret du Souverain.

Les caoutchoucs du Congo arrivent exclusivement à Anvers, emballés dans des nattes de jonc tressées par les indigènes. Aussitôt qu'ils sont entrés en magasin, il est procédé à leur déballage et à leur classification. Afin de pouvoir juger, en connaissance de cause, de leur qualité, tous les paquets sans exception sont coupés en deux et triés suivant leurs qualités et suivant les besoins et les désirs de l'industrie. Il s'en suit que les caoutchoucs du Congo obtiennent à Anvers le maximum de leur valeur, rien n'étant laissé à l'imprévu.



PESAGE ET MANIPULATION DU CAOUTCHOUC BRUT POUR LE TRIAGE.

Après un pesage minutieux, une description détaillée et impartiale en est dressée par les courtiers.

Ceux-ci établissent les estimations qui, conjointement avec la description, sont adressées, par les soins des commissionnaires, à tous ceux qui peuvent s'y intéresser.

Afin de renseigner aussi complètement que possible tous les acheteurs du globe, un petit échantillon est remis gratuitement aux acheteurs. La vente définitive par inscription, au plus offrant, n'a lieu qu'une vingtaine de jours après la remise des descriptions et des échantillons.

Gràce à ce système de vente par inscription, la concurrence est ouverte à tous, et les renseignements donnés sont tellement complets que les acheteurs ne sont pas obligés de se déplacer et peuvent transmettre leurs offres par correspondance.

Les prix obtenus à ces ventes constituent toujours le maximum de la valeur du jour, par suite des nombreux ordres d'achat qui le plus souvent surpassent les quantités offertes. Il arrive fréquemment que des offres se produisent pour des quantités triples, quadruples et souvent plus encore, des quantités mises en vente.

Ces ventes ayant lieu périodiquement et réunissant généralement des quantités importantes, influencent considérablement le marché de l'article.

Comme la qualité des caoutchoucs du Congo est de plus en plus appréciée par les consommateurs, ceux-ci ne pourraient que difficilement s'en passer, ce qui assure à cette provenance une vogue universelle.

# Chasse et Pêche

## LA CHASSE.

ARCHER DE LA RÉGION IBALI
(ENTRE JUMBI ET LE LAC LÉOPOLD II).

La chasse au Congo constituerait pour l'européen un passe-temps absolument délicieux si la fièvre n'en était pas le plus immédiat et le plus clair résultat.

Aussi, le vieil africain, qui sait à quoi s'en tenir, abandonne-t-il généralement à l'indigène le soin de l'approvisionner en gibier.

Celui-ci, se montre, au reste, dans ce genre de sport, d'une indéniable supériorité.

Ses armes sont primitives et sûres : la flèche empoisonnée pour les singes et les oiseaux : la flèche massue utilisée par les naturels du Kasai, le harpon à fer détachable de la Haute-Mongala et du Haut-Ubanghi, le harpon ordinaire et l'épieu de chasse.

Des armes de Troglodyte !

Il chasse à l'affût, embusqué dans les herbes ou perché sur un arbre....

Il organise des traques qui font sa joie et lui permettent d'assouvir son impétueuse passion des beaux massacres.

Il chasse au piège l'éléphant, le buffle, l'antilope, l'hippopotame, avec un sangfroid, un mépris du danger qui feraient rougir nos plus valeureux tueurs de biches et de lapins.

### La chasse a l'Éléphant.

Les hommes valides d'un ou plusieurs villages, écrit un voyageur, sont hâtivement réunis par les chefs dès qu'un troupeau d'éléphants est signalé dans les environs. Se glissant dans la forêt ou dans les hautes herbes, les

ÉLÉPHANT TUÉ A KOMBI (JUMBI).

LE DÉPÊÇAGE.

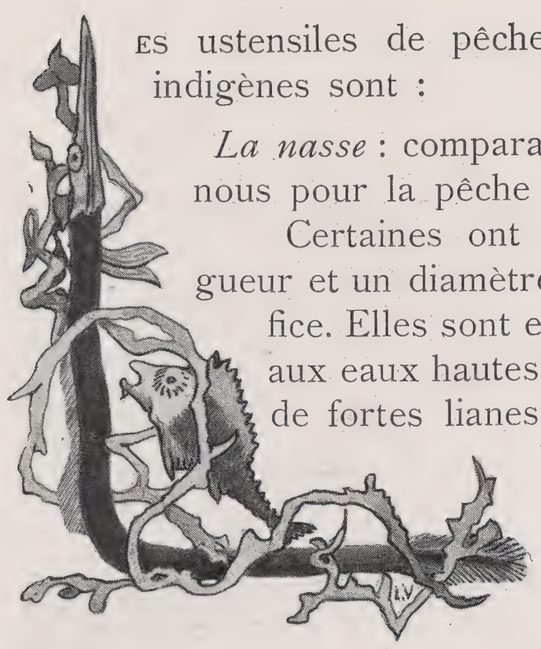
chasseurs s'arrangent de façon à cerner complètement les victimes convoitées; à un moment donné, ils se précipitent tous armés de leurs lances à énorme fer et fondent sur les bêtes affolées. En tentant de franchir la ceinture humaine qui les assaille, les formidables pachydermes ne manquent pas d'écraser quelques-uns de leurs agresseurs, mais cent lances vigoureusement jetées, viennent s'ajouter à celles qu'ils ont reçues déjà et l'intrépidité et l'adresse des chasseurs sont si grandes que peu d'éléphants ainsi attaqués échappent à la mort.

Ces chasses sont particulièrement en honneur chez les Sakara où le sultan Bangaso organisait les expéditions deux fois par an pour se procurer de l'ivoire. Bangaso lui-même y prenait part, mais, prudent il se plaçait sur un gros arbre et ses sujets avaient pour mission de lui ménager le coup du roi.

Il faut l'autorité des chefs niam-niam pour pouvoir conduire les battues aux éléphants; du reste, ceux de leurs esclaves qui se déroberaient seraient condamnés à une mort certaine et c'est cette désagréable expectative qui leur donne du courage.

DANS LA FORÊT.

# LA PÊCHE.



Les ustensiles de pêche les plus usités par les indigènes sont :

*La nasse* : comparable à celle employée chez nous pour la pêche aux anguilles.

Certaines ont de 5 à 6 mètres de longueur et un diamètre de 2 ou 3 mètres à l'orifice. Elles sont employées dans les rapides, aux eaux hautes, maintenues par un réseau de fortes lianes, attachées à des perches calées entre des pierres.

Deux ou trois fois par jour, grâce à des tours de force extraordinaires, les indigènes vont en pirogue chercher la récolte accumulée dans le fond des nasses.

*Les filets flottants.* — Petits sacs filochés à mailles très larges, soutenus par un cercle en bambou qui traverse trois flotteurs en bois léger. Le diamètre de ce cercle n'a pas plus de 40 à 50 cent. Une amorce spéciale est mise à l'intérieur du filet où le poisson se fait prendre par les ouïes, dans le réseau de corde légère.

*La ligne flottante.* — Morceau de bois auquel pend une corde terminée par un hameçon que l'on amorce avec un appât quelconque.

*Les lignes à renversement.* — Flotteur recourbé en forme d'arc qui, par suite de la disposition des cordes, se retourne lorsque le poisson est pris.

*Les lignes dormantes.* — Lignes maintenues à une pierre servant d'ancre.

*La ligne,* peu pratiquée au Congo. Imitation de notre ligne avec hameçon sans barbillons, ou épine.

*Le harpon et la flèche,* pour tuer le gros poisson.

La pêche au harpon se pratique beaucoup la nuit, à la lueur des torches au Stanley Pool....

* * *

Matadi eut autrefois une sorte de „Marcachou".

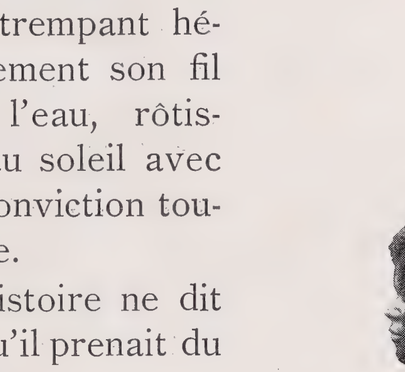
C'était un mécanicien liégeois, évidemment.

On pouvait le voir les dimanches et jours fériés, assis les jambes pendantes, à l'extrémité du pier, trempant héroïquement son fil dans l'eau, rôtissant au soleil avec une conviction touchante.

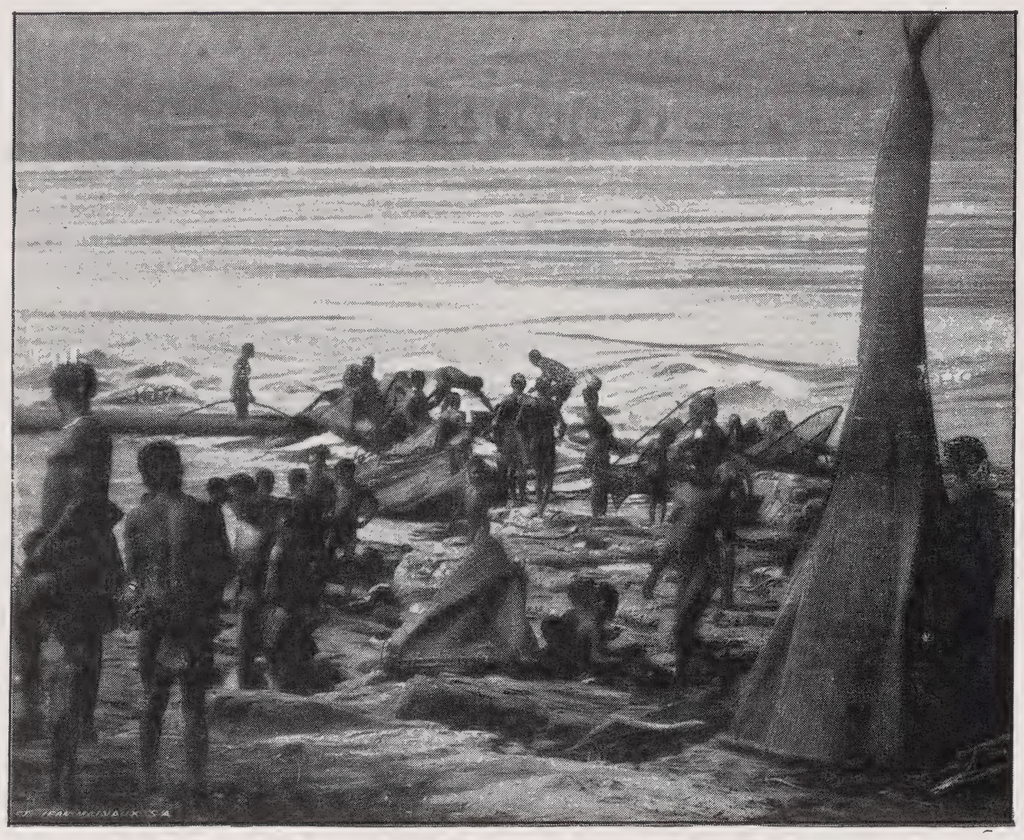
L'histoire ne dit pas qu'il prenait du poisson.

Mais il avait, auprès de ses asticots, son petit cruchon de péquet, viatique qui lui rappelait sans doute, ses bonnes pêches d'autrefois.

L. D.



PAGAYEUR DE TÊTE.



PÊCHERIE DANS LES RAPIDES EN FACE DE BANZYVILLE.

FEMME BALUBA.

PÊCHEURS BANGALA.

Jardin Colonial : Trois plantes nouvelles du Congo.

HOEMANTHUS CABRAAE. ENCEPHALARTOS LEMARINELLIÏ. VANILLA GRANDIFOLIA.

# Jardin Botanique
# Jardin d'Essai
# Ferme Modèle
# Jardin colonial

Jardin Colonial :

CYCADIE. ENCYPHALARTOS LEMARINELLIÏ. ORIGINAIRE DE LULUABOURG.

En vue de l'étude de la flore indigène, de l'acclimatation de végétaux exotiques utiles et de l'élève du bétail, le Gouvernement de l'Etat Indépendant du Congo a décidé d'instituer dans son territoire divers établissements appropriés aux buts susvisés. C'est par un décret du 3 février 1900, que les Etablissements d'Eala, comprenant un Jardin botanique, un jardin d'essai et une ferme-modèle, ont été créés sur la rive gauche du Ruki, dans le district de l'Equateur.

VUE DU RUKI (A EALA) COTÉ AMONT.

Ces Etablissements ne comportent pas moins de trente-cinq bâtiments dont plusieurs sont construits en briques.

D'un autre côté, plus de 40 hectares de terrains ont été aménagés, environ 26 hectares en

LA BRIQUETERIE (EALA).

FERME MODÈLE D'EALA. LE TROUPEAU EN JUIN 1902.

FERME MODÈLE D'EALA. LE TROUPEAU EN JUIN 1902.

FERME MODÈLE D'EALA. LE TROUPEAU EN OCTOBRE 1902.

PLANTATION DE CAFÉIERS DE LIBERIA (COFEA LIBERICA)
(DISTRICT DU KWANGO ORIENTAL).

FERME MODÈLE D'EALA. LE TROUPEAU EN OCTOBRE 1902.

JEUNE POULAIN NÉ A BOMA.

COQUILHATVILLE. AVENUE D'HAZAZIA ET D'ELAÏS GUMCEUSIS
SÉPARANT DEUX PLANTATIONS DE CAFÉIERS.

Jardin botanique proprement dit, 15 hectares environ en jardin d'essai et 8 ares en ferme-modèle. Cette dernière superficie ne comprend pas les terrains convertis en paturages, auxquels suppléent en grande partie, les pelouses du jardin botanique, qui pour des essais comparatifs ont été ensemencées séparément au moyen de différentes espèces de graminées fourragères.

Les plantes composant la flore indigène, les plantes étrangères présentant quelque utilité au point de vue, soit de l'alimentation, soit du commerce ou de l'industrie, sont groupées méthodiquement, par famille naturelle, dans les différents massifs du Jardin botanique.

Le jardin d'essai, dont le but est exclusivement pratique sert à rechercher les plantes susceptibles d'être produites dans de grandes proportions. On s'y applique à trouver les procédés de culture et de fumure les plus propres à augmenter le rendement ; à rechercher dans chaque espèce, les variétés qui donnent les meilleurs résultats, ainsi que les méthodes de préparation des produits les plus avantageux, en tenant compte des frais occasionnés par chaque culture, ainsi que des chiffres de la production.

Le Jardin d'essai comprend une grande

LIANES.

JARDIN COLONIAL.
Vue générale de la grande galerie.

pépinière renfermant les plantes nouvellement importées et provenant soit du Jardin colonial de Laeken, soit de différents Jardins botaniques de la Côte Occidentale d'Afrique. Des bâches et une serre à multiplication sont construites en vue de la propagation artificielle des espèces dont le nombre d'exemplaires existant serait insuffisant pour les essais projetés.

La Ferme-modèle annexée au Jardin d'Eala fournit à ces établissements culturaux les engrais naturels qui leur sont nécessaires. Des étables en briques, spacieuses et bien aérées, y ont été construites. Le bétail de la Ferme-modèle comprend des bêtes de races et d'origines différentes: taureaux, vaches, génisses, porcs, chèvres, moutons, etc., ainsi que des oiseaux de basse-cour de diverses espèces. On y procède à l'élevage comme au croisement.

On y a commencé récemment à dresser des bœufs à la traction de la charrue. Ces essais, qui se poursuivent assidûment, ont donné jusqu'ici les résultats les plus encourageants.

Le décret prérappelé du 3 février 1900, prévoit également la création d'un Jardin Colonial établi à Laeken et qui comporte en ce moment, un groupe de six serres de dimensions

UN PIED D'ARBRE A CAOUTCHOUC DE L'INDE (FICUS ÉLASTICA).

A l'avant-plan, quelques plantes d'agave.
District du Kwango-Oriental).

CASTILLOA TUNN, PLANTÉ A EALA EN JUILLET 1900.

Jardin d'essais.

PLANTS DE COTON GOSSYPIUM HERBACEUM.
PHOTOGRAPHIE DE 1902.

Jardin d'essais.

CANNE A SUCRE. — PHOTOGRAPHIE DE 1902.

(District du Kwango-Oriental).

PÉPINIÈRE DE CAOUTCHOUTIER DE CIARA (MANIBOT GLAZIOVII).

Jardin d'essais.

CAOUTCHOUQUIERS CEARA, PLANTÉS EN SEPTEMRRE 1901.

Photographie de 1901.

PLANTATION DE MANIHOT GLAZIOVII.

N.B. Les graines ont été ensemencées au mois de janvier 1901 et plantées à demeure au mois de mars.

(Photographiée au mois d'août 1902).

HALTE DANS UNE FORÊT DE BAMBOUS.

L'ALLÉE DES COCOTIERS A BOMA.

Jardin Colonial.

VUE GÉNÉRALE DE LA SERRE DE PLANTES CONGOLAISES.

Jardin Colonial.

VUE DE LA GRANDE GALERIE.

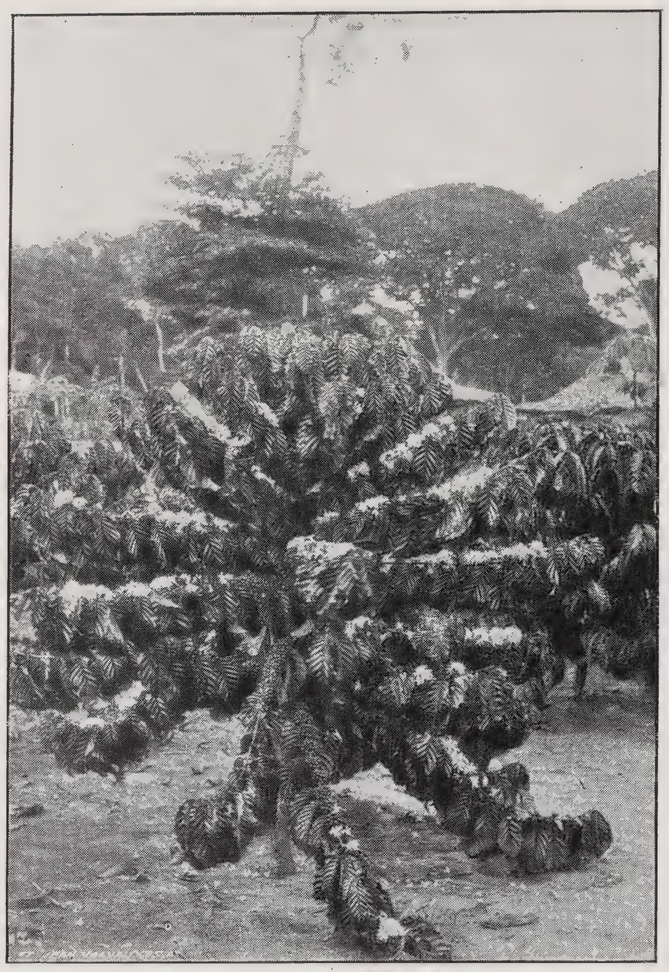
La fougère arborescente est un Cyathea angoleusis, originaire du district des Cataractes.

différentes et de deux galeries vitrées. Le but de cette institution consiste surtout à servir d'intermédiaire entre le Jardin botanique d'Eala et les Etablissements similaires du Continent et des colonies, en vue d'introduire au Congo les espèces végétales d'une utilité quelconque, non indigènes.

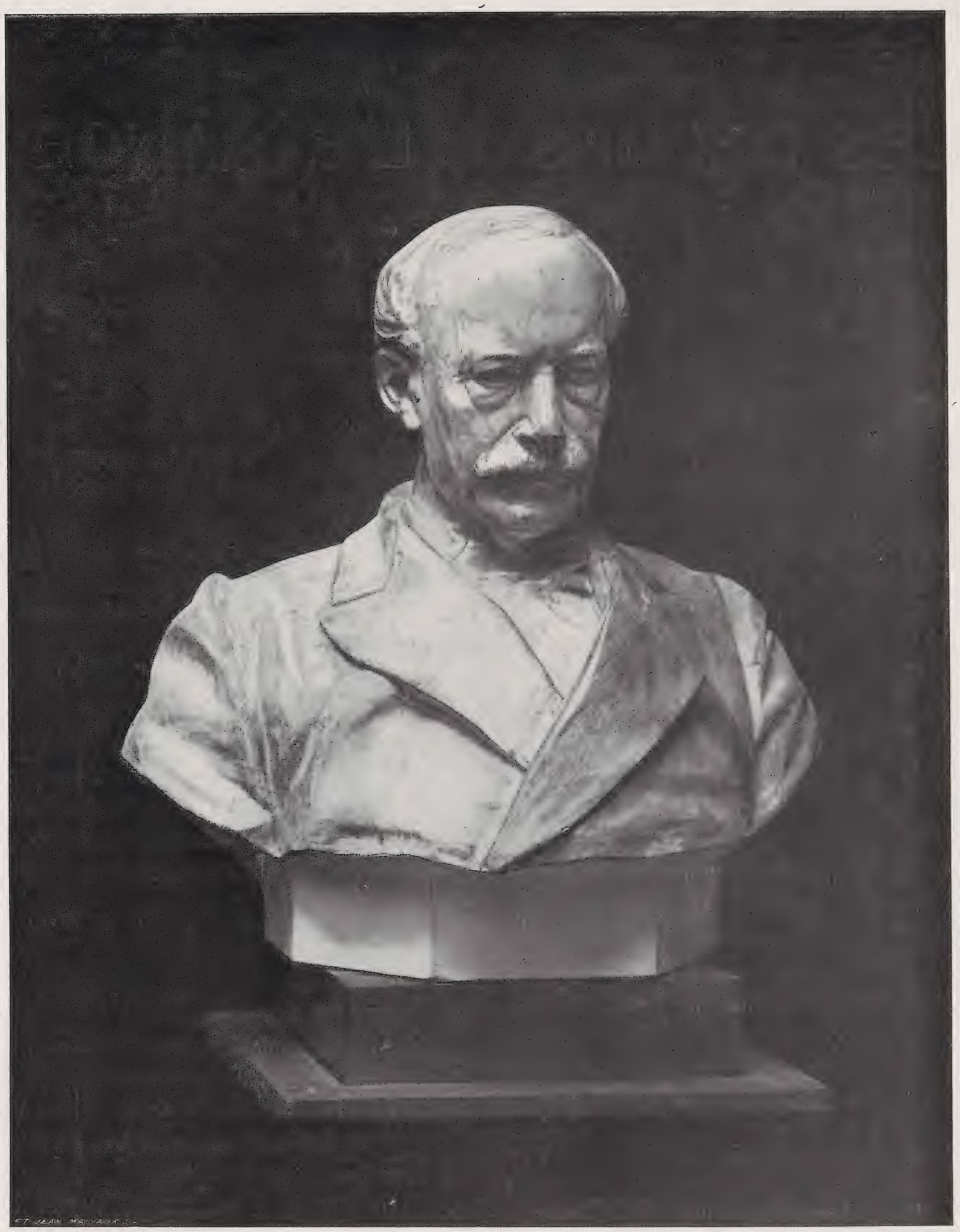
C'est ainsi que presque tous les bateaux emportent des colis de graines et que plus de 200 caisses vitrées, contenant en moyenne une cinquantaine de plantes, soit plus de 10.000 plantes ont déjà été expédiées au Jardin botanique d'Eala. Ces envois se composent principalement de végétaux produisant du thé, de la coca, de la cannelle, de la vanille, de l'arrow-root, des poivres et autres épices, des substances médicinales et tinctoriales, des bois précieux, des caoutchoucs de différentes origines et les divers gutta-percha des Indes. En fait de plantes de cette dernière catégorie (Palaquium, Payena et Mimusops), le Jardin colonial a expédié au Congo en 1902 plus de 1500 plants, et possède encore actuellement plus de 5000 jeunes plants, dont plus de 3000 seront dirigés vers le Jardin botanique d'Eala, dans le courant de l'été de 1903.

Parmi les plantes économiques et ornementales que le Jardin colonial a reçues des divers districts de l'Etat, il convient surtout de citer d'une part une riche collection de lianes à caoutchouc, telles : le „Landolphia Klainii", la liane „Matofe Mongo" (Landolphia Owariensis), etc., etc. et d'autre part, l'Encephalartos Lemarinelii, que nous reproduisons, ainsi qu'un autre Encephalartos gigantesque et inconnu, non moins intéressant, et une riche collection de plantes bulbeuses, parmi lesquelles différentes espèces d'Haemanthus, de Crinum et de Lissechylus. Par des exportations de ce genre, l'Etat indépendant du Congo est appelé à rendre des services appréciables, en signalant à l'industrie horticole, si importante en notre pays, les habitats des espèces qui présenteraient un réel mérite au point de vue ornemental.

SAUCISSONNIER (ARBRE DE LA BROUSSE).



LE CAFÉIER DU SANKURU.



Comte Jacques de Lalaing, sculpt.

## Le Baron Lambermont

**Quitte** à encourir un reproche amical de cet admirable ouvrier de la prospérité commerciale de la Belgique, nous reproduisons, sous un aspect encore inédit, les traits du Baron Lambermont.

Nous mettrions à une trop rude épreuve sa modestie innée, en rappelant les services innombrables et signalés qu'il a rendus à son pays depuis les soixante années qu'il se consacre exclusivement à lui.

Si le Baron Lambermont n'a pas été le Père de l'œuvre coloniale, il en a été le Parrain attentif et cordialement dévoué.

Après avoir contribué au développement de l'Association Internationale Africaine et avoir présidé à la naissance du jeune État, il s'en fut, en 1885, à Berlin consacrer son existence.

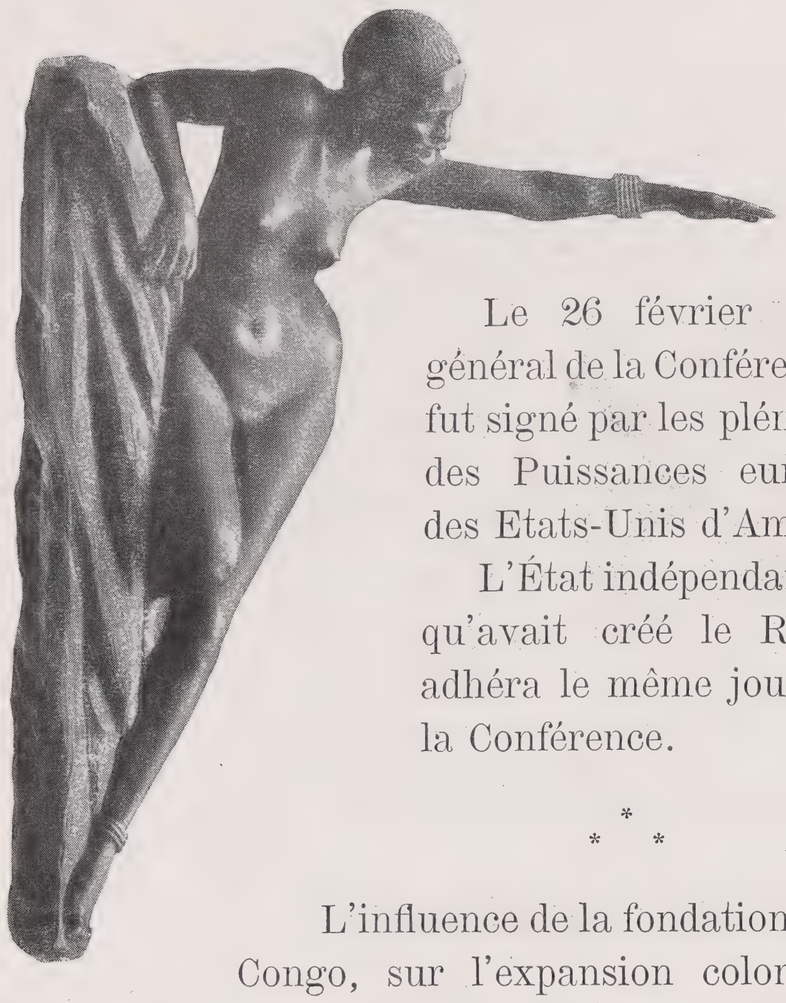
On se souvient de l'hommage exceptionnel et absolument justifié que le Prince de Bismarck lui rendit publiquement au cours de la Conférence.

# LES BELGES A L'ÉTRANGER

I

## CONGO

**Influence de la fondation de l'État Indépendant du Congo sur l'expansion coloniale, industrielle et commerciale de la Belgique.**



Le 26 février 1885, l'acte général de la Conférence de Berlin fut signé par les plénipotentiaires des Puissances européennes et des Etats-Unis d'Amérique.

L'État indépendant du Congo, qu'avait créé le Roi Léopold, adhéra le même jour à l'acte de la Conférence.

* * *

L'influence de la fondation de l'État du Congo, sur l'expansion coloniale, industrielle et commerciale de la Belgique fut considérable.

C'est à partir de ce moment que l'esprit casanier du Belge commença à se dissiper.

Précédemment on citait, il est vrai, des Belges ayant accompli avec succès d'importantes missions à l'étranger, certains même se rendaient périodiquement en Italie, en Espagne et en Russie pour y rechercher le placement de notre surproduction nationale; quelques ingénieurs belges avaient construit, au dehors, des lignes de chemins de fer et de tramways, ou mis des gisements miniers en exploitation; même des ouvriers belges avaient été faire des montages en Chine; mais ces vaillants formaient l'exception; on les signalait, ils étaient fort peu nombreux.

Le mouvement d'exode qui suivit la création de l'Etat Indépendant du Congo, développa bientôt, d'une façon surprenante, les aptitudes de nos compatriotes pour les grandes explorations, pour les longs séjours en des contrées „nouvelles", pour la création d'importantes factoreries.

Les Belges firent preuve, à cette occasion, de qualités réellement remarquables qui, nous pouvons le constater ici, sans orgueil, mais avec fierté, furent hautement appréciées par des nations nous ayant précédés de longtemps dans la voie des entreprises colonisatrices.

* * *

En une période de dix années, le nombre des séjours moyens de deux ans, effectués, par des Belges, au Congo, s'élève approximativement à 5.800.

L'impulsion donnée ne tarda pas à s'étendre :

Vers l'Empire russe également l'activité nationale trouva l'occasion de s'affirmer.

De 1890 à 1900, 17.653 Belges se rendirent en Russie pour y participer, à différents titres, à la création d'installations industrielles destinées, dans la pensée de leurs fondateurs, à mettre à profit les qualités spéciales constatées, depuis peu, chez nos compatriotes.

Là encore, ces qualités furent hautement appréciées, malgré les déceptions éprouvées quant à l'ensemble des résultats escomptés.

Actuellement il y a en Chine approximativement deux cents Belges occupés à la réalisation de projets nés du mouvement d'exode dont la création de l'Etat Indépendant du Congo fut le point de départ.

C'est indubitablement à la même origine qu'il faut rattacher l'essai de „transplantation industrielle" tenté en Perse, par des groupes belges, l'entrée de fonctionnaires belges dans les administrations persanes ainsi

que, l'intervention de Belges éminents dans le Gouvernement du Siam.

Quand, d'une part, on considère l'extrême densité de la population de la Belgique, ainsi que l'absolue nécessité de créer des débouchés à son activité débordante, et quand, d'autre part, on constate les précieuses aptitudes du Belge en tant qu'explorateur, colonisateur et transplantateur, on s'étonne qu'il ait fallu une circonstance telle que la création de l'Etat Indépendant du Congo, pour que l'heureux mouvement d'exode et d'expansion se soit soudainement manifesté intense.

**Aperçu financier**

La Belgique avec quelques concours étrangers, a engagé dans les entreprises congolaises , . . . . . 227 millions de francs

Les capitaux belges consacrés à la „transplantation" industrielle en Russie dépassent 700 millions de francs

L'épargne belge confiée à des affaires réparties entre dix autres pays européens est de . 283 millions de francs

Ses placements extérieurs atteignent donc . . . . . 1.210 millions de francs, soit approximativement 200 francs par habitant.

* * *

S'il est vrai que la Belgique dispose de ressources relativement importantes, il ne faut pas perdre de vue que la très grande majorité des Belges est formée de „laborieux" dont les réserves sont loin d'être illimitées.

La situation générale impose la plus sérieuse circonspection, avant d'engager la Belgique dans des entreprises nouvelles qui exigeraient l'exode de capitaux considérables. Il est indispensable d'assurer préalablement dans la limite du possible, la sauvegarde des intérêts actuellement en jeu.

On doit redouter, ayant trop entrepris, que les „disponibilités" viennent à manquer, pour alimenter des opérations dont la réussite peut dépendre d'un complément opportun de concours financier.

L'entreprise coloniale présente cette particularité remarquable d'avoir procuré, notamment sous forme de caoutchouc et d'ivoire, d'importantes richesses au commerce, tandis que des capitaux relativement minimes étaient consacrés à son développement.

* * *

En matière d'expansion coloniale, industrielle ou commerciale, il y a lieu de distinguer entre la „transplantation" industrielle et la réalisation d'entreprises.

La Russie assurée de la „stabilité politique", appelait, il y a peu d'années, une importante „transplantation" industrielle qui semblait justifiée par de réels besoins de consommation et une élévation considérable des barrières douanières.

La Chine, au contraire, n'offrant pas la même „stabilité politique", est cependant susceptible de servir de terrain à l'expansion industrielle et commerciale des nations laborieuses, mais spécialement sous forme de réalisation d'entreprises temporaires assurées de suffisantes garanties.

Ces entreprises doivent constituer par elles-mêmes une source de bénéfices et permettre en outre, la fourniture lucrative du matériel, généralement importé, nécessaires à leur réalisation.

La „transplantation industrielle" peut éventuellement procurer d'importants bénéfices continus ; mais elle exige des immobilisations considérables et les risques qui la menacent sont plus nombreux et plus graves, que ceux auxquels sont sujettes, la plupart du temps, les entreprises.

* * *

La Belgique, disions-nous, a consacré à la „transplantation industrielle" en Russie plus de 700 millions de francs. La majeure partie de ce total colossal est immobilisée !

Que réserve l'avenir à cette confiante intervention ?

Nul ne le sait !

Mais ce qui est certain, c'est que la presque totalité de ces 700 millions de francs s'en est allée par delà les frontières de la Sainte Russie, en paiements de concessions, en achats de terrains, en travaux miniers, en édifications d'usines, en productions diverses qui constituent de forts stocks ou qui sont représentées dans les bilans, par des postes élevés de „débiteurs divers".

* * *

Des 227 millions de francs que la Belgique a engagés dans les entreprises congolaises, rien ou presque rien, n'a été immobilisé.

La partie de ces sommes, réellement dépensée, est demeurée en Belgique, allant aux constructeurs de steamers et de chaloupes, aux fournisseurs de matériel de chemin de fer, aux fabricants de tissus, de perles et d'autres articles d'échange, aux producteurs de denrées alimentaires, aux firmes confectionnant les équipements.

L'échange des valeurs coloniales s'effectuant presqu'exclusivement entre belges, les fluctuations de celles-ci ne modifient même pas l'état de notre épargne nationale.

Au point de vue des conséquences, il y a donc, en réalité, pour la Belgique, une différence profonde entre l'application de son épargne nationale au développement d'entreprises congolaises, et l'application de celle-ci à des expériences, même intéressantes, en théorie, de „transplantation industrielle".

### Les crises.

Nombreuses et variées sont les considérations par lesquelles on a cherché à expliquer la périodicité, l'intensité et la durée des crises constatées dans les domaines industriel, commercial et financier.

L'antiquité la plus haute nous les montre sévissant, alternées avec des périodes de prospérité grande, et nous ne sachions point que l'on soit parvenu, ni à les prévenir, ni à en prédire l'heure.

S'il est vrai qu'en période de prospérité, la libre concurrence stimule les énergies et tend à perfectionner les conditions de productibilité; il est, d'autre part, indiscutable qu'en temps de crise les unions s'imposent, autant dans l'intérêt général que dans celui des unités productrices.

Nous écrivions, au commencement de 1901 :

„L'énorme développement industriel et commercial „qui s'est manifesté depuis un quart de siècle, n'a pas „tardé à rendre nécessaire l'association des intérêts „semblables et à faire naître des groupements pour la „sauvegarde de ces intérêts.

„C'est évidemment sous l'empire d'une nécessité „analogue que les individus exerçant une même profession „se sont associés autrefois pour fonder les corporations „qui rendirent d'incontestables services. La réglementa„tion de la production et des prix de vente fut l'une des „principales considérations qui amenèrent ces artisans „à s'associer.

„Dans des conditions économiques absolument dif„férentes, les mêmes causes subsistent et produisent les „mêmes effets.

„C'est ainsi que nous assistons actuellement à une „véritable reconstitution des „corporations" sous les „noms de „Fédérations, Ententes partielles, Syndicats, „Cartells, Comptoirs, Affiliations, Trusts, etc."; mais „l'association s'opère cette fois, non plus entre des indi„vidualités, mais entre des intérêts personnifiés par des „sociétés.

„Il y a lieu de chercher à favoriser ces ententes, en „dehors de tout esprit d'accaparement, et suivant une „formule rationnelle.

. . . . . .

„La prospérité de la plupart des énormes compa„gnies américaines résultant de fusions, démontre à l'évi„dence l'efficacité de la réunion d'éléments primitivement „placés, à différents degrés, dans des conditions défavo„rables de production."

En conclusion, les ententes *s'imposent* lorsque l'on constate un abaissement exagéré des prix de vente, ou que, sous l'action d'une concurrence inintelligente, les prix de revient s'élèvent excessivement.

Il est également devenu nécessaire, dans l'Etat Indépendant du Congo, de favoriser les ententes. Déjà le Gouvernement a su entrer dans cette voie quand la nécessité lui en a été démontrée et il est désirable que son intervention continue à s'exercer efficacement pour assurer la durabilité et le succès de ces ententes.

A ce point de vue la compagnie du Kasai offre un intéressant exemple.

* * *

Notre „Campagne de Russie" montre où peut conduire l'absence d'esprit d'union, en face de communes difficultés temporaires.

Dès l'année 1900, nous préconisions la création d'une „Fédération Industrielle Russe".

Le Ministre des Finances de Russie nous réserva le plus bienveillant accueil, un Comité technique belge fut constitué, la Fédération Industrielle Russe fit l'objet de discours remarqués à la Chambre des Représentants et au Sénat de Belgique; le Ministre des Affaires Étrangères français, daigna aussi s'occuper de cette question; d'importants appuis financiers étaient acquis.

Mais il fallait innover, rompre avec la routine, créer le fameux „précédent" dont la crainte sert de frein puissant au char du „Progrès".

C'était trop demander !

La Fédération Industrielle Russe" n'entra pas dans le domaine de la pratique.

La situation générale des „affaires russes" montre combien amèrement il y a lieu de le regretter !

Puisse ce pénible exemple porter ses fruits et confirmer salutairement l'absolue nécessité de créer des unions rationnelles entre les artisans de notre prospérité coloniale.

### L'Avenir.

Il semble intéressant d'envisager quelles peuvent être les destinées de l'Etat Indépendant du Congo.

Au préalable, il est utile, de retracer quelques phases de sa jeune existence :

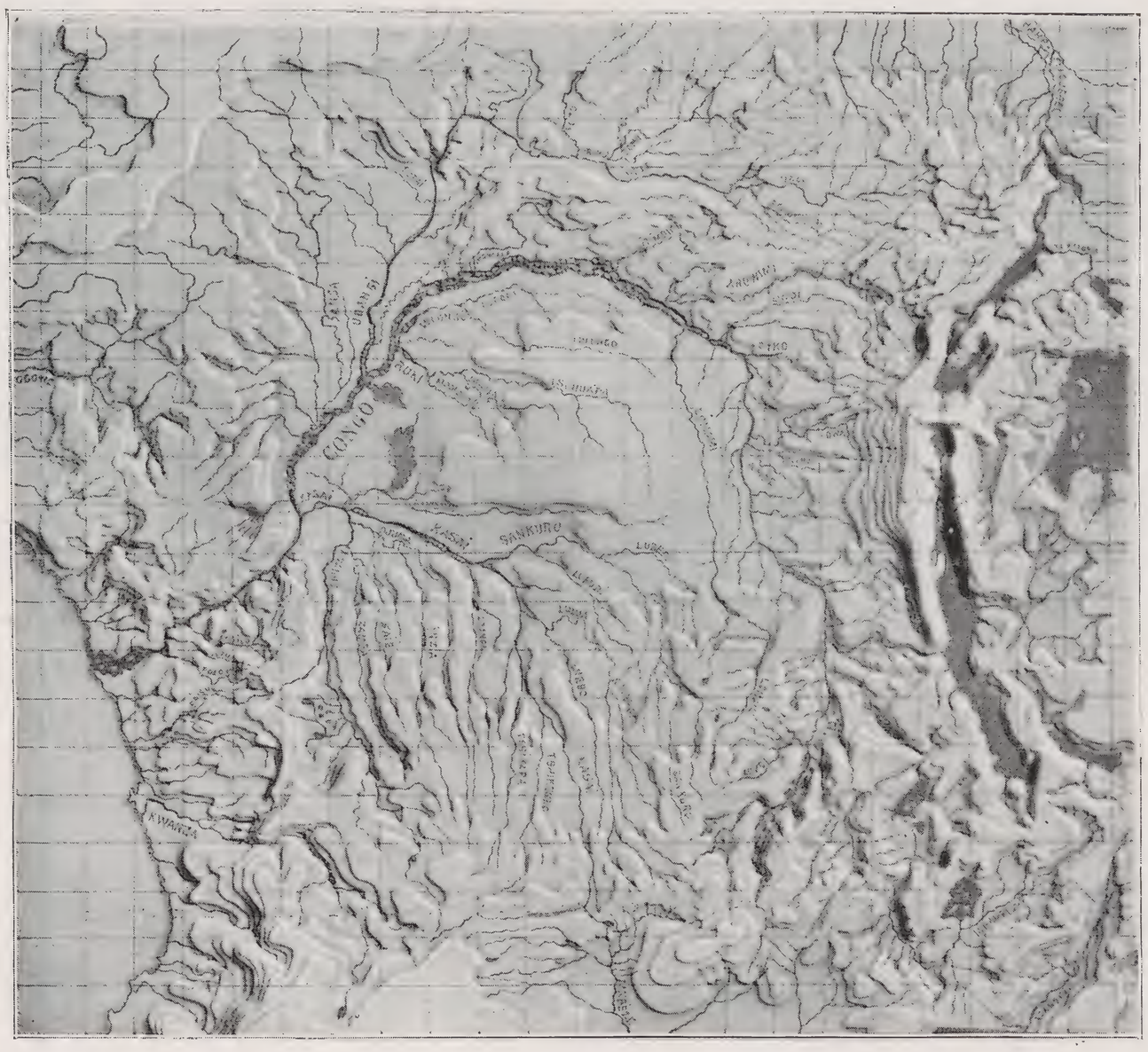
— Le 2 août 1889, le Roi signait le testament qui lègue l'Etat du Congo créé et gouverné par lui, à la Belgique.

„Jusqu'au jour de ma mort", écrivait le Roi, dans une lettre adressée au Ministre des Finances pour lui communiquer ce document, „je continuerai, dans la „même pensée d'intérêt national qui m'a guidé jusqu'ici, „à diriger et à soutenir Notre œuvre africaine.

„Mais si, sans attendre ce terme, il convenait au „pays de contracter des liens plus étroits avec mes pos-„sessions du Congo, je n'hésiterais pas à les mettre à sa „disposition."

— Le 3 juillet 1890 le Gouvernement belge, moyennant approbation de la Législature, consentait à l'Etat du Congo, un prêt de 25 millions de francs échelonné sur un espace de dix ans. La Belgique, pendant cette période, pouvait choisir entre le remboursement de sa créance et l'annexion du Congo.

— Le 12 février 1895 le Gouvernement belge demandait à la Chambre des Représentants l'approbation anticipative du traité de cession conclu le 9 janvier 1895 entre la Belgique et l'Etat Indépendant.




Fisch. Grav. REPRODUCTION EN IVOIRE Ph. Wolfers.

DE LA CARTE EN RELIEF ÉTABLIE PAR LE CAPITAINE MASUI.

Un rapport extrêmement détaillé, traitant de tous les points intéressants, était annexé à l'exposé des motifs. Un courant d'opinion dont l'intensité ne fut jamais bien déterminée, s'était manifesté en défaveur de l'annexion immédiate, ce projet de loi fut retiré le 18 juin 1896.

Certains avaient émis l'avis qu'il fallait que l'expérience commencée „fut plus complète, que l'achèvement „du chemin de fer permit de mieux apprécier toutes les „ressources du Congo, que le pays pût être complètement „renseigné et pût se recueillir avant de prendre une „résolution."

— Le 14 juin 1895 la Chambre des Représentants approuvait une convention entre l'Etat Belge et l'Etat Indépendant du Congo par laquelle une avance complémentaire de 6,850,000 francs, en deux crédits, était consentie par l'Etat Belge à l'Etat du Congo.

L'exposé des motifs de cette loi de 1895, disait notamment : „La distribution du globe s'achève en ce moment, „et les dernières contrées disponibles s'en répartissent „sous nos yeux. Le bassin du Congo demeure pour la „Belgique une vaste réserve; cette ressource perdue, „l'avenir serait irrévocablement clos."

— Le 18 février 1901, la convention conclue entre les deux États le 3 juillet 1890 était arrivée à son terme.

Cette échéance fut retardée jusqu'à la rentrée des

Chambres, et le 29 mars 1901 la Législature fut appelée à se prononcer quant au remboursement de la créance de 25 millions de l'État Belge, ou à l'annexion du Congo.

— Le 29 mars 1901, les Chambres approuvèrent un projet de loi qui suspendait le remboursement des sommes prêtées par la Belgique à l'État du Congo et la débition des intérêts.

Il fut décidé également que dans le cas où la Belgique renoncerait à accepter l'annexion de l'État du Congo, les obligations financières envisagées reprendraient leur cours.

— Le 30 mai 1901 une proposition de loi fut formulée tendant à faire décréter les territoires de l'État du Congo, possession belge.

Toutefois un délai de deux années était prévu entre la promulgation de la dite loi et son entrée en vigueur, afin de permettre à la Législature de régler le régime spécial de la nouvelle possession.

Cette proposition de loi fut ensuite retirée.

Enfin le 7 août 1901 un projet de loi organique conçu dans le but de fonder sur des assises durables, le droit public colonial de la Belgique, fut déposé par le Gouvernement. Ce projet élaboré, en prévision de toutes éventualités, réglait : l'exercice des Pouvoirs, le rapport annuel aux Chambres, les attributions du Ministre des Colonies et les relations extérieures, ainsi que certaines dispositions générales.

Jusqu'à présent ce projet n'a pas été examiné.

* * *

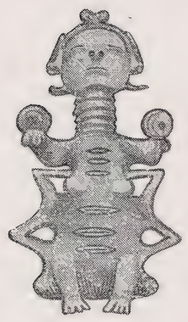
Tel est le résumé succinct des rapports qui, en l'espace de douze années, se poursuivirent entre la Belgique et l'Etat Indépendant du Congo.

Quelle que soit la nature des liens qui rattachent le Congo à la Belgique, il est désormais irrévocablement acquis que le Congo, ouvert à la civilisation par des Belges, mis en valeur par des Belges, restera belge dans l'avenir.

En réalité, il semble que l'annexion ne puisse soulever qu'une question administrative : celle de savoir quels sont les rapports organiques qui, l'annexion se réalisant, sauvegarderaient le mieux les intérêts en jeu.

Il serait évidemment inopportun de modifier actuellement le régime sous lequel l'Etat Indépendant s'est constitué et a prospéré. Dans les circonstances présentes, l'union personnelle dont le Roi-Souverain est le lien, répond mieux que toute autre combinaison, aux besoins du Congo et à nos intérêts nationaux.

Jules Gernaert.



II

# RUSSIE

MOSCOU.

Voici Moscou, le cœur de cette Russie dont Saint-Pétersbourg est la tête.

C'est la seule ville russe de réelle originalité. Le caractère de Moscou est essentiellement asiatique.

Mais si les villes de tous les pays finissent par se ressembler étrangement, il n'en est pas de même de leurs campagnes.

Les campagnes conservent, pour l'observateur, cette virginité captivante d'où naissent les impressions vraies.

Elles sont le livre grand ouvert où se lit la vie réelle des peuples.

Les étendues incommensurables qui séparent les villages et les bourgades impressionnent profondément.

Parcourir longuement ces plaines sans limites, peut seul donner le sentiment de leur immensité.

Surtout au cours des mois éternels où la neige déploie son funèbre linceul, reculant sans cesse d'inaccessibles horizons, les mortelles désespérances étreignent douloureusement le cœur.

Et quand sont revenus enfin les midis torrides qui succèdent aux glaces crépusculaires, les villages lointains, aux hauts clochers d'argent ou d'or, deviennent de rares oasis semés parcimonieusement de par la brulante incommensurabilité.

Les hauts clochers d'or ou d'argent qui montrent la voie sur la terre et enseignent le chemin du ciel, ne dominent guère que de lamentables « isbas »

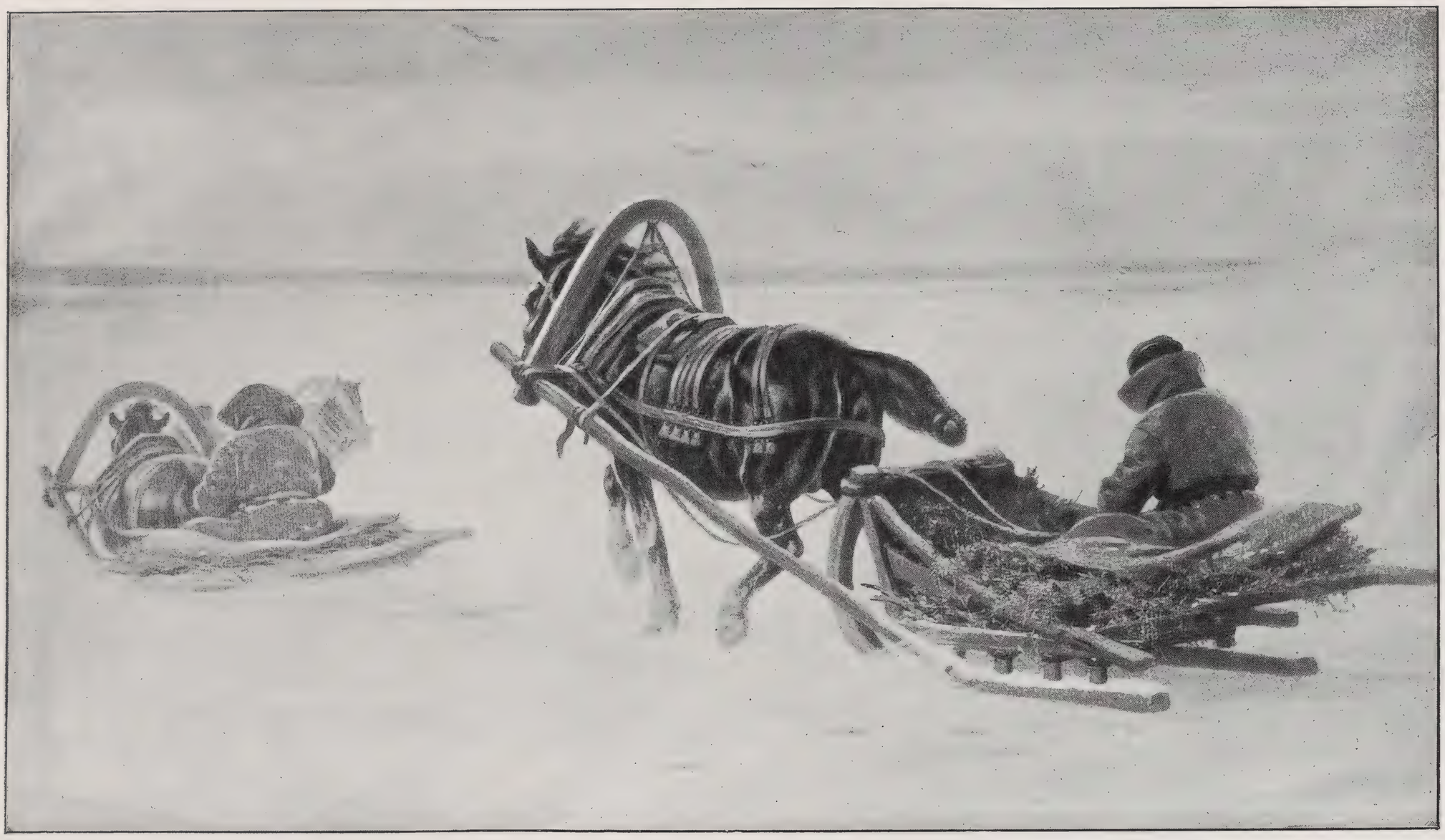
Les hasards d'une route vague permettent parfois au regard de se reposer sur quelque « cottage » construit en cette architecture slave si caractéristique et souvent très pure encore.

* * *

Au fond, le moujik est identique à notre travailleur de la terre et à notre sombre frère africain.

La nature, sous tous les ciels, fait semblables entre eux les hommes qui lui consacrent leurs labeurs et leur vitalité.

La marque indélébile d'un servage récent encore, crée une analogie spéciale entre le russe et le congolais.



LA GRANDE RUSSIE.

Une religiosité excessive et particulièrement démonstrative caractérise le moujik.

Aussi les images pieuses se rencontrent-elles en grand nombre.

On en trouve d'extrêmement anciennes.

Leur âge est attesté par des inscriptions faites généralement, à la pointe sèche,au verso des images et rédigées en « Vieux Slavon » langue abandonnée depuis des siècles lointains.

Nos reproductions fidèles de deux pièces fort rares provenant d'une collection belge unique, représentent des « icones » très vétustes, découverts, dans le quartier suburbain des « vieux croyants » à Moscou, en 1896.

J. G.

„COTTAGE“ RUSSE.

III

# CHINE

„CHANGHAÏ“ VILLE CHINOISE.

## La Légation de Belgique à Pékin

Du 14 juin au 15 août 1900, le monde civilisé se demandait, avec anxiété, ce qu'était devenue cette poignée de braves enfermés dans le quartier des Légations de Pékin, que les Boxeurs et les troupes chinoises attaquaient nuit et jour; aussi ce fut un soulagement universel lorsqu'on apprit, le 16 août, que la plupart des assiégés, malgré les privations, avaient pu résister aux fatigues du siège.

Parmi les courageux défenseurs des Légations il faut citer notre compatriote M. Joostens, Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de Belgique à la Cour de Pékin. Notre Ministre venait à peine de rejoindre son poste, lorsque l'émeute commença à gronder et, bien que sa Légation se trouvât à 2 kilomètres des autres Légations et entourée de maisons chinoises, il résolut de n'évacuer sa demeure qu'à la dernière minute. C'est ce qu'il fit d'ailleurs et il s'en fallut de peu que cette courageuse attitude ne lui coûtât la vie. Vu son isolement, la Légation de Belgique était toute désignée pour être attaquée la première, et les Boxeurs commencèrent par elle la série de destructions et de pillages qui devait précéder le bombardement du quartier des Légations.

M. Joostens, aidé du personnel de la Légation, essaya vainement de défendre, revolver à la main, le pillage de sa maison, et ce fut à grande peine qu'il put échapper aux mains des Boxeurs. Il réussit à atteindre la Légation d'Autriche qu'il dut bientôt quitter également après que les Chinois y eurent mis le feu. De là il se réfugia à la Légation d'Angleterre où tous les Européens s'étaient concentrés pour résister aux attaques furibondes des hordes chinoises.

Au milieu de ces terribles péripéties, M. Joostens conserva son sangfroid, et sa foi dans le sauvetage final; il fut aussi le seul Ministre qui, pendant plusieurs jours, fit le coup de feu.

Après la délivrance de Pékin par les troupes alliées,

LES RUINES
DE LA LÉGATION DE BELGIQUE.

LE MINISTRE DE BELGIQUE A PÉKIN
SIÉGE PROVISOIRE DE LA LÉGATION.

UNE PORTE LATÉRALE
DE LA LÉGATION BELGE PROVISOIRE.

les Ministres étrangers dont les Légations avaient été détruites pendant la terrible lutte, durent se contenter de l'une ou l'autre maison chinoise abandonnée; notre Ministre en choisit une qu'il transforma, avec le peu de ressources dont il pouvait disposer, en un home élégant et relativement confortable. Il y reçoit avec sa bienveillance accoutumée, en attendant que le nouvel hôtel de la Légation, en style flamand, soit construit, tous les Belges que leurs affaires appellent à Pékin.

R. Geerts.

---

## Le chemin de fer Pékin-Hankow

Le 3 mars se constituait à Bruxelles la „Société d'étude de Chemins de fer en Chine".

Les principaux établissements métallurgiques français et belges intervenaient comme participants, à la condition que la fourniture du matériel leur serait réservée.

En 1898, cette Société concluait une convention avec la Compagnie des Chemins de fer Chinois pour la construction et éventuellement l'exploitation du chemin de fer de Hankow à Pékin.

Cette importante entreprise, à laquelle le Roi ne fut pas étranger, est une occasion nouvelle fournie à nos compatriotes, d'appliquer et de développer les heureuses aptitudes que le mouvement colonial a su mettre si puissamment en lumière.

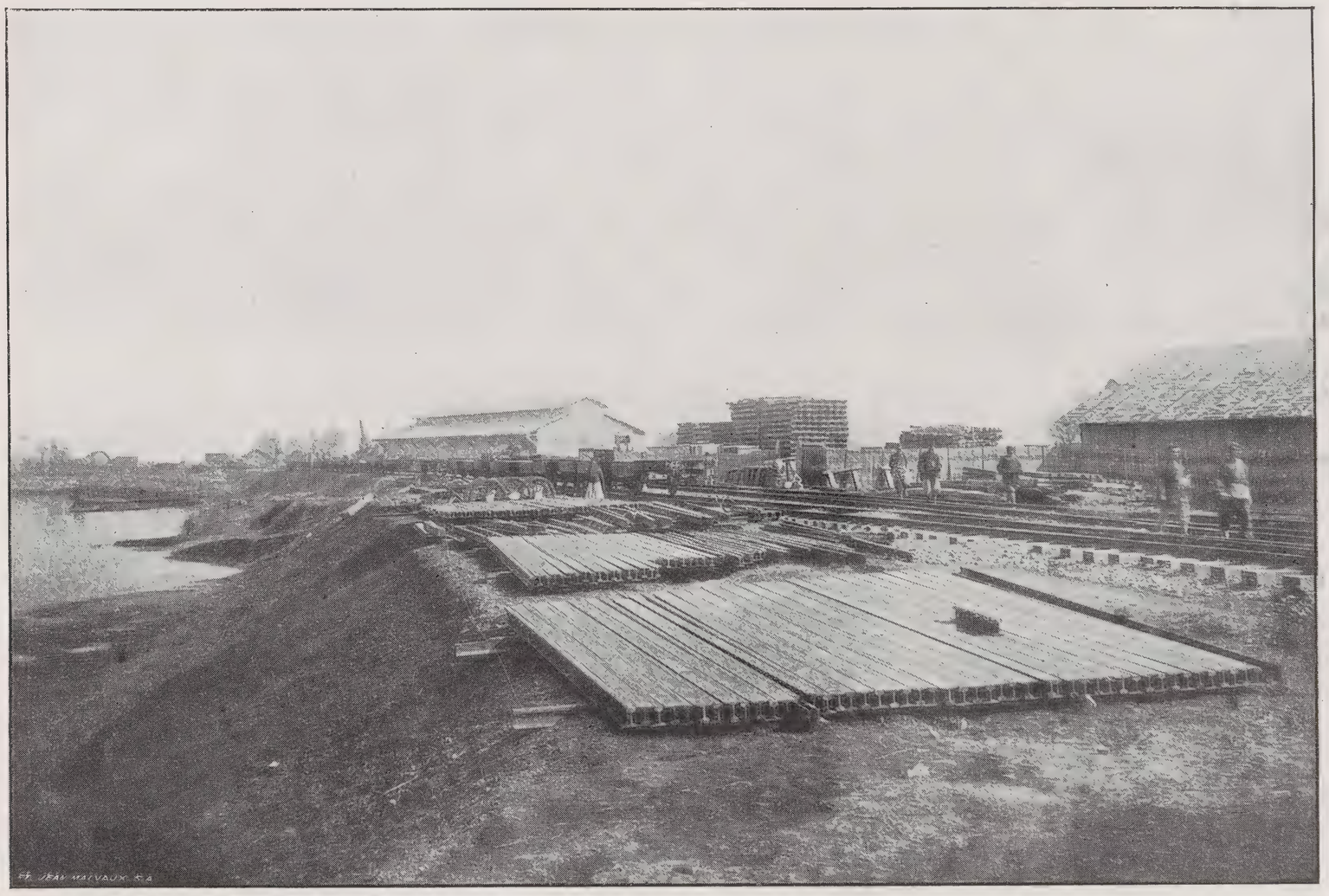
Voici quel est actuellement l'état d'avancement des travaux sur la ligne de Pékin-Hankow, au succès de laquelle la Belgique est vivement intéressée.

TRANCHÉE DU KILOMÈTRE 197,500. — 27 SEPTEMBRE 1901.

TRANCHÉE DU KILOMÈTRE 191,200. — 7 NOVEMBRE 1901.

## Études.

Les études définitives sont terminées sur un millier de kilomètres; il reste à les exécuter sur 200 à 250 kilomètres, à partir du Fleuve Jaune, en marchant vers le Nord, dans la province de *Honan;* cette région a du reste fait l'objet d'études préliminaires et elle ne présente aucune difficulté particulière.



GARE FLUVIALE — 30 DÉCEMBRE 1901

## Travaux.

Au printemps prochain, les travaux seront terminés sur 350 kilomètres environ, à partir de *Hankow* en marchant vers le nord, et sur une longueur au moins égale en marchant de Pékin vers le Sud.

Sur toute la ligne, les tabliers métalliques ont été et seront employés dans une large mesure.

La partie Sud de la ligne, entre le kil. 100 et *Syniang* (k. 220) est la seule vraiment accidentée ; elle présente de nombreux ouvrages d'art et murs de soutènement, ainsi qu'un tunnel sur le faîte qui sépare le bassin du *Yangtsé* de celui du *Hoang-ho*.

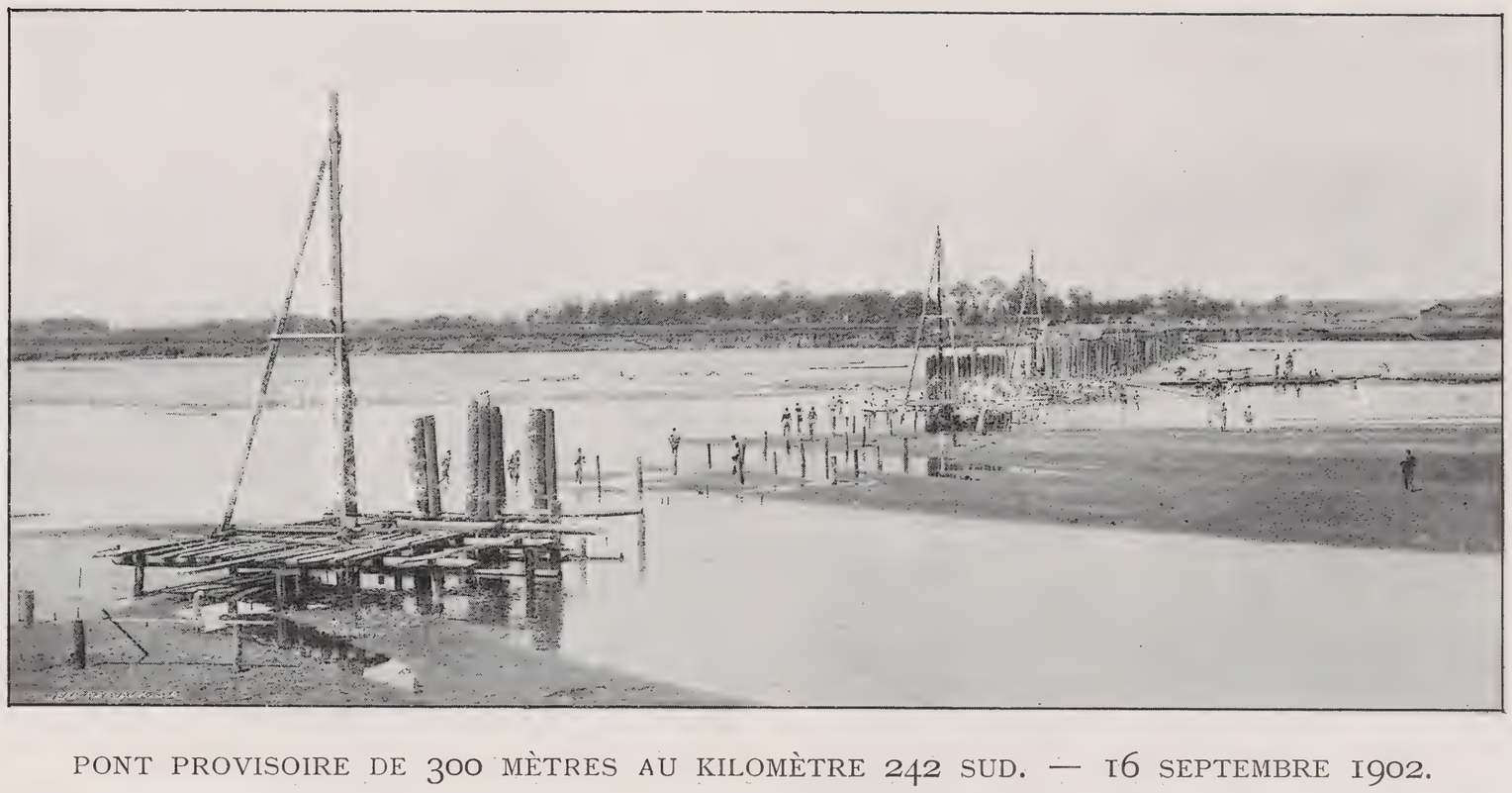
STATION DE HANKOW TATSEMENG SUD. — 26 SEPTEMBRE 1902.

L'ouvrage le plus important de la ligne sera le pont sur le Fleuve Jaune (Hoangho).

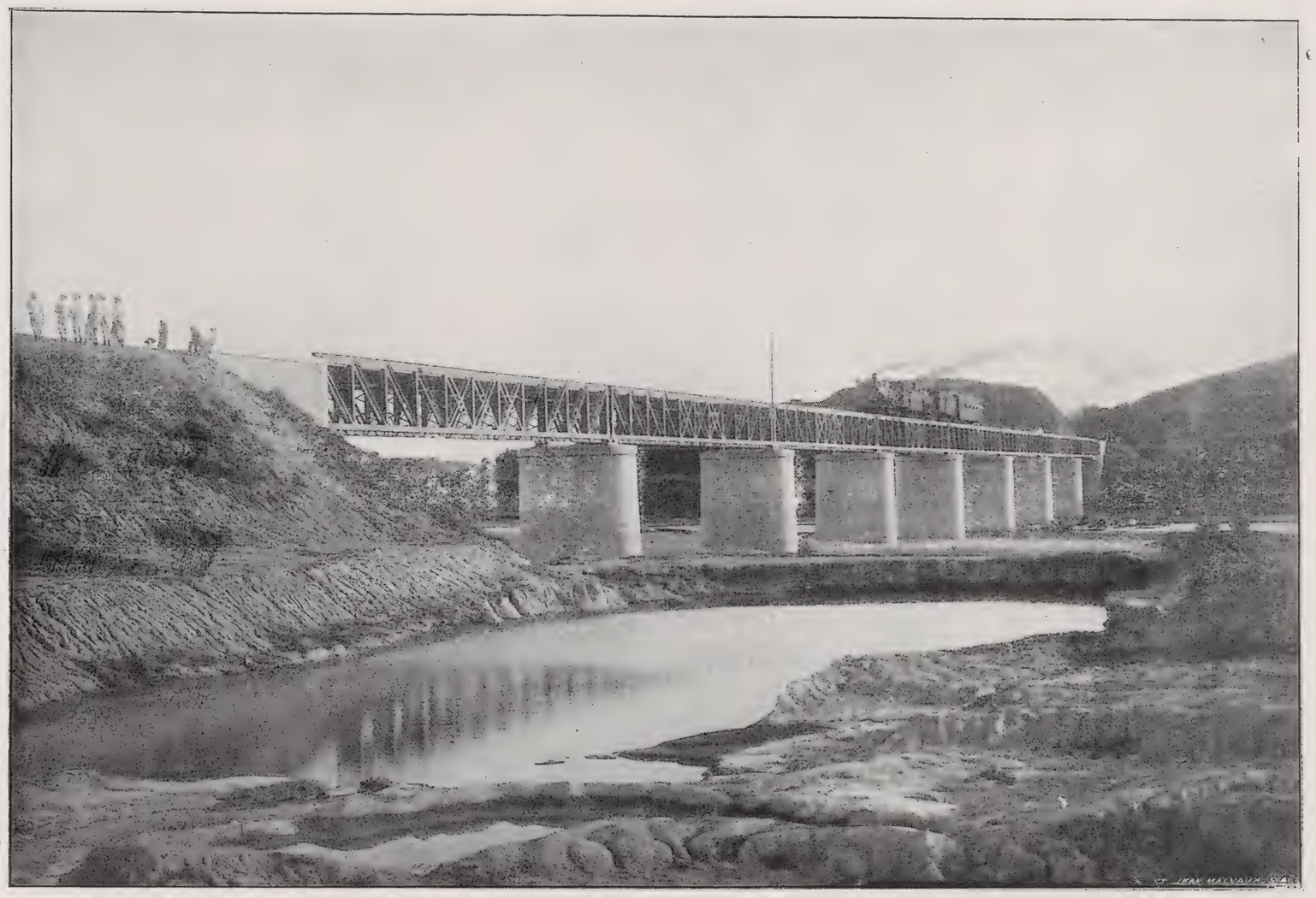
Cet ouvrage, de 2700 mètres de longueur, est projeté entièrement métallique ; les tabliers reposeront sur des palées formées de pieux à vis.

On peut espérer que grâce à ce mode de construction du pont du Fleuve Jaune, la ligne sera entièrement terminée pour 1906.

TUNNEL, ENTRÉE VERS HANKOW. — 23 JANVIER 1902.



PONT PROVISOIRE DE 300 MÈTRES AU KILOMÈTRE 242 SUD. — 16 SEPTEMBRE 1902.



PONT DE 240 MÈTRES AU KILOMÈTRE 215 SUD. — 15 AOUT 1902.

TRANCHÉE DU KILOMÈTRE 253,400 SUD. — 30 SEPTEMBRE 1902.

### Exploitation.

La ligne est actuellement exploitée sur environ 500 kilomètres de longueur, dont 220 kilomètres au sud, entre *Hankow et Syniang* et 280 kilomètres au Nord, entre Pékin et *Chentingfou.*

La station terminus au Nord-Est, à Pékin, dans la ville chinoise, contre la porte Sien Men de la ville Tartare, à proximité de la ville Impériale et du quartier des Légations

La ligne présente déjà un assez grand nombre de raccordements industriels, principalement dans sa partie Nord.

Le chemin de fer de Pékin à Hankow occupe, tant à la construction qu'à l'exploitation, 54 agents Belges de tous grades.

Voici quelques renseignements techniques :

Le poids des rails est de 37 kilos par mètre et les traverses sont en bois et préparées au sulfate de cuivre ; elle sont distantes de $0^m80$ au maximum. Les locomotives sont à 3 essieux couplés de 14T50 par essieu, pouvant remorquer 1000 tonnes sur les parties de ligne dont les rampes ne dépassent pas 3 millimètres par mètre.

Dans toute la partie nord déjà étudiée, les rampes ne dépassent pas cette inclinaison ; entre Syniang et Hankow les rampes atteignent 15 millimètres par mètre.

VOITURE DE VOYAGE DE M. JADOT
INGÉNIEUR CONTROLEUR DES CONSTRUCTIONS.

* * *

La réalisation de cette importante entreprise aura pour résultat d'accentuer encore énergiquement le mouvement d'expansion indispensable au maintien de notre prospérité nationale.

## Jadis

Les conditions confortables dans lesquelles s'effectuent actuellement la plupart des déplacements, doivent nécessairement influer beaucoup sur le développement de notre expansion coloniale, industrielle et commerciale.

Nous nous rendons difficilement compte aujourd'hui combien furent pénibles les moyens de communication de jadis.

Les longues traversées étaient particulièrement fastidieuses et pleines de dangers.

L'imperfection et la rusticité du matériel, les aléas de la navigation à la voile : les tempêtes devant lesquelles il fallait „fuir", les chutes subites de vent; puis les accalmies qui s'éternisaient, les difficultés d'atterrissement et les interminables escales; enfin les risques de la „chasse" alors légale, et même les embûches de la piraterie, exigeaient quelqu'héroïsme.

L'absence de nouvelles, résultant du manque d'organisation des services postaux, était cruelle. On ne songeait guère encore au télégraphe qui supprima l'éloignement.

Et cependant les trajets s'effectuaient, les distances se parcouraient, les termes étaient atteints.

Le voyage du Havre à Canton exigeait alors six mois, quand tout *allait bien!*

Outre les navigateurs, voués aux déplacements ininterrompus, les Envoyés des Puissances et quelques hommes se livrant au commerce, cependant fort rares alors en Belgique et en France, seuls s'engageaient en ces lointaines expéditions.

Nous devons à l'obligeance du Président du Comité Exécutif de „CONGO-NOËL", de reproduire les traits d'un de ses ancêtres qui de 1824 à 1838 fut chargé par la France de la représenter comme Consul à Canton.

B. GERNAERT, CONSUL DE FRANCE.

# Impression

1898.

Au cours d'une excursion que nous fîmes sur le Kin-Chow — un affluent du Yang-Tsé en amont de Han-Kow — nous rencontrâmes d'assez sérieuses difficultés pour effectuer le virage de nos embarcations, à cause du peu de largeur de la rivière. Nous montions notre *House-boat* remorqué par un *Steam launch*. J'éprouvais une certaine satisfaction patriotique à voir claquer à l'extrémité du mat une flamme aux couleurs nationales belges, qui flottait certainement pour la première fois dans ces parages.

La population chinoise riveraine accourue sur les bords du Kin-Chow, nous regardait d'un œil où la bienveillance ne le disputait pas à l'ahurissement. Elle nous laissa au surplus nous tirer d'affaire comme nous pûmes, sans nous venir aucunement en aide !

Depuis l'intervention armée des grandes puissances européennes, des Etats-Unis d'Amérique et du Japon, il semble cependant que le Céleste Empire soit mieux disposé envers les *Diables Étrangers*. (C'est le nom aimable que les Chinois nous donnent). Mais il s'écoulera encore du temps avant que les habitants de l'intérieur de l'Empire

VILLAGE AU BORD DU KIN-CHOW.

POPULATION CHINOISE D'UN VILLAGE AU BORD DU KIN-CHOW.

du Milieu soient animés de dispositions tout à fait bienveillantes envers nous.

Néanmoins il est avéré que le Chinois perd ses préventions à l'égard de l'Européen avec lequel il fait acte de commerce et qui conséquemment contribue à lui faire gagner de l'argent. Sous ce rapport l'établissement d'un réseau ferré important, rapprochant les immenses distances de ce vaste Empire et favorisant les transactions commerciales, aura une influence considérable sur le développement et l'amélioration de nos rapports.

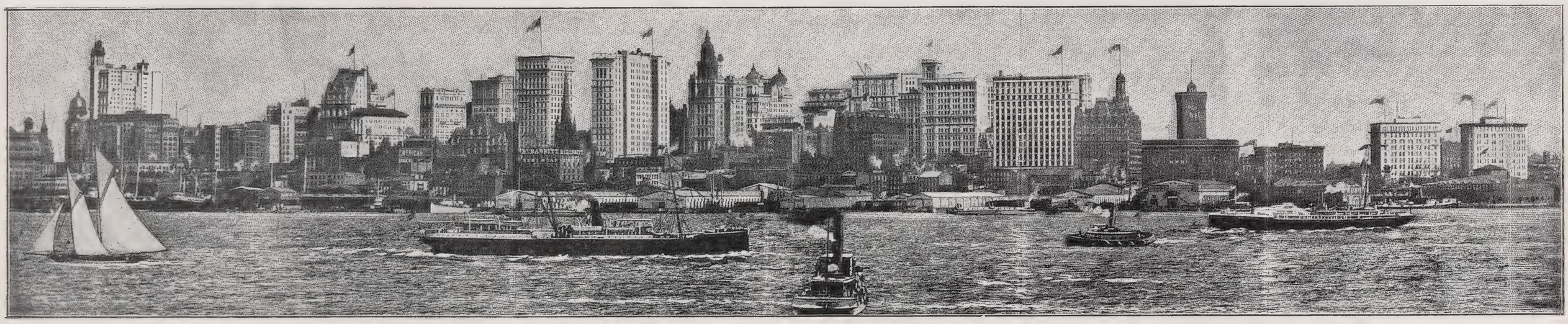
Le chemin de fer de Pékin à Han-Kow et son prolongement jusqu'à Canton, courant du Nord au Sud de la Chine sur environ 2300 kilomètres, en formeront la ligne principale.

On sait la grande part que S. M. Léopold II a prise dans la conclusion des traités qui ont fait du chemin de fer de Pékin Han-Kow une œuvre belge pour la plus grande partie et permettent d'espérer qu'il en sera de même du prolongement jusqu'à Canton.

Hubert.

IV

# ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE



NEW-YORK VU DE L'HUDSON.

Je n'ai nullement la prétention de vouloir, moderne Christophe Colomb, rééditer, à quatre siècles d'intervalle, une découverte de l'Amérique, fut-ce à l'occasion de Congo-Noël !

Mais est-il possible de parler des Belges à l'étranger sans rappeler que l'Amérique fut, de longtemps, pour beaucoup de nos compatriotes, une patrie d'adoption ?

J'ai pu me convaincre, au cours d'un voyage d'étude entrepris en automne 1891, combien, sous tous rapports, en ces dernières années, les Etats-Unis se sont développés colossalement,

Les questions industrielles m'intéressaient particulièrement et je désirais apprécier la réalité du « *péril américain* » qui, prétend-on, menacerait l'industrie européenne.

Certes les moyens de production dont disposent les Etats-Unis sont formidables :

— Les célèbres aciéries et les laminoirs de la

UNE RUE DE NEW-YORK. — THE BOWERY.

« Carnegie Steel Company » déconcertent par leur importance et la puissance des monstres digéreurs d'acier ductile, qui les peuplent.

La prospérité de cette Compagnie colossale a augmenté encore depuis son entrée dans le « Trust de l'acier ».

— Les « Baldwin Locomotive Works » fournissent annuellement douze cents locomotives, soit une moyenne de quatre machines par jour ouvrable.

— La Pittsburgh „Plate Glass Company" avec ses dix glaceries, démontre à l'évidence, par sa prospérité, l'efficacité de la fusion d'éléments primitivement placés, par suite d'une concurrence inintelligente, dans des conditions défavorables de production.

* * *

Tandis que l'Europe continue à redouter platoniquement le *„péril américain"* dont elle pressent vaguement les conséquences, les industriels des Etats-Unis recherchent les moyens d'obvier aux inconvénients d'une surproduction qui, pour certains fabricats, menace de devenir *mondiale* !

L'Amérique avait compris que le protectionnisme est indispensable pour faire naître et pour développer l'industrie d'un pays „neuf".

Elle savait que c'est au moment où le protectionnisme est appliqué que les droits qui en résultent doivent être maxima. Elle se rend compte aujourd'hui qu'il devient nécessaire d'abaisser ces droits successivement et avec sagesse.

Les Américains estiment que la situation générale actuelle exige impérieusement des ententes intercontinentales de longue durée.

* * *

En fait, le „péril américain" n'existe pas !

Les Etats-Unis subissent, comme nous, dans certaines branches industrielles, les inconvénients de la surproduction ; mais leurs prix de revient sont, en général, plus élevés que les nôtres, et les Américains sont tout disposés à des ententes intercontinentales dont ils étudient déjà l'organisation.

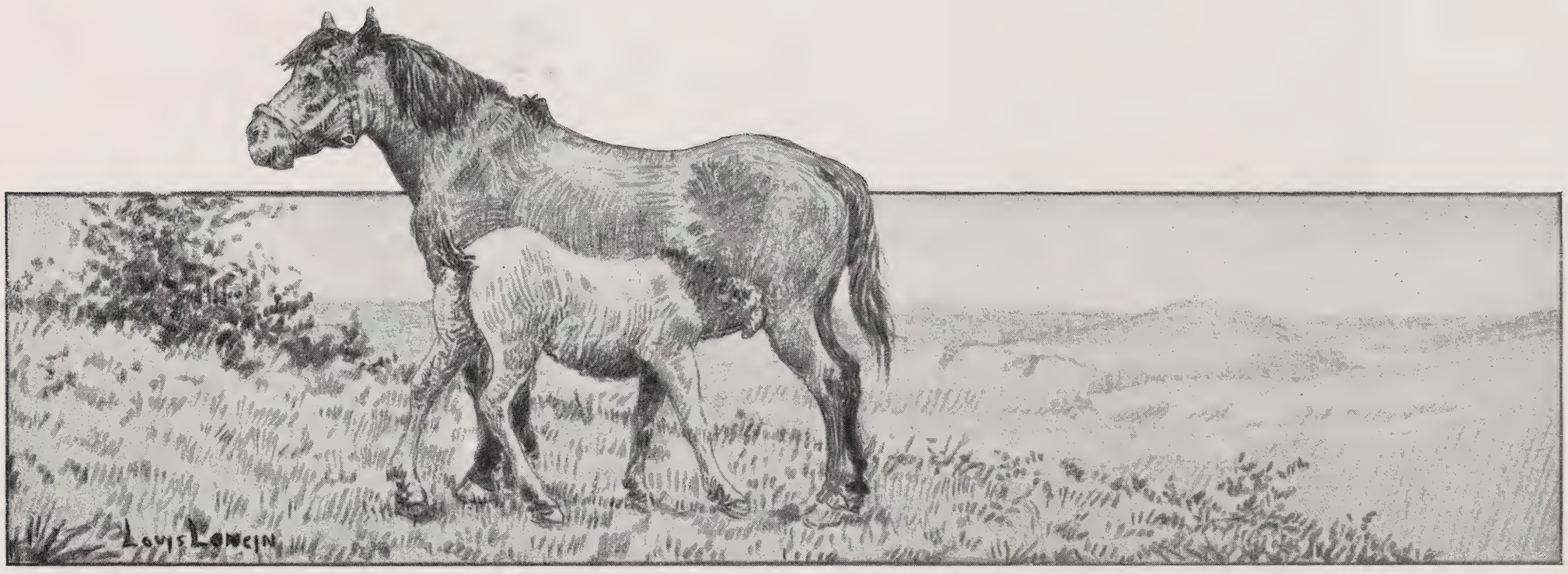
Ce qu'en Europe, nous perdons totalement de vue, c'est le préjudice énorme que, nous qui avons de bas prix de revient, nous causons à nos confrères américains, chaque fois que nous lançons inconsciemment sur leur marché de grandes quantités de nos produits à des prix minimes.

Nous oublions trop que l'Amérique, de consommatrice, est devenue productrice.

Peu nous chaut que les industriels américains perdent de nombreux millions chaque fois qu'il nous convient, après avoir désorganisé nos propres marchés, d'inonder, sans profit pour nous, leur clientèle locale de nos produits.

Nous n'admettons pas pour l'industriel des États-Unis le *„péril européen"* ; mais nous gémissons désespérément à la seule pensée qu'un jour peut-être les Américains pourraient user à notre égard de justes représailles.

J. G.



V

# SIAM

Parmi tant de contrées lointaines où s'est portée l'expansion belge dans les dernières années du siècle qui vient de finir, il n'en est pas sans doute où l'événement ait été plus inattendu et moins préparé qu'au Siam.

Il a fallu que, vers 1890, le sentiment d'un danger imminent décidât brusquement le Souverain de ce royaume d'Extrême-Orient, enserré entre les possessions françaises et britanniques, à rechercher l'appui

ROLIN-JAEQUEMYNS.

d'un conseiller européen; il a fallu qu'à ce moment précis des circonstances toutes particulières aient décidé M. Rolin-Jaequemyns, jurisconsulte et homme d'État belge, après avoir accompli une carrière brillante dans son pays, à en recommencer une nouvelle aux extrémités de l'Asie; il a fallu surtout que des événements critiques, qui survinrent peu de temps après l'arrivée de notre compatriote à Bangkok, aient permis au roi de Siam, S. M. Chulalongkorn, d'apprécier aussitôt le dévoûment inébranlable, les talents et l'autorité internationale de son nouveau conseiller européen. C'est ainsi que, pendant les dix dernières années de sa vie,

M. Rolin-Jaequemyns a été au Siam „l'ami du Roi" et son inspirateur, de qui l'influence paraît subsister même au-delà du terme de sa vie.

M. Rolin-Jaequemyns était né à Gand le 31 janvier 1835. Fils aîné d'un avocat de renom, qui fut quelque temps ministre des travaux publics, il fit de brillantes études juridiques et, jusqu'en 1878, sa carrière se résuma dans une participation active aux œuvres sociales de sa ville natale et dans l'étude du droit des gens. Il y acquit une notoriété qui dépassa bientôt les limites de notre petit pays. En 1878, il lui échut un portefeuille dans le ministère présidé par M. Frère-Orban, et les hasards de la politique firent que ce portefeuille fut celui de l'intérieur, alors qu'il paraissait tout désigné pour celui des affaires étrangères. Ce ministère dura jusqu'en 1884, et les années suivantes furent de nouveau consacrées par M. Rolin-Jaequemyns à ses publications sur le droit des gens et sur les relations entre États.

Cette carrière en quelque sorte double, partagée entre l'administration intérieure du pays et l'étude de la politique internationale, avait valu à M. Rolin-Jaequemyns une préparation vraiment exceptionnelle lorsque, en 1892, il accepta la position de Conseiller Général de S. M. le Roi de Siam et, à l'âge de 57 ans, s'embarqua pour Bangkok avec M^me^ Rolin-Jaequemyns.

Les premiers mois de son séjour furent, dit-on, assez pénibles pour un homme de son tempérament qui, voyant la nécessité des réformes administratives ainsi que le danger de pourparlers engagés et de plus en plus aigres avec la France, voulait agir et ne parvenait guère à secouer la torpeur ni le fatalisme asiatiques.

La vieille politique siamoise aboutit, au milieu de 1893, à une catastrophe. Deux canonnières françaises forcèrent la barre fortifiée du Ménam et remontèrent ce fleuve jusqu'à Bangkok; puis l'escadre française d'Extrême-Orient établit le blocus des côtes du Siam et, après quelques négociations, le Siam fut contraint de souscrire au traité du 3 octobre 1893 dont les conditions avaient été dictées en grande partie par le plénipotentiaire français M. Le Myre de Villers.

Il nous a été permis de jeter un coup d'œil sur quelques cahiers de souvenirs que M. Rolin-Jaequemyns rédigea au jour le jour durant cette période si agitée de son séjour au Siam, et nous avons pu constater qu'il fit tout pour écarter les résolutions téméraires et qu'au moment du plus grand péril, alors que l'on craignit un instant le bombardement de la ville et du palais royal, il donna l'exemple du sang-froid, inspirant les démarches et les négociations grâce auxquelles le Siam conserva du moins son indépendance.

Dès lors, avec un souverain éclairé et instruit par les événements, tel que le roi Chulalongkorn, l'influence de M. Rolin-Jaequemyns au Siam était définitivement établie. Il en usa pour diriger le gouvernement de cette monarchie absolue dans la voie des mesures libérales: réorganisation progressive des tribunaux, réforme de la procédure criminelle, revision des procès de toutes les personnes retenues dans les prisons, réforme du régime des prisons, organisation de la police, établissement et publication d'un budget général du royaume avec liste civile, création successive de lignes de chemins de fer par les ressources du budget ordinaire. Tel est le résumé des résultats acquis de son activité administrative, sans compter les améliorations presque journalières dans tous les détails de l'administration. Et bien d'autres réformes, notamment celle des impôts et la promulgation de codes étaient à l'étude et fort avancées déjà, quand la mort l'a saisi en pleine activité, après quelques semaines de maladie, le 9 janvier 1902.

Heureusement que la confiance absolue et le pouvoir illimité du Souverain lui avaient permis de secouer l'inertie orientale et de faire beaucoup en peu d'années.

Rappelons que, dans ce travail considérable, M. Rolin-Jaequemyns sut se faire assister de tout un groupe de jeunes jurisconsultes belges qui vinrent se former auprès de lui. Le premier en date fut M. R.-J. Kirkpatrick qui devint son gendre et en qui il avait compté trouver le continuateur de son œuvre. Mais la santé de M. Kirkpatrick ne résista pas aux rigueurs du climat et il ne rentra en Belgique que pour y mourir entouré de sa famille et des amis qui l'avaient vu partir quelques années auparavant rempli d'espoir et de projets. Citons ensuite Messieurs F. Cattier, C. Schlesser, Simon, du barreau de Bruxelles, Jottrand, du barreau de Mons, Henvau, détaché du Ministère de la Justice à Bruxelles, Pierre Orts, actuellement secrétaire de légation de Belgique à Paris. J. de Buysscher, du barreau de Gand. Ces excellents collaborateurs ont quitté le service du Siam après un séjour plus ou moins long, mais ils ont tous contribué à des degrés divers au mouvement d'expansion des idées belges à l'étranger. L'un d'eux, M. Cattier, continue du reste à tirer parti de la connaissance qu'il a acquise des choses de l'Extrême-Orient, car il est à présent le Secrétaire Général de la Compagnie internationale d'Orient dont le siège est à Bruxelles et qui dirige notamment en Chine des entreprises considérables.

Il reste encore actuellement au servive du Siam trois anciens collaborateurs de M. Rolin-Jaequemyns et peut-être aurions-nous dû les citer ici en premier ordre. Ce sont Messieurs Robyns, Baudour et Tilmont, tous trois du barreau de Bruxelles. Ils ont été rejoints cette année par M. René Sheridan du barreau de

Bruges. A eux quatre, avec M. le docteur Reyter, médecin du Roi de Siam, ils représentent actuellement la tradition belge à Bangkok.

On remarquera que, dans l'œuvre des Belges au Siam, nous n'avons mentionné aucune réforme qui touchât au domaine du droit constitutionnel. M. Rolin-Jaequemyns ne croyait sans doute pas que le temps ni le lieu fussent appropriés à l'éclosion de rien d'analogue à nos institutions parlementaires. L'exemple du Japon n'est du reste guère encourageant sous ce rapport et un spécialiste en droit international, comme notre compatriote, devait estimer sans doute que l'essentiel pour mettre un État en bonne posture, dans la grande communauté du droit des gens, est de lui procurer une organisation qui protège les droits civils de chacun. C'est là un bien essentiel qu'il convient parfois d'imposer d'autorité à une population, et les franchises politiques viennent ensuite par surcroît à un peuple émancipé.

Il n'y a pas de doute qu'au Japon c'est bien plus l'organisation de la Justice et la promulgation des Codes, plutôt que l'existence d'un Parlement japonais, qui ont consacré l'autonomie internationale de cet Empire par l'abolition des capitulations ; et nous sommes persuadés que c'est sous l'action de telles idées que M. Rolin-Jaequemyns s'attacha avant tout aux réformes judiciaires au Siam.

Dans l'ordre de la politique internationale et de la diplomatie, l'œuvre de notre compatriote au Siam est de celles qui restent longtemps ensevelies dans les archives des chancelleries. Il est permis toutefois de l'apprécier dans ses résultats, et ces résultats sont tels que le Royaume de Siam, dont l'existence même était en question en 1892, a réussi à se maintenir, à se faire respecter de ses puissants voisins, et qu'au lieu de disparaître avec la complicité tacite des nations européennes comme tant d'autres, il paraît avoir acquis une nouvelle vitalité. Le traité franco-siamois actuellement soumis à l'approbation des Chambres françaises en est la preuve éclatante.

C'est à l'œuvre qu'on juge l'ouvrier! Le vieux dicton s'applique élogieusement à ce qu'ont accompli au Siam M. Rolin-Jaequemyns et la pléïade de jeunes jurisconsultes belges dont il a su s'entourer.

Sur l'homme lui-même dont nous publions ici le portrait, rappelons ces paroles prononcées à la Chambre belge par son président M. Schollaert, le 14 janvier dernier :

» Quelle que soit l'appréciation qu'on puisse avoir » sur son passage aux affaires, nul ne contestera à » M. Rolin-Jaequemyns un profond dévoûment à son » pays : il l'a honoré par sa science du droit des gens; » il l'a honoré aussi par son caractère et son désintéressement..... »

VI

# PERSE

DÉTAILS DE TOILETTE.

LA PRIÈRE.

A LA FONTAINE.

Les premières tentatives de transplantation industrielle, faites par les Belges, en Perse ne furent pas heureuses, malgré tous les firmans de concessions, malgré les monopoles accordés, malgré la bienveillance manifeste du Shah.

Les causes de cet insuccès sont nombreuses et complexes.

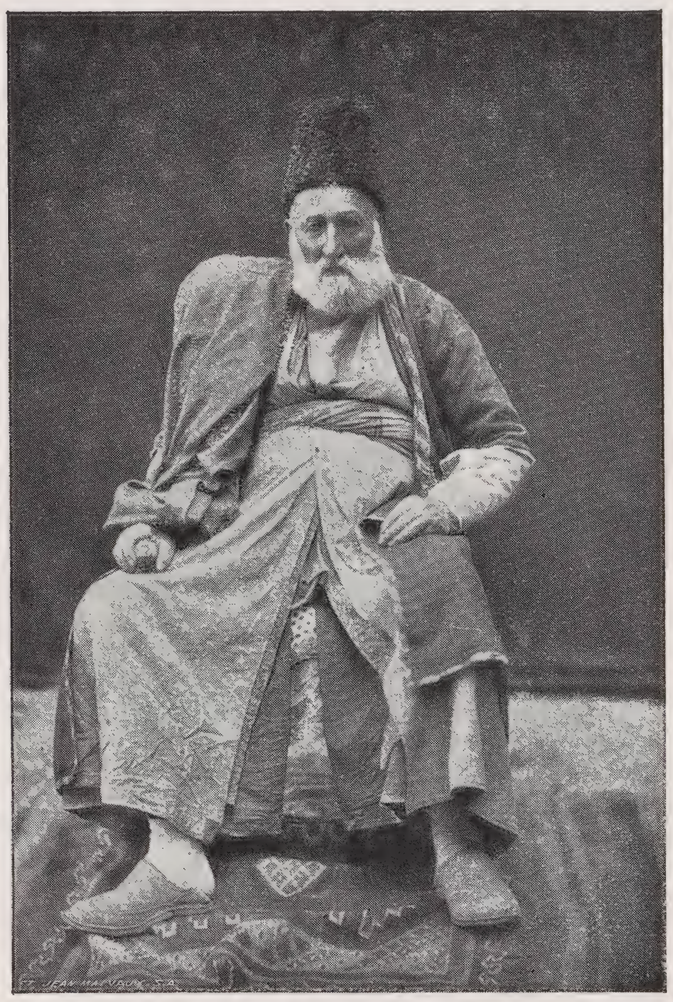
N'importe!

La trouée est faite; le nom belge est devenu familier à la cour persane, le Shah a vu nos compatriotes à l'œuvre.

Et sans doute, chez ce monarque très éclairé, l'impression a été favorable.

Puisqu'il n'a voulu pour ses douanes, pour l'orga-

MARCHAND DE THÉ.



VIEUX PERSAN.

FEMME NOMADE.

FABRIQUE DE TAPIS.

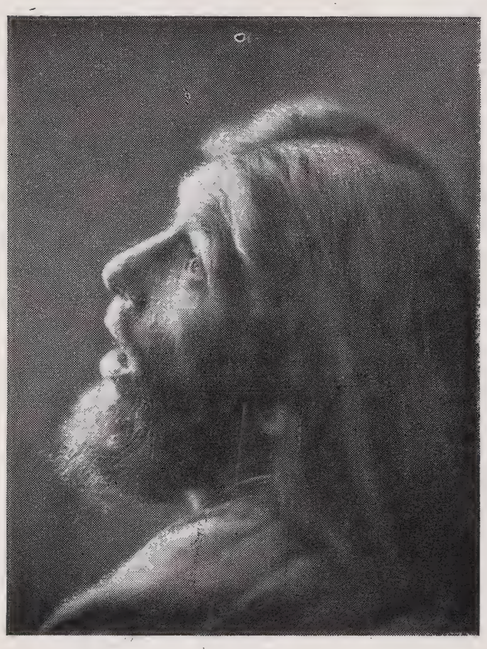
nisation de sa justice, puisqu'il n'a pris comme conseiller de ses Ministères que des belges.

Nous avons en Perse deux concurrents formidables: la Russie et l'Angleterre. Certes nous ne devons point songer à prendre jamais là-bas une situation prépondérante; nous sommes un peu loin de cette terre promise où l'on n'accède que par une route à travers les montagnes.

Mais nous y trouverons pour nos produits un honnête débouché.

Nous aurions tort d'abandonner la partie.

LA CARAVANE.



FUMEUR DE HATCHICH, EN EXTASE.

VII

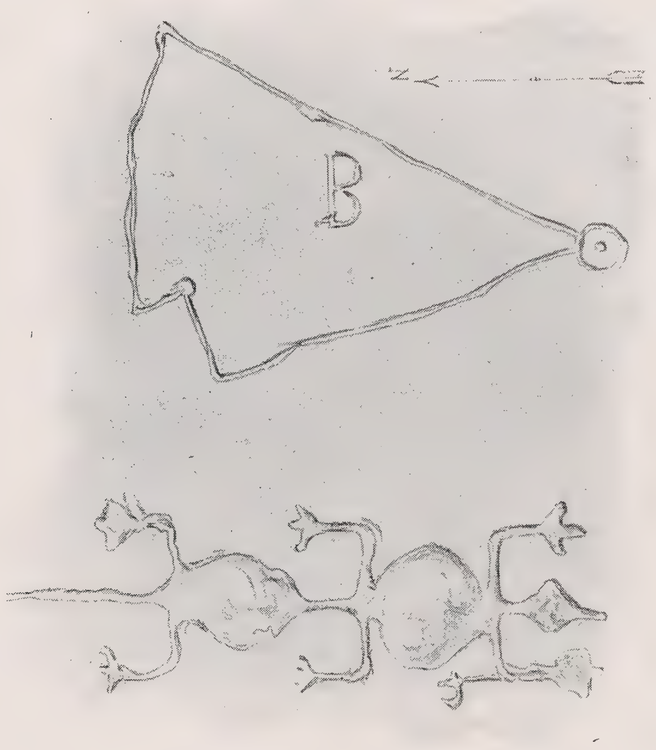
# BRÉSIL

## Les Gravures sur rochers de la Cataracte des Martyrs (Araguaya)

INDIENNES CARAJAS (AMAZONE).

Dans la vaste Amazonie, cette terre encore si peu connue, le long des rives de ces „rios“ au lit tourmenté et au cours héroïque, le voyageur qui s'égare dans les profondeurs des forêts vierges équatoriales de ces pays sauvages, est tout surpris de rencontrer d'étranges signes gravés sur les roches dures qui constituent en grande partie le sol de cette portion du Brésil.

Parmi les plus intéressantes de ces sculptures, on remarque celles de la *Cachoeira dos Martyrios* ou la Cataracte des Martyrs, dans l'Araguaya.



DESSINS SUR DES DALLES.

Voici ce qu'en dit Coudreau qui navigua par dessus ces gravures lapidaires, à l'époque des crues du commencement de l'année 1897.

„..... Ensuite, longeant les collines de la rive droite, on arrive „à celle d'entre elles qui a donné son nom à la cachoeira.

„Cette colline finit sur la rivière, à peu près à pic, par un „rocher actuellement à cinq mètres au-dessus de l'eau, rocher offrant „à sa base quelques dessins assez grossiers, qui malheureusement „ne peuvent être vus que pendant l'étiage.

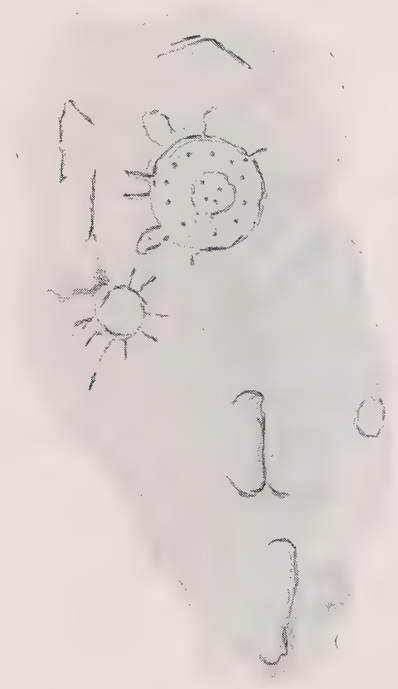
„Ces dessins, gravés à hauteur d'homme sur le rocher, à „l'époque de la sécheresse, par quelqu'artiste indien de la lointaine „époque où les Indiens éprouvaient le besoin de laisser d'eux, sur „les rochers des rivières, un souvenir impérissable, — ces dessins „ressemblent, me dit-on, à des lettres mal formées. D'autres ont „voulu y voir quelques uns des emblêmes de la Passion..... (1)“.

D'après les renseignements de Coudreau, croyons-nous, le grand géographe Elisée Reclus en parle en ces termes:

„Cette île des „Bananerais“, qui n'a pas moins de 400 kilo- „mètres du sud au nord, (510 kilomètres avec les sinuosités de la „rive occidentale), paraît être une nappe d'alluvions lacustres: elle a „gardé sa parfaite horizontalité, et dans sa partie septentrionale se „trouve encore parsemée de marais; même elle est occupée, dit-on, „par une vaste nappe d'eau dont l'affluent se déverse dans le bras „oriental de l'Araguaya, généralement désigné sous le nom de Braço „Menor, à cause de la moindre abondance de sa masse liquide. Au „nord de l'île Bananal, deux autres îles, qui comblèrent également „des bassins de l'ancienne mer intérieure, se succèdent jusque vers „le 8e degré de latitude, longeant la sierra dos Cayapos, qui se

(1) (H. Coudreau: *Voyage au Tocantins-Araguaya, 31 Décembre 1896-23 Mai 1897.* Paris, A. Lahure, 1897).

„rapproche peu à peu et projette des traverses (antapaivos) ou „saillies de rocs éruptifs ou de gneiss à travers le courant. Ce sont „les arêtes d'où le fleuve s'épanche en rapides ou en cascades : „là commence la descente des plateaux intérieurs vers les campagnes „amazoniennes. Les premières éclusées ne sont point dangereuses „pour la navigation, mais le courant devient plus rapide et plus „accidenté de cataractes et de remous sur une longueur d'environ „29 kilomètres jusqu'à la Carreira Comprida; dans cet espace „l'Araguaya tombe d'une hauteur totale de 25 mètres et demi, soit „d'environ un mètre par kilomètre. Ici le fleuve tourne au nord-est, „formant de moindres bouillons; puis, percés de puits et couverts de „sculptures indiennes, dans lesquelles les bateliers brésiliens ont cru „reconnaître l'image du supplice de Jésus-Christ: d'où le nom de „Martyrios donné à ce passage".



DESSINS SUR DES DALLES.

Ni Reclus, ni Coudreau n'ont malheureusement vu les Roches dessinées, et non la Roche; et c'est sur les dires des gens de l'équipe de H. Coudreau que celui-ci, n'ayant pas bien du comprendre les renseignements donnés par ses hommes, à dépeint erronément l'emplacement des gravures.

Les Européens qui passèrent par la Cachoeira dos Martyrios sont peu nombreux; on pourrait les compter : nous ne connaissons que le Père Gil Villanova, un dominicain, fondateur de la Colonie de Conceicâo sur l'Araguaya; M. Arthur Stiévenart, un jeune Belge qui séjourna quelque temps à quelques kilomètres en amont, à Saô José dos Martyrios; M. et Mme H. Coudreau et les Membres de la Mission du Tocantins-Araguaya.

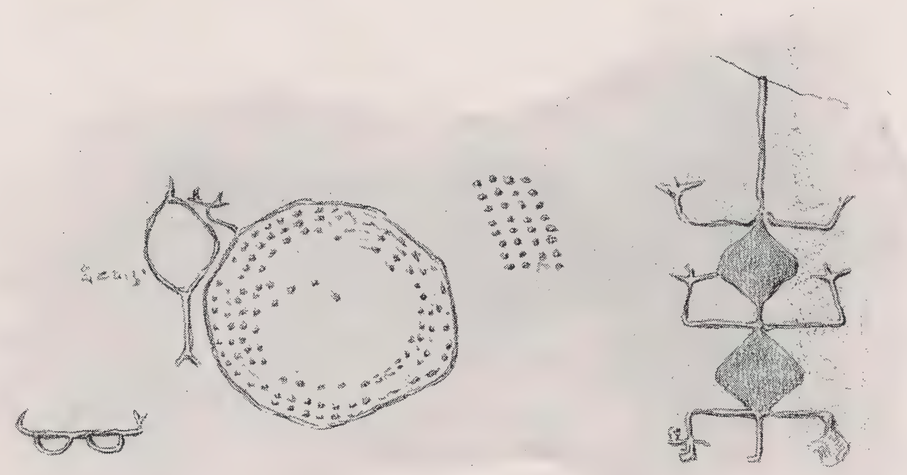
Nous ne croyons pas que le Père Gil Villanova se soit jamais arrêté à la Cachoeira dos Martyrios pour y chercher les roches gravées, et M. Stiévenart était à San José lors des hautes eaux de 1896-97, époque du passage d'H. Coudreau en cet endroit, alors que les roches de la Cachoeira sont immergées et invisibles.

Nous ne connaissons que deux membres de la Mission du Tocantins Araguaya, M. Moreels et le Dr Buckens qui l'accompagnait, qui se soient arrêtés à Martyrios et y aient vu les gravures lapidaires; peut-être le premier, qui sait dessiner, a-t-il songé à en prendre des croquis?

Quoi qu'il en soit, jusqu'à ce jour, nulle reproduction n'en a été donnée et nous croyons être les premiers à faire connaître les signes étranges de la Cataracte des Martyrs.

* * *

La „Cachoeira dos Martyrios" est formée par un éperon de gneiss constituant l'extrémité-sud des collines de Cachoeira Grande que suivent celles de Saô José. Cet éperon traverse perpendiculairement le fleuve en rétrécissant considérablement la largeur de celui-ci. A la saison des crues, les eaux se précipitent à droite et à gauche, laissant au centre une espèce d'île rocheuse, presqu'à



DESSINS SUR DES DALLES.

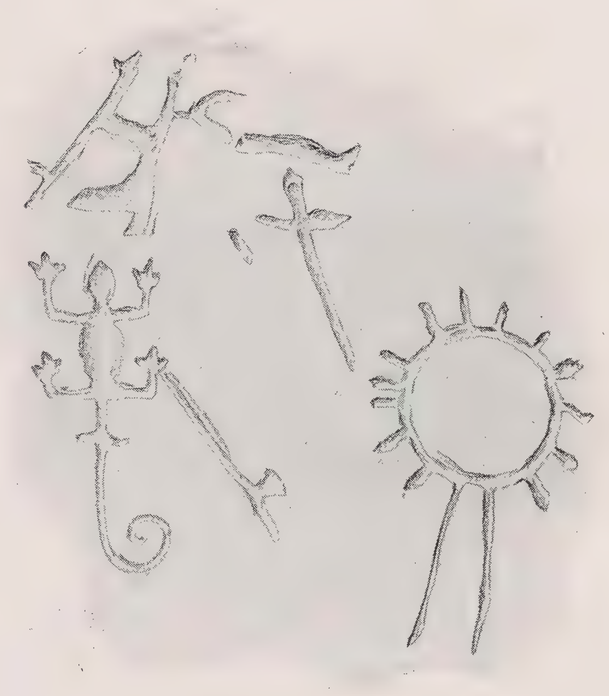
fleur d'eau, où se jouent avec fracas les flots furieux du fleuve creusant de vastes et profondes chaudières dans les bans horizontaux de gneiss.

A l'étiage, il ne reste qu'un étroit passage rectiligne, profond, large d'environ 50 mètres, situé au centre de la barrière rocheuse et par où toutes les eaux de l'Araguaya se déversent en tourbillonnant, emportées par un courant impétueux.

C'est sur les dalles horizontales de cette barrière, rendues très glissantes par le passage des eaux et où le moindre faux-pas vous précipiterait dans une des vastes chaudières, que l'on rencontre un peu partout à l'étiage, mais surtout sur la rive droite, les gravures indiennes dont nous reproduisons les types caractéristiques.

Ces gravures, très-frustes, ont du être obtenues par martellement avec une pierre dure, pointue, granit ou quartz; elles représentent, comme le montrent nos planches, le jacaré (caïman), souvent avec deux corps et six pattes dont la première de droite tient soit une hache, soit un calumet; le caméléon, reconnaissable à la queue enroulée à son extrémité; le soleil; la comète; la hache; la pagaie; des cercles ponctués; des séries de points ou de lignes; un cercle traversée par deux droites perpendiculaires, égales, dont les extrémités se terminent en tridents, etc., etc.

Dans tous ces signes rien n'indique, à notre avis, une représentation quelconque des emblèmes de la Passion, comme le dit Coudreau. Une seule figure (ainsi qu'on en jugera par nos reproductions) pourrait être comparée au Chrisme de la primitive Eglise, que l'on rencontre si souvent dans les catacombes romaines; c'est le seul que nous ayons remarqué parmi toutes les gravures énigmatiques de la cataracte des martyrs.

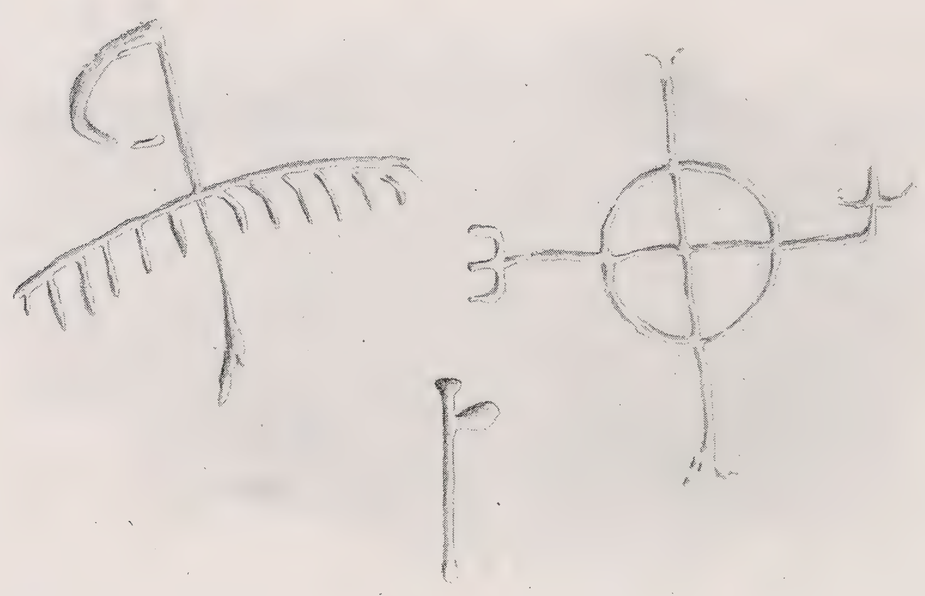


DESSINS SUR DES DALLES.

Quels sont les auteurs de ces gravures à peu près effacées et certainement très anciennes, car la tradition, chez les civilisés (?)

de la rivière et chez les indiens Carajas qui en peuplent les rives, est absolument muette à ce sujet.

Nous avons interrogé le doyen des habitants de la petite



DESSINS SUR DES DALLES.

localité voisine, Saô José, un vieillard presqu'aveugle, M. Vanderley, qui nous a dit avoir toujours vu dans le même état les pierres gravées.

Le vieux chef Caraja Déréké de Saô José, le père des femmes chefs Johanna et Maria, qui avaient naguère des „aldeias“ dans l'*Estiraô da Correïnha* et dans le poissonneux *Igarapé da Maria*; le frère de feu Joakim Déréké le fameux caraja qui, il y a quelques années encore, du haut de la *barreira* à pic où était située son aldeia, assaillait les canots brésiliens qui passaient à portée de ses flèches; Déréké, de même que les habitants de Saô José et les moradors voisins, ignorent l'origine des hiéroglyphes de Martyrios et ne savent à quelle tribu indienne on peut rapporter leur exécution.

Les environs de Martyrios et les montagnes des rives de l'entrée S. de la *Cachoeira Grande*, proche de Martyrios renferment encore d'autres curiosités qu'il serait très intéressant d'explorer avec méthode.

Presqu'au sommet d'une colline élevée dont la cîme est dénudée et que l'on aperçoit en remontant la rivière de plusieurs lieues sur la rive gauche, se dresse un énorme parallélipipède, orienté vers le N. E., d'un blanc éblouissant sous le soleil levant, et qui tranche sur la couleur sombre des autres roches de la montagne.

Nous soupçonnons un gigantesque menhir que nous aurions voulu visiter et décrire; mais l'accès de la montagne qui lui sert de piédestal est si difficile et cette montagne est si abrupte, que nous n'avons pu en tenter l'escalade, le temps nous faisant défaut pour chercher un endroit de plus facile accès.

D'autres pierres levées semblables existeraient aux environs et nous connaissons, toujours dans la même région, une grotte qui pourrait réserver des surprises à celui qui y entreprendrait des fouilles.

**Luiz da Novavia.**

HABITATION LACUSTRE (AMAZONE).

# Délimitations

Faire reconnaître son pavillon comme celui d'un Etat ou d'un Gouvernement ami par les Puissances, occuper les confins des territoires acquis en Afrique, fut dans les premiers soins, comme dans les principales obligations de l'Association internationale du Congo. Dès avant la signature de l'„Acte général" résultant de la Conférence de Berlin, des traités conclus avec les Etats européens dont les possessions touchaient au nouvel Empire, avaient déterminé les limites de ce dernier. Mais la détermination ne pouvait être qu'aussi vague que les notions géographiques possédées alors sur l'intérieur du continent africain. Au fur et à mesure que ces notions devinrent plus précises, de nouveaux traités intervinrent et les frontières perdirent leur caractère incertain et théorique. Actuellement on procède à leur détermination géographique exacte et même à leur bornage là où elles ne se confondent pas avec un accident hydrographique ou orographique bien net. C'est ce travail qu'une commission mixte vient d'achever pour tout ce qui concerne les limites entre l'État et les possessions portugaises dans le bas et le moyen Congo. Savoir : au Nord du fleuve, les frontières de l'Enclave de Cabinda et le fleuve Chiloango jusqu'aux possessions françaises ; au Sud du fleuve, depuis Noki jusqu'au Kwango.

LE COMMANDANT CABRA
TRAVERSANT UN MARAIS SUR LES ÉPAULES DES NOIRS.

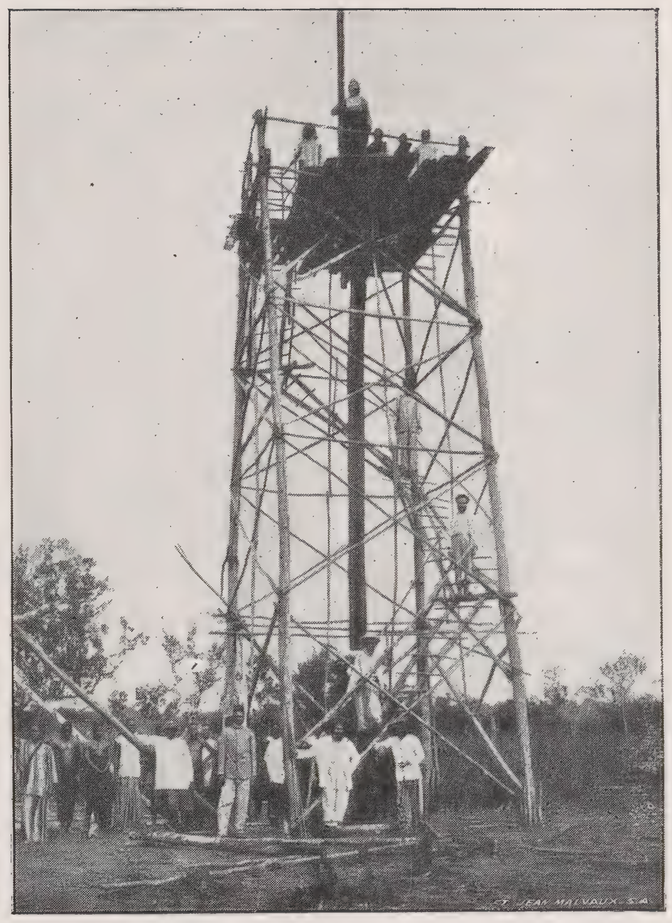
De 1897 à 1902, pendant trois campagnes sur le terrain, j'eus l honneur de représenter les intérêts de l'Etat Indépendant en qualité de Commissaire du Roi-Souverain et de travailler de concert avec MM. Nunés, Coutinho et Moraes e Casto successivement délégués par le Gouvernement de Sa Majesté Très Fidèle. Avec ces collaborateurs d'élite, nous avons pu déterminer un grand nombre de points par des observations astronomiques, les relier par des réseaux et

LA GRIMPÉE DES MONTICULES POUR LA TRIANGULATION.

BORNE-FRONTIÈRE DE YOGO.

BORNE-FRONTIÈRE NON MAÇONNÉE.

PILIER GÉODÉSIQUE.



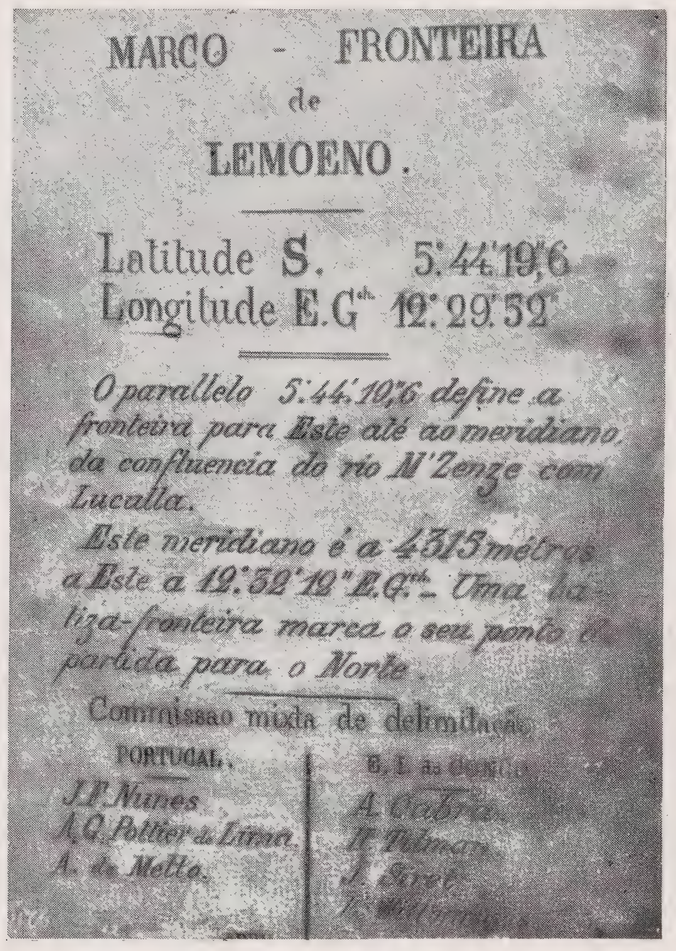
BASE D'UN SIGNAL DE TRIANGULATION (CABRA).

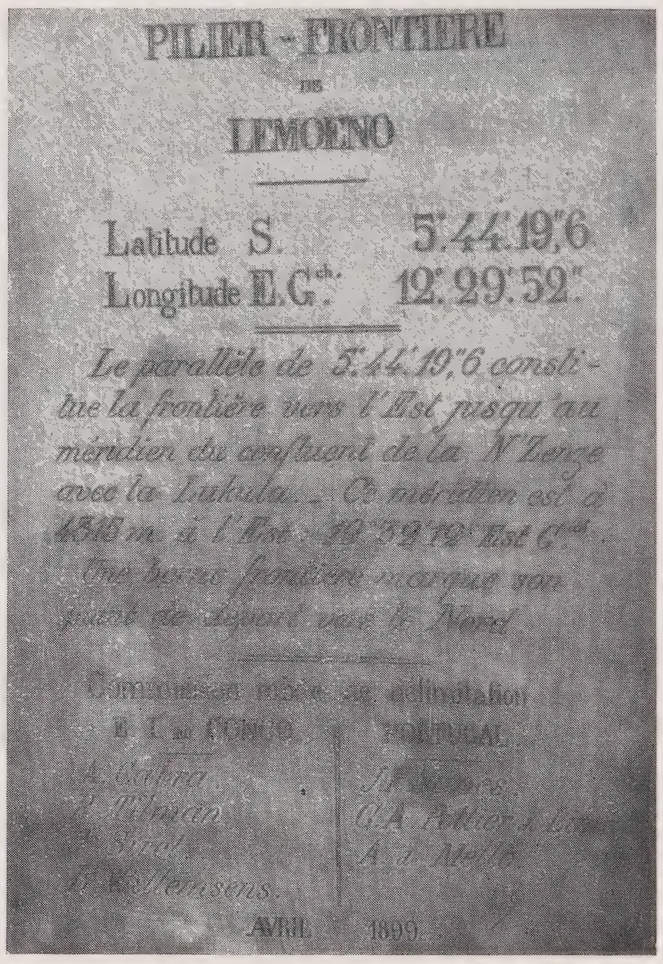
triangles géodésiques et établir ainsi la carte des zônes frontières, construire une centaine de piliers ou de bornes en fer et maçonnerie, et, tout en repérant définitivement les limites de l'Etat, apporter notre contribution à l'établissement de la carte générale, comme à l'étude du sol, de ses produits, de la faune et de la flore du pays.

La tâche me fut aisée grâce à l'aide précieuse que m'apportèrent mes compagnons de route qui furent successivement MM. Lekeu, lieutenant de l'armée belge, le docteur Tilman, mort à la côte orientale dans une nouvelle mission, Michel, mon second dans les deux dernières campagnes, le capitaine Siret et le lieutenant Paternoster de la Force Publique, les sous-intendants Willemsens et Brekels.

Quand on remarque que de nombreux Etats américains dont l'existence se compte déjà par siècles, n'ont pas encore leurs limites bien fixées et ne possèdent que des cartes rudimentaires, on doit admirer dans ce domaine comme dans les autres, la haute intelligence, l'activité géniale, la persévérance extraordinaire, de l'illustre Fondateur de l'Etat, notre bien aimé Roi, qu'aucun progrès scientifique ne laisse indifférent et qui ne veut pas que la devise de son Empire »Travail et Progrès« soit un vain mot.

**Commandant A. Cabra.**




INSCRIPTIONS DES PILIERS-FRONTIÈRES.

# UNE PARTIE DE TENNIS A BOMA

Quelle est la cause de cette indulgence dont notre cœur déborde, lorsque s'amoncellent les ans, si ce n'est la conscience que tout, en ce monde, n'est que *relatif?*

L'œil qui a beaucoup observé mesure instinctivement les relations qui différentient les choses.

L'intelligence qui a beaucoup travaillé, c'est-à-dire beaucoup comparé, apprécie spontanément les distinctions les plus subtiles.

Mais, s'il est vrai qu'en la matière, comme dans l'idéal, tout n'est que relatif, l'impression la plus saisissante de cette généralisation constante des *rapports,* est bien certainement la sensation de l'éloignement et des milieux.

Qui de nous, au cours de longues périodes d'isolement, ne s'est rattaché à des „riens" qui possédaient le don magique de soulager la sensation cruelle parfois, de la solitude ?

Tous ceux qui, de par le monde, allèrent élargissant leur horizon intellectuel, éprouvèrent de façon saisissante combien surtout sont relatives entre elles les grandes distances.

Quand, après de longs mois, parfois d'interminables années, le trajet du retour nous ramène vers des lieux dont notre mémoire conserva le souvenir, une sensation très-douce nous envahit, et nous oublions que longtemps, longtemps encore le chemin se déroulera sous nos pas, avant que n'apparaisse, dans les brumes indécises de l'horizon éternellement attendu, la silhouette du foyer béni.

Et ainsi, d'étape en étape, s'égrène l'interminable chapelet de la route au long de laquelle nos affections se revivifient, tandis que va grandissant, notre inquiétude.

Puis, quand se manifestent les premiers vestiges de civilisation, quand une main amie a enserré notre main dans une de ces étreintes qui inondent d'une joie indicible notre pauvre cœur, quand enfin nous nous retrouvons dans ce confort très relatif, mais qui nous semble le summum des satisfactions matérielles, quand de nos compatriotes nous entourent, alors c'est bien le sol de la patrie que nous foulons, c'est l'air natal que nous respirons avec délices, et en une griserie enthousiaste contre laquelle nul ne saurait, ni ne voudrait réagir, nous oublions un instant et nos affections les plus tendres et nos plus précieuses amitiés.

Tel, au retour, nous impressionne Boma !

Et les quelques jours que réclament les derniers soins de notre mission, ou qui nous séparent du plus prochain „ départ ", s'écoulent en une enchanteresse satisfaction.

Et quand la tâche quotidienne, lourde souvent, achevée, quelques camarades parviennent, vers la tombée du jour, à nous consacrer un peu de leurs loisirs, combien ces heures, trop rares hélas! ne sont-elles pas merveilleuses?

J. G.

WANGERMÉE — Vice-Gouverneur général
B^on^ NISCO — faisant fonctions de président du trib. d'appel
HORTSMANS — Juge d'appel
BRANDEL — Secrétaire général adjoint
CABRA — Capitaine Commandant
VANDAMME — Secrétaire général

# DAKAR

Le Cap Vert apparaît, vu de l'Atlantique, comme une colline grisâtre bordée de sombres récifs. Des bandes de cachalots énormes, gardant la pointe avancée de l'Afrique vers l'ouest, se jouent dans les flots azurés trahis de loin par le gracieux panache de leurs évents.

Un phare peu élevé guide les pilotes qui doivent entrer le soir dans la baie. Pour arriver au port, les navires décrivent une courbe vers le sud, doublent la pointe sur laquelle est construite la ville, passent devant l'île de Gorée envahie toute entière par l'ancienne ville sénégalaise, aux maisons vétustes.

La baie de Dakar est vaste, c'est le meilleur port de l'Afrique Occidentale, la clef maritime du Soudan français dont St. Louis est la capitale. Seulement St. Louis, situé à l'embouchure du fleuve Sénégal, ne possède pas de mouillage, et une voie ferrée longue de 250 kilom. a

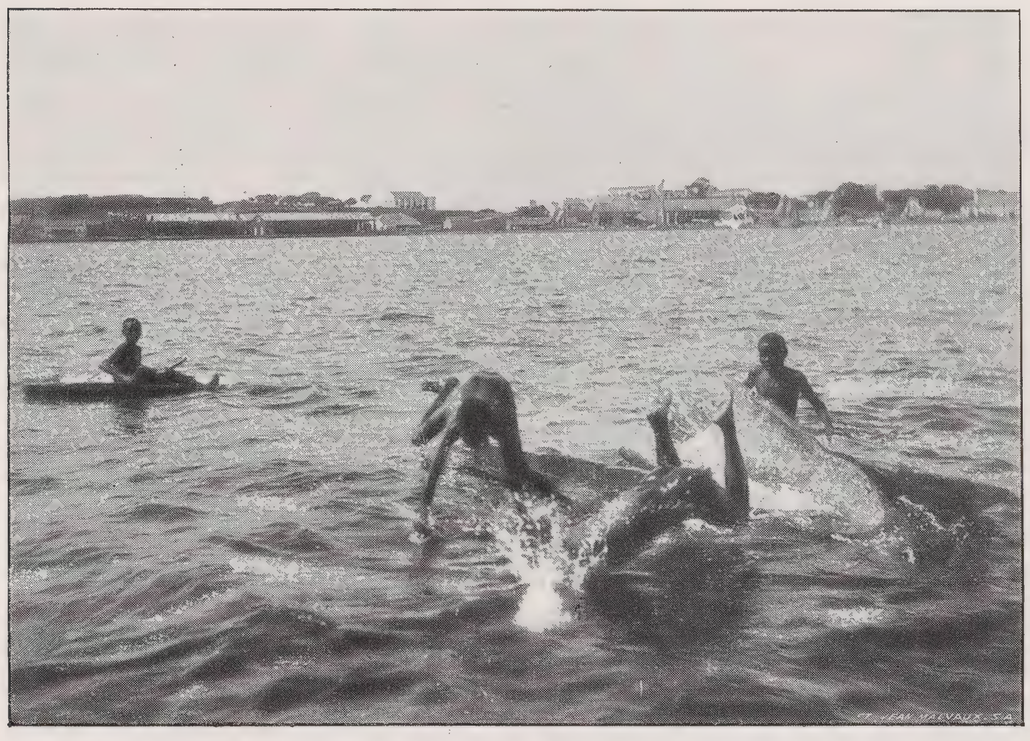
Fort.

ILE DE GORÉE, EN FACE DE DAKAR.

été construite pour relier cette ville importante à Dakar, et conduire ainsi à la mer tous les produits de cette région, de la Sénégambie et du Haut-Niger.

Le gouvernement français fait de grands sacrifices pour créer à Dakar des installations maritimes, établir une cale sèche et aménager un port de guerre et de commerce.

L'aspect de la ville, vue de la rade, est aussi peu tropical que possible: de grandes maisons cubiques, badigeonnées de jaune, aux toits de tuile rouge rappelant curieusement les constructions monotones du vieil Ostende, du côté des bassins, illusion complétée par un terrain de sable clair aride. En contemplant ces berges dénudées on songe au désert qui s'étend là bas, interminable!



DAKAR. — JEUNES NOIRS PLONGEANT A LA RECHERCHE DE PIÈCES DE MONNAIE.

Dakar est une ville relativement salubre, surtout en saison sèche, alors le climat est très supportable, même les nuits sont froides; l'été, il fait torride, principalement quand le vent souffle de l'est, alors tout se déssèche, brûle et il faut une des ondées de la saison chaude pour ramener un instant de fraîcheur.

Malheureusement Dakar, comme toutes les villes de cette côte inhospitalière, est visitée périodiquement par la fièvre jaune qui fait alors des ravages effrayants. Lors de la dernière épidémie, en 1899-1900, j'ai voyagé dans ces parages et chaque escale nous apprenait des hécatombes de blancs; ici, de cinquante colons, il restait à peine dix vétérans, seuls aptes à lutter contre le terrible mal; là, comme à Grand Bassam, les habitants décimés avaient fui épouvantés, il ne restait personne pour garder les factoreries, les magasins encore bondés de marchandises qu'il faudrait au retour détruire par le feu, car les miasmes du „Vomito Negro" pénètrent partout et risquent de réapparaître si l'on déplie un ballot d'étoffes, si l'on ouvre une caisse, si l'on remue le moindre coin d'habitation!

Je me souviens toujours d'une escale que je fis à Béreby durant une accalmie de l'épidémie; quelques blancs vinrent nous voir à bord, pâles et amaigris, conservant dans leurs yeux brillants de fièvre comme un reflet de l'horreur de ces heures d'angoisse; on sentait chez eux une hâte de jouir de la vie, le besoin d'oublier un instant les inquiétudes et leur rire bruyant, leur animation, faisait mal tant on les sentait factices.... quelle force de volonté n'ont-ils pas dû déployer pour ne pas verser de larmes au moment des adieux, lorsqu'ils virent le navire lever l'ancre; n'était-ce pas un morceau de la Patrie qu'ils ne verraient peut-être plus!

Le mouvement dans le port de Dakar est toujours considérable; souvent il y stationne quelque grand cuirassé de l'escadre de l'Atlantique, deux canonnières de

rivière y ont leur port d'attache et plusieurs lignes de navigation françaises, entre autres les „Chargeurs Réunis“, les „Messageries Maritimes“ y font des escales régulières. De nombreux navires marchands apportent des marchandises de France, des bois de Suède, de la glace du Canada et s'en retournent chargés des produits du pays : arachides, peaux, écorces, gommes, cire, etc. Une flottille de barques à voile vont et viennent faisant les transbordements vers Rufisque et les petits ports côtiers ; des vapeurs font le service entre Dakar et Gorée, enfin, une multitude de pirogues se rendent à la pêche, car les eaux sont extraordinairement poissonneuses, à tel point que le soir, aux feux des navires, la mer paraît être d'argent par les écailles des poissons qui se jouent aux lumières.

Quantité de mouettes profitent de cette aubaine et viennent, familières, se mettre sur les bordages des bateaux pour se reposer un instant de leur vol éternel.

Les piroguiers les plus amusants sont sans conteste les gamins qui, montés sur des pirogues rudimentaires, parfois sur des demi ou sur des sections de pirogues clôturées à la hâte par un barrage d'argile s'en viennent hardiment, moitié ramant, moitié nageant mendier des pièces de monnaie. Ils plongent, passent et repassent sous le navire, sont habiles à rattrapper la piécette qui descend brillante sous les eaux.

Seulement, ils sont exigeants, il leur faut de la monnaie blanche et ils méprisent les gros sous comme ceux qui les leur jettent. J'en ai vu même qui les rejettaient avec une grimace significative adressée à celui qui les avaient jetées.

Pour la descente à terre, les noirs offrent le passage sur de grandes barques à voile, ce qui prouve que ces noirs sont trop paresseux pour ramer et qu'il y a toujours, ou souvent, de la brise ; j'ajoute : souvent, car j'ai eu la malechance, avec quelques compagnons de route, de m'embarquer un jour de calme plat sur un de ces chalands et nous sommes restés plus d'une heure en panne dans la rade sans parvenir à décider nos mariniers à saisir l'aviron pour nous tirer de notre position mortifiante pour des voyageurs pressés.

De près, la ville fait meilleure impression que vue de la rade, elle est du reste relativement moderne car il y a une vingtaine d'années le centre principal était encore Gorée, aujourd'hui délaissée faute de place et surtout à cause du chemin de fer de Saint-Louis. Il y a de grands ombrages, beaucoup de jardins. En saison sèche, les arbres sont dénudés ; ce qui reste de grande végétation est un peu gris et les palmiers même perdent de leur fraicheur, mais il y a toujours profusion de fleurs, des „Bougainvilliers“ aux cascades pourpres merveilleuses, des géraniums arborescents, des rosiers, des acacias flamboyants, bref un fouillis de plantes des régions tempérées fraternisant avec les plus envahissantes essences tropicales.

Les nègres Sénégalais sont souvent beaux et élégants, ils se drapent admirablement dans leurs étoffes claires et ne sortent que chargés de leurs „gris-gris“ qui doivent les préserver de toutes les calamités, ce qui n'empêche que j'ai pu en acquérir quelques-uns pour des sommes relativement modiques! Les femmes Youlofs se distinguent aisément à leur allure fière et dédaigneuse et plus sûrement encore à leur coiffure compliquée de minces tresses décrivant les arabesques les plus capricieuses; elles sont boudinées d'autant plus d'aunes de calicot qu'elles sont plus belles!

On rencontre beaucoup d'officiers, de soldats de l'armée coloniale, des fonctionnaires, des commerçants mêlés à la foule bizarre ; sur les places publiques des gosses noirs, blancs et „half en half“ jouent sans se soucier de l'esprit de caste et toute cette population croît dans une intimité fraternelle souvent plus consciente de ses droits que de ses devoirs.

Dakar possède quelques petites industries locales; il y a de nombreux magasins, plutôt des factoreries, des hôtels, des cafés, voire des coiffeurs et un photographe, le tout un peu interlope et mal tenu. La vie est facile et peu coûteuse, le pain se vend 30 centimes, les poules 60, le poisson est pour rien, la viande de bœuf ne manque pas ; aussi de nombreux ménages ont préféré s'y fixer

DAKAR. — VUE GÉNÉRALE.

que de retourner en France, y ont fait souche et se contentent de cette médiocrité un peu miséreuse, mais qui préserve des luttes pour l'existence.

En voyageant, on n'a pas seulement l'occasion de contempler des sites nouveaux, d'étudier des populations aux mœurs si différentes, mais on fait parfois d'intéressantes relations. C'est ainsi qu'à Dakar j'ai eu l'occasion de faire la connaissance d'un personnage célèbre à la Côte Occidentale, le comte de S. surnommé Roi du Fouta-Djallou. Roi, il l'est peut-être pour les populations habitant ses domaines, il aurait fait frapper des pièces de monnaies à son effigie et prendrait très au sérieux les devoirs de sa souveraineté.

Le comte de S. qui habite depuis de longues années l'hinterland de la Guinée française, y aurait créé de vastes plantations; il est aidé de son fils, un grand jeune homme à la figure sympathique et très intelligent.

Lui-même est une figure caractéristique du Colon halé par le grand Soleil, ayant lutté et travaillé pour conquérir la situation qu'il possède. On le dit en froid avec le Gouvernement français, ou plutôt avec le monde

trop fermé des fonctionnaires coloniaux, auquel il porterait ombrage.

J'ai été convié à lui rendre visite là-bas, à quelques centaines de lieues vers l'intérieur du Soudan, mais malgré tout mon esprit d'aventures j'ai dû décliner cette aimable invitation, elle m'eût réellement trop écarté de ma route.

C'est encore à Dakar que j'ai vu une des scènes les plus caractéristiques de la vie africaine :

C'était au moment du départ, la „Ville de Pernambuco", vapeur à bord duquel j'avais pris passage à Ténériffe, devait non seulement prendre de nouveaux passagers blancs, mais encore des noirs : indigènes se rendant à Konakry pour leurs affaires ou au Congo chercher fortune, tirailleurs sénégalais engagés pour aller renforcer l'armée coloniale du Haut-Congo, travailleurs engagés par des firmes commerciales ; en tout, peut-être 400 personnes.

La rade est houleuse, et les embarcations qui amènent les moricauds, sérieusement secouées ; elles se heurtent, se gênent mutuellement, car comme bien l'on pense tout ce monde, en bon nègre, arrive au dernier moment. Et il fallait voir ces bonshommes, couverts de leurs amples étoffes, coiffés de leur turban et du grand chapeau de paille soudanais, portant caisses, paquets, instruments de musique, voire de cuisine; encombrés d'objets de toutes espèces, aussi inutiles les uns que les autres, mal ficelés, empaquetés à la diable, envahissant l'unique échelle du bord, l'escaladant comme une nuée de singes agiles, criant, se bousculant, redescendant chercher d'autres colis et ne prétendant pas lâcher leur bagage, ne fut-ce qu'une

Jetée. Dépôt de charbon. Fort Dakar.

ILE DE GORÉE, EN FACE DE DAKAR.

minute. Avec cela de nonchalantes Youlofs, aux coiffures fièrement dressées traînant des mioches éveillés. Les marins du bord sacrant, les gosses geignant, les grues, les cabestans ferraillant épouvantablement et des nuages de poussière du charbon que l'on charge, s'abattant sur les étoffes claires.

Parfois une trouée, — un blanc qui monte à bord, — sitôt refermée, la fourmilière reprend de plus belle sa fiévreuse et inutile activité. Puis, tout à coup, c'est un éclat de rire formidable, gigantesque, un grave marabout, les mouvements paralysés par les kilomètres de cotonnades qui l'entourent, manque l'échelle et parvient à se retenir à un câble tendu pour les barques, cramponné, il fait à chaque vague, trempette dans la mer, serrant obstinément ses fétiches et ses colis, ne parvenant pas à se tirer de sa ridicule position et plongeant tout entier à chaque mouvement de roulis! Des marins compatissants parviennent enfin à le hisser, et le digne enfant du désert, indifférent à l'eau qui l'a mouillé et a noyé tout son bagage, regagne son coin, impassible!

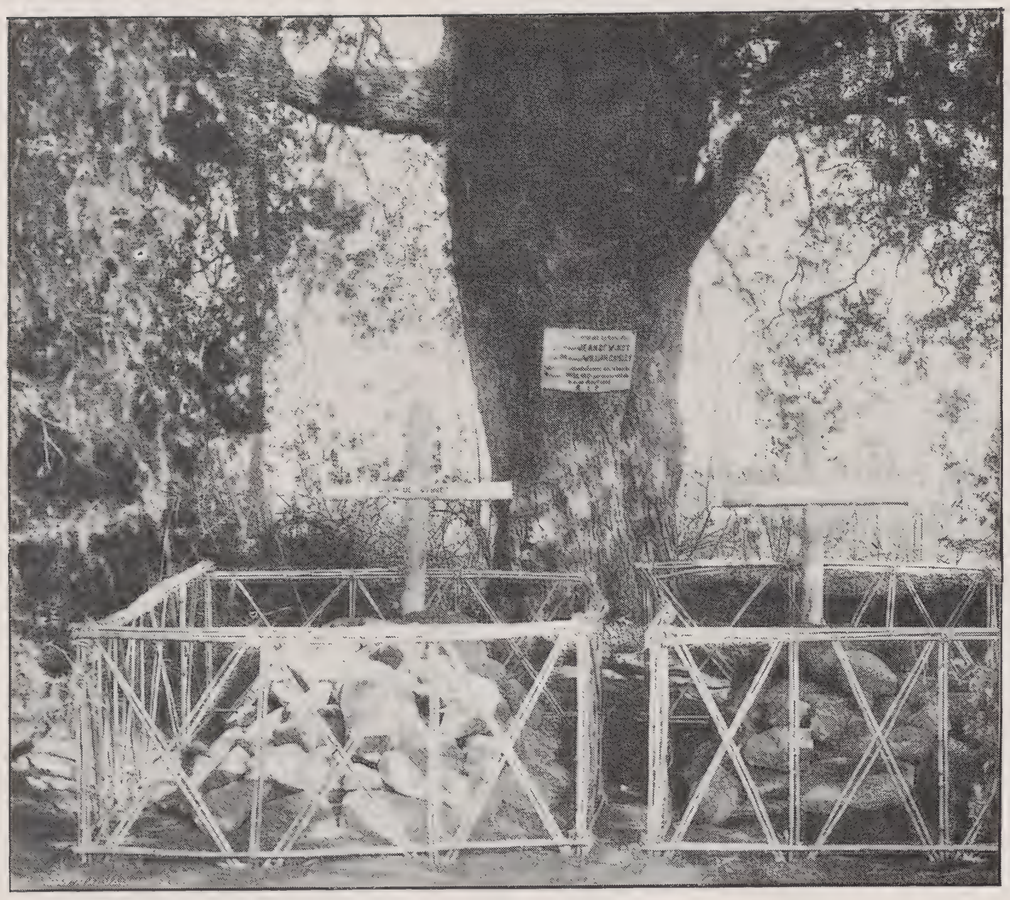
Cependant peu à peu et qui expliquera comment? tout est embarqué, hommes, colis et même des chevaux, hissés à la grue, un tablier passé sous le ventre.

Trois coups de syrène et lentement le vaisseau gagne la haute mer, tandis que nous contemplons dans un étincelant coucher de soleil le „Cap Vert" se perdant dans un hâtif crépuscule!

**Capitaine Masui.**

DAKAR. — UNE RUE.

# Les Statues et les Morts



ARBRE SOUS LEQUEL SONT ENTERRÉES LES VICTIMES
DE L'ACCIDENT SURVENU LA NUIT DU 9 AU 10 AOUT 1898.

TOMBE DUTOIT (NOUVELLE ANVERS).

LES MORTS.

Sous des croix grossières et naïves, à l'ombre tranquille des arbres et des fleurs, dans la bonne terre chaude d'Afrique, des morts sont étendus.

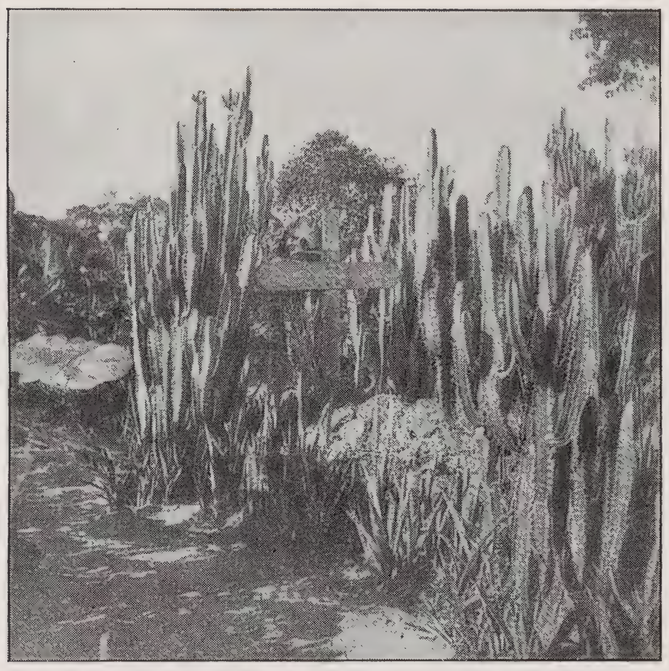
Nulle main chère ne ferma leurs yeux, nul être aimé ne se pencha sur leur suprême angoisse, personne n'écouta leurs paroles dernières, les mots que disent les mourants et qui sont des prophéties.

Ce fut affaire entre eux et Dieu !

Le voyageur, devant leurs tombes se découvre ; il déchiffre l'inscription que porte la croix ; il cueille des fleurs qu'il sème sur le tertre, de pauvres fleurs sauvages, en signe de salut et de pitié.

Puis, le silence retombe, pesant, sur les tombeaux.

Ces disparus furent les conquérants de l'Empire



TOMBE D'EUROPÉEN A JUMBI.

TOMBE DE M. BRUNDSEAUX.

africain, prêtres, soldats, factoriens, savants, aventuriers, explorateurs, conquistadores, maintenant confondus dans l'effrayante beauté de la Mort.

Et Dieu leur donna, dans de prestigieux paysages, une sépulture digne de leur héroïsme et de leurs souffrances...

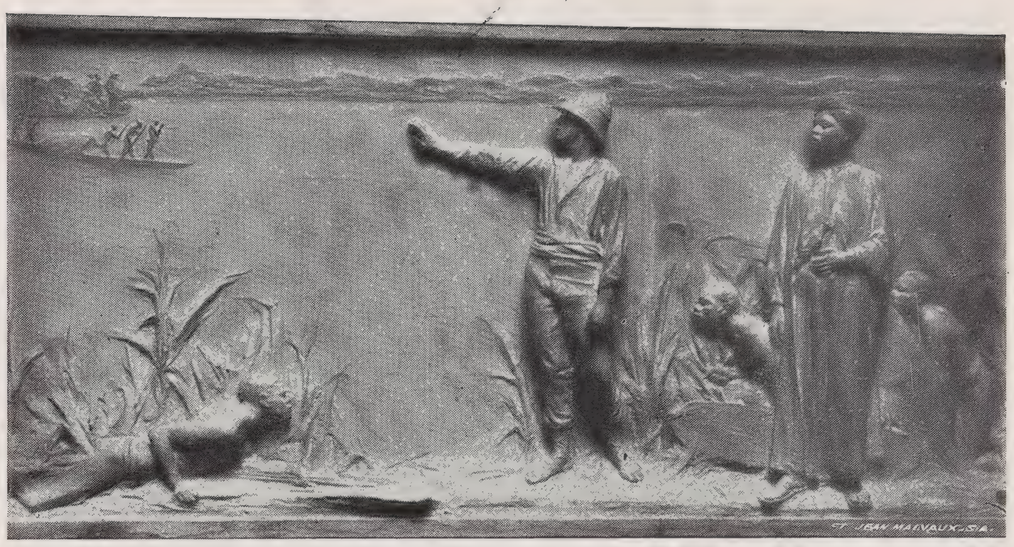
## LES STATUES.

Nous leur élevons des statues.

Pensée pieuse d'un peuple qui a conscience de sa force et de sa grandeur...

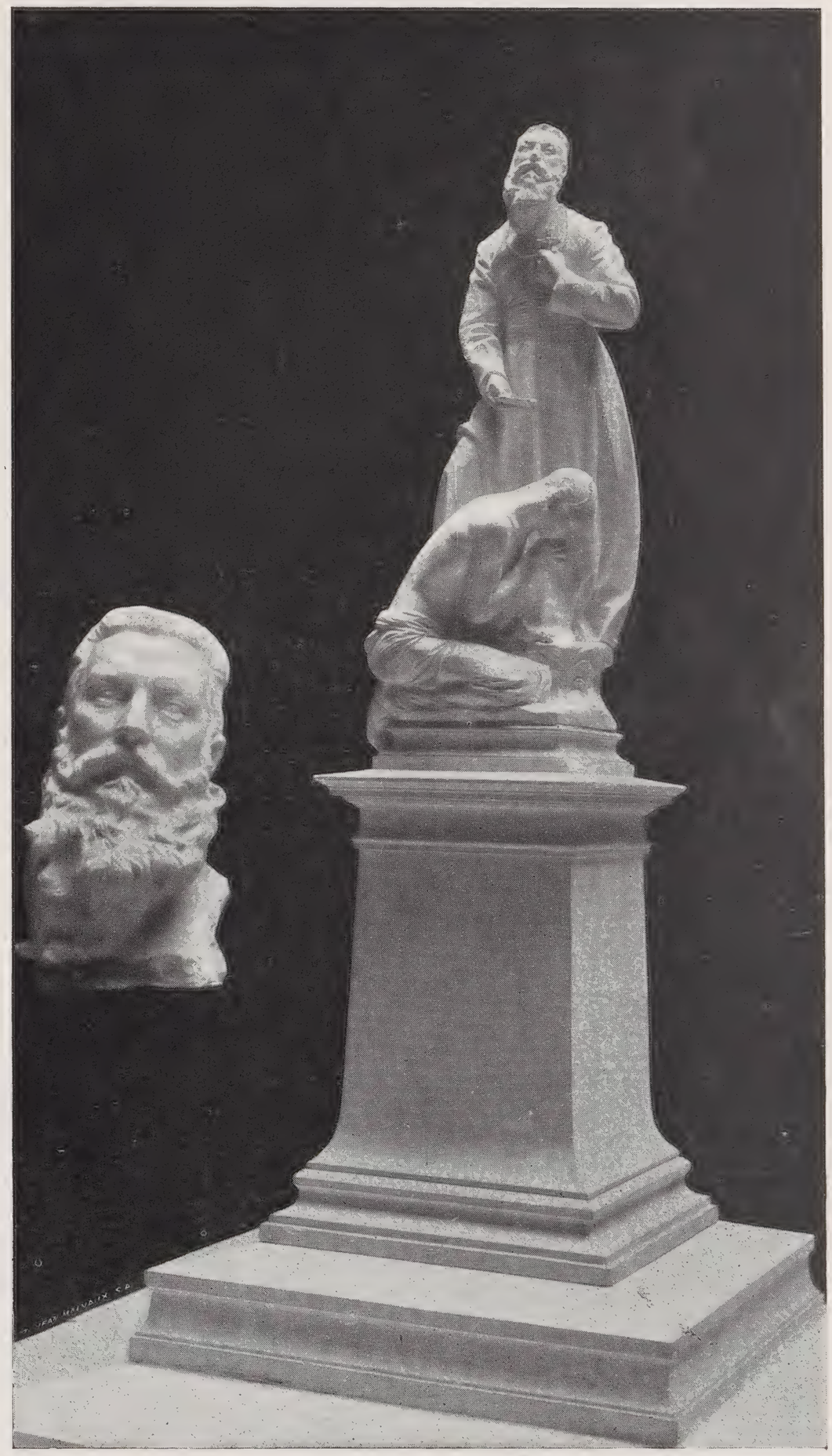
Des statues pour magnifier ceux qui sous des croix grossières et naïves, à l'ombre tranquille des arbres et des fleurs, sous la bonne terre chaude d'Afrique, sommeillent, étendus.

**Léon Donnay.**



DEBRUYNE REFUSE LA LIBERTÉ POUR NE PAS ABANDONNER SON CHEF LIPPENS.

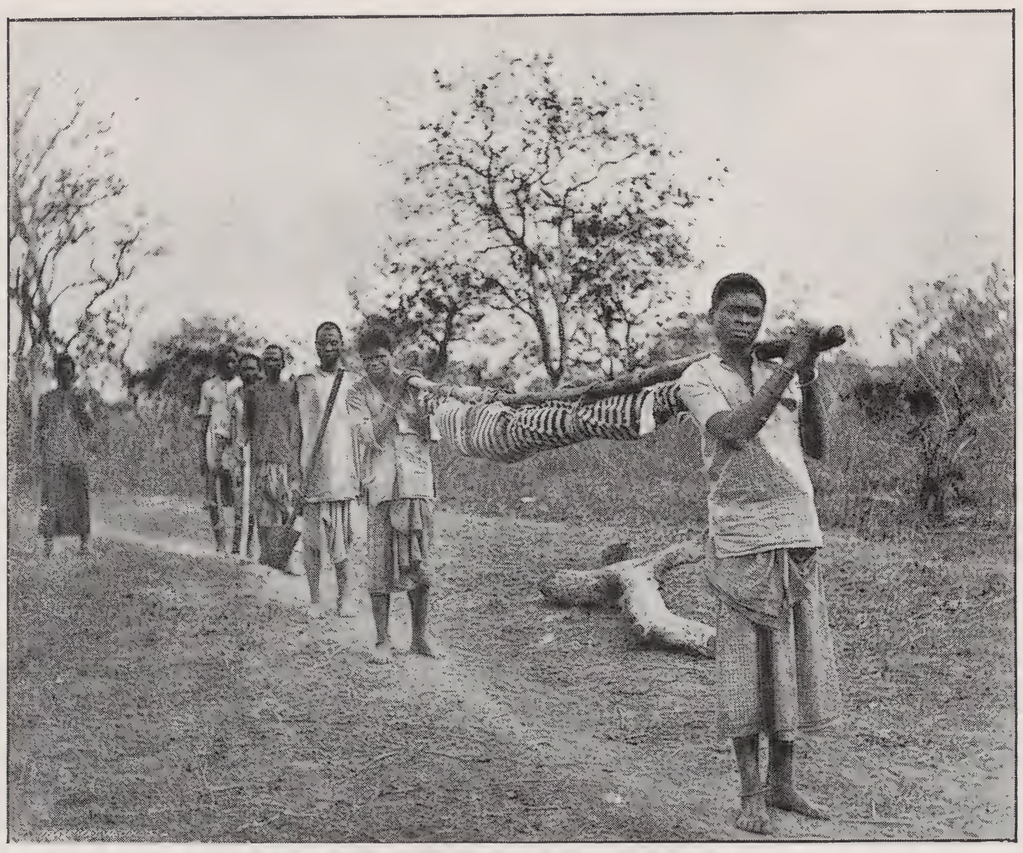
MONUMENT DEBRUYNE ET LIPPENS.



LE PÈRE DEDEKEN.

ASSASSINAT DE DEBRUYNE.

ASSASSINAT DE LIPPENS.



ENTERREMENT D'UN TRAVAILLEUR.

CERCUEILS POUR CHEFS INDIGÈNES
(WANGATA).

AVANT L'ENSEVELISSEMENT D'UN INDIGÈNE DE RACE BUMBAS.

# Un Brave

Les pages qui précèdent ont montré le merveilleux essor d'une idée fécondée par d'ardents dévouements, la réalisation de plans gigantesques conçus par un royal génie : elles n'ont pas parlé des précurseurs de nos vaillants coloniaux, de ceux qui, au commencement du siècle précédent contribuèrent à asseoir la domination des Pays-Bas dans l'Empire Insulaire dont la restitution venait de leur être faite.

Si nous devons aux évènements de 1830 une glorieuse émancipation, la liberté qui a fait de notre pays une force économique et une dynastie qui n'eut qu'un but : la Patrie, de trop grands souvenirs nous rattachent aux Pays-Bas pour que nous les oubliions dans ce *Noël Colonial.*

Ils sont trop nombreux pour être cités tous, ceux de nos „braves" compatriotes qui se distinguèrent, aussi ne parlerons-nous

LANCIER DU BENGALE

que du général Lahure, dont les exploits aux Célèbes et les faits d'armes à Java — campagne dont si longtemps brilla sur sa poitrine la médaille d'or commémorative — sont restés fameux.

Lahure, sous-officier au 2e cuirassiers, partit pour les Indes en 1820, fit partie du cadre des *Lanciers du Bengale*, troupe cédée à la Hollande par la Compagnie des Indes lors de la reprise de Java en 1816 et dont „l'uniforme rouge, fit tourner bien des têtes de vingt ans".

Après le licenciement de ce corps, Lahure passa au 7e hussards, le seul mais important régiment des Indes Orientales, troupe d'élite s'il en fut, car dans ses rangs se cachaient, sous le dolman du simple cavalier nombre d'officiers, acteurs de l'épopée napoléonnienne. Un brigadier aux simples galons de laine avait même eu sous ses ordres une brigade de mille sabres, engloutie dans les neiges de la Russie.

Lahure, décoré à vingt-deux ans de l'ordre militaire de Guillaume, qui ne s'obtient que sur le champ de bataille est une des plus brillantes figures coloniales belges, parmi lesquelles il nous faut citer Moreau, Jaubert, van Cassel, Artan, d'Anethan, de Jaegher, van der Burch, Durutte, de Jacquier, etc.

CAVALIER DU 7e HUSSARD.

On le voit, nos héroïques „Congolais chassent de race" et n'ont point démérité des anciens coloniaux qui sous le soleil équatorial chargeaient galamment en shako et plumet, sur de minuscules chevaux, tel le hussard que représente notre cliché.

CAVALERIE INDO-NÉERLANDAISE.

Le 7e hussard n'est plus. Un „Régiment de Cavalerie Indo Néerlandaise" l'a remplacé. Parmi ces cavaliers beaucoup de rudes Belges encore combattent vaillamment pour un drapeau adopté et une Reine, pour laquelle, chevaleresquement ils sont prêts à mourir.

Victor Collet.

# Le Congo Humoristique

## *Idylle Congolaise*

*Cette idylle se déroulant au pays noir, il n'est pas étonnant qu'elle ne rappelle que d'assez loin les contes bleus. Mais s'il n'est question ici, ni de prince ni de bergère, l'histoire respecte du moins la tradition, car elle finit par un mariage et, parlant des héros on pourrait dire comme Perrault : Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.*

*Je tiens le récit d'un ami qui, sous-lieutenant alors, riche de courage et d'illusions, s'était embarqué pour l'Afrique.*

*Il fut envoyé en qualité de second dans un poste du Haut-Congo où tout était à faire et où il eut l'occasion de déployer ses talents variés. Tour à tour soldat, briquetier, maçon, charpentier, agriculteur, il fut aussi appelé à administrer la justice dans son district et c'est en qualité de juge qu'il eut à connaître de l'affaire dont je me fais le narrateur.*

* * *

*Les divers services de l'État n'ont pas toujours été organisés comme ils le sont aujourd'hui, et souvent, par la force des choses, nos officiers se sont trouvés, au Congo, dans l'obligation de remplir le rôle de médiateurs ou de juges.*

*Les noirs se rendaient fréquemment à la station pour exposer leurs dissentiments et leurs conflits, et s'en remettaient au chef blanc du soin de prononcer. L'État favorisait par tous les moyens cette pratique qui fortifiait son autorité et son prestige, et il recommandait sévèrement à ses agents de se montrer justes et équitables, tout en tenant compte des usages et des mœurs, afin de ne pas s'exposer à perdre la confiance des nègres.*

*Dans certaines régions le pli était déjà si bien pris qu'il fallait tenir des audiences à jours fixes. Le juge improvisé, comme jadis Saint-Louis, s'installait sous un chêne, qui était plus ordinairement un palmier, écoutait les parties et rendait ses arrêts.*

* * *

*La clientèle de mon ami était particulièrement nombreuse, à cause de la proximité d'un village remuant et belliqueux qui lui donnait parfois du fil à retordre.*

*Un des notables du village, le citoyen Makoko, si vous voulez, eut maille à partir avec son voisin Massala, et leur querelle faillit déchaîner la guerre civile.*

*Quand deux coqs se battent, c'est qu'il y a une poule en jeu. C'était précisément le cas.*

*M^me^ Makoko jouissait dans la contrée d'une réputation de beauté et quand Massala l'apercevait, se livrant aux travaux du ménage, son corps de bronze huilé comme une sardine en conserve, il louchait fortement dans la direction de la case de son voisin.*

*Le feu qui dévorait son cœur faisait en lui de terribles ravages. Un jour, n'y tenant plus, il se présente chez le possesseur du trésor convoité et avec franchise, sans aucun embarras, fait au mari l'aveu de son fol amour. „Ami lui dit-il en manière de conclusion, je veux ta femme, que te faut-il en échange ?“*

*Ouvrons ici une parenthèse pour placer cette simple réflexion que si notre amoureux avait joui des bienfaits de la civilisation, il se serait épargné cette pénible démarche. Il n'aurait soufflé mot de sa passion à son ami et se serait contenté de lui souffler sa femme.*

* * *

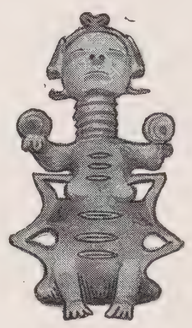
*Que pensez-vous que fit l'époux ?*

*Il écouta son voisin avec la plus grande bienveillance, l'encouragea même et se montra flatté, mais il*

*discuta longuement le prix du marché, car il était aussi cupide qu'un noir peut l'être.*

*Bref, l'accord se fit. Massala paya, il paya même cher et rentra chez lui avec sa conquête.*

*On n'aurait plus jamais parlé de cette aventure, qui n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire en soi, sans une circonstance qui donna lieu à un singulier conflit.*



*Les dieux Congolais couronnèrent la flamme des nouveaux époux et l'État Indépendant compta un sujet de plus.*

*Aussitôt l'heureux événement connu, Makoko, le premier mari, se précipita chez son successeur et lui tint ce langage inattendu :*

*— Je t'ai vendu ma femme mais j'ai été volé ce jour là.*

*— N'ai-je pas loyalement payé le prix convenu ?*

*— Pour la femme, oui, mais j'ignorais alors le fruit qu'elle portait dans son sein. Tu ne m'as pas payé l'enfant !*

*Mais le mari N° 2 ne l'entendit pas ainsi. Son fils était à lui, bien à lui et il ne devait rien à Makoko.*

*Les deux hommes ne purent s'entendre et comme tous deux avaient leurs partisans, voilà la guerre près d'éclater dans la tribu. Par bonheur les généreuses idées propagées par la „Conférence de la Paix" avaient fait de grands progrès dans ce milieu, si bien que les deux antagonistes n'hésitèrent pas à s'en remettre à l'arbitrage du chef blanc.*

*Et voilà comment mon ami vit un beau jour les abords de son habitation envahis par une cohue noire qui venait réclamer justice!*

⁂

*Lorsque l'affaire lui eut été exposée, le juge se gratta l'oreille, pressentant des difficultés.*

*Cependant, direz-vous, il ne fallait pas être grand clerc pour mettre les choses au point : Il suffisait d'établir la date exacte de la cession de M^me^ Makoko à M. Massala....*

*Sans doute, mais c'était précisément là le point délicat. Nos frères noirs ne sont pas du tout familiarisés avec le calendrier grégorien et ils ne connaissent pas davantage l'État civil. Ils comptent par lunes et les lunes qui passent ne laissent pas de trace, à telle enseigne que jamais nous n'avons pu savoir ce que deviennent les vieilles.*

*Aussi la supputation des lunes fut-elle extraordinairement embrouillée de la part des deux parties et plus elles faisaient intervenir l'astre des nuits dans cette affaire, moins on y voyait clair.*

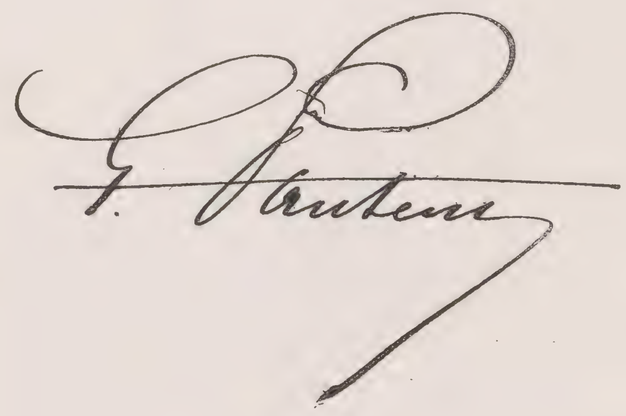
⁂

*Un instant le juge songea à renouveler le jugement de Salomon. Le geste eut été beau et de nature à faire impression sur la foule. Il réfléchit à temps qu'il ne fallait pas espérer de l'amour paternel ce que Salomon avait obtenu de l'amour maternel et qu'il risquait fort de faire découper, sans profit pour la manifestation de la vérité, un jeune citoyen qui, dans l'avenir rendrait peut-être des services à l'État.*

*Les efforts du juge aboutirent en fin de compte à établir que l'époque à laquelle la femme aux deux maris avait changé de maître coïncidait avec celle où s'était produit un changement dans le personnel blanc de la station.*

*Dès lors, il suffit de consulter le journal du poste pour démontrer, clair comme le jour, que cet événement remontait à dix mois, partant que l'enfant, objet du litige était bien le fils de Massala et que le cupide Makoko était un vulgaire imposteur.*

*Ainsi décida ce jugement mémorable.*



# L'eau de Boyo Bongo.

*Nous descendons la rivière; les pirogues sont chargées des extraordinaires tissus de traite, que nous allons échanger tout à l'heure contre des vivres (chèvres et poules) et peut-être contre de l'ivoire, au village de Kimenzi, village réfractaire à la civilisation... et à l'impôt.*

*Nous avons quelques fusils dans le fond des pirogues.*

*Il fait tranquille sur la rivière, il fait brûlant: le soleil aveugle et rôtit.*

*De bien loin, le bruit du tam-tam retentit; signal annonciateur de notre arrivée.*

*Boyo Bongo, le chef de Kimenzi, est averti maintenant qu'un blanc descend la rivière avec quatre pirogues.*

*Et, en effet, lorsque les huttes de son village nous apparaissent, nous pouvons voir les indigènes rangés sur la rive, l'arc prêt à nous envoyer les flèches dont le poison ne pardonne pas.*

*Du rivage quelqu'un nous crie d'arrêter.*

*Nous maintenons, tant bien que mal, les pirogues que le courant entraîne.*

*— Pourquoi viens-tu dans notre eau? dit la voix.*

*— Ce n'est pas ton eau.*

*— C'est l'eau de Boyo Bongo, elle passe devant Kimenzi, son village; il ne veut pas que le blanc s'en serve.*

*— Dis à Boyo Bongo qu'il se trompe; son eau vient de chez moi, tout le temps de chez moi, et c'est lui qui se sert de mon eau, mon village est en amont...*

*Après un silence:*

*— C'est juste, ce que tu dis là. Boyo Bongo reconnaît que tu as raison; tu peux passer.*

*— Ce n'est pas cela que je voulais faire. Demande à Boyo Bongo s'il veut me vendre des chèvres, des poules, de l'ivoire.*

*— Tu peux passer.*

*— Je ne veux pas passer, je veux t'acheter des poules.*

*— Non.*

*— Laisse-moi parler à Boyo Bongo, j'ai des cadeaux à lui offrir.*

*— Non, vas-t-en, sers-toi de ton eau et laisse-nous tranquille.*

*— Je te donnerai de la poudre.*

*— Vas-t-en ou nous faisons la guerre...*

*Il était inutile d'insister ce jour-là; nous rebroussâmes chemin.*

*Mais à quinze jours de là, j'étais le meilleur ami de Boyo Bongo à qui j'avais abandonné, par un contrat en dûe forme, tous mes droits sur l'eau qui, venant de chez moi, passe devant les chimbèques lamentables de Kimenzi.*

NOUS DESCENDONS LA RIVIÈRE...

**Léon Donnay.**

# Maïe, na Boye Bongo.

*Bizu aké na maïe na gélé; na boito adjadji élamba jambi na Kusumba biloko, ntaba, nsusu, pembé na njoko, kuna na mboka Kimenzi. Mboka Kimenzi mabé: alingi mundelé té. Bunduki adjadji na boito.*

*Na maïe, banto té; moie makassi mingi. Kuna, essi, banto Kusala gonga jambi na Kuruba na Boyo Bongo, mukunji na mboka Kimenzi, mundelé moko ayé na boito miné. Soko bizu amoni mboka Kimenzi, wasenji adjadji na libongo, na nguba et na likonga. Moto moko na libongo kuruba: „aké na gélé lisusu té; jambi mini yo ayé na maïe na bizu."*

*— Maïe na yo té.*

*— Awa, maïe na Boyo Bongo, maïe na banto mosusu té; Boyo Bongo alingi mundelé té.*

*— Kuruba na Boyo Bongo, maïe awa aléki na mboka na gij, kuna na likoro.*

*— Solo; Boyo Bongo alobi: soko yo alingi, aké na gélé.*

*— Kuruba na Boyo Bongo soko yé alingi Kotéka ntaba, nsusu, pembé na njoko.*

*— Aké na gélé.*

*— Gij alingi Kusumba nsusu.*

*— Té.*

*— Gij ménéméné alingi Kuruba na Boyo Bongo; gij alingi Kopessa matabiche na yé.*

*— Té, aké na maïe na yo, tika bizu.*

*— Gy alingi Kopessa baluti na yo.*

*— Soko yo aké té, bizu kusala étumba na yo.*

*Banto ayé makassi; bizu aké na likoro, jambi bizu adjadji mingi té.*

*Mikolo mosusu, gij Kusala ndéko na makila na Boyo-Bongo; gij apessi na yé mokanda moko jambi na Kuruba yé: maïe na Kimenzi edjadji maie na gij te.*

*Traduit par TObis FURBI.*

# Black le Charbonnier

## Symphonie en noir majeur

TEXTE ET DESSINS DE THÉO HANNON

I

Le Borinage somnolait, sans cure des points noirs à l'horizon. L'ombre élargie planait sur le pays de la houille.

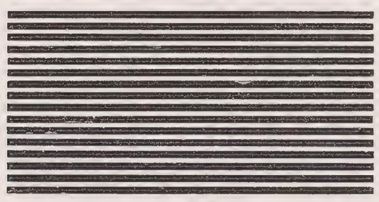
II

L'alcôve opaque où dormaient côte à côte les héros de ce sombre drame s'emmitouflait du crêpe des minuits.

III

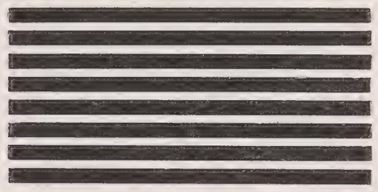
Tous deux menaient une vie obscure. Houilleurs, ils descendaient de leur lit de bois blanc noirci dans la fosse ténébreuse. Lui, pauvre porion belge à trois cents pieds sous terre ; elle, atrabilaire, poussant le wagonnet au fond de la bure sans clarté.

IV



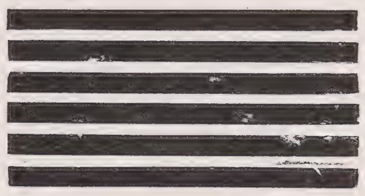
Ils avaient pour voisin un frère noir du Congo, ancien marchand de cirage enrichi, qu'ils résolurent, ô noirceur ! d'envoyer aux sombres bords.

V



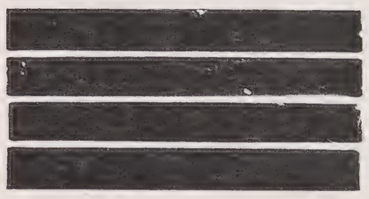
Noirs de suie, et profitant d'une nuit sans lune, ils se glissèrent dans la maison tendue de ténèbres, et dépêchèrent le nègre au royaume des ombres... Au loin, un piano funèbre râlait un nocturne de Chopin...

VI



Puis ils regagnèrent leur cave et se couchèrent à tâtons, sans lumière.

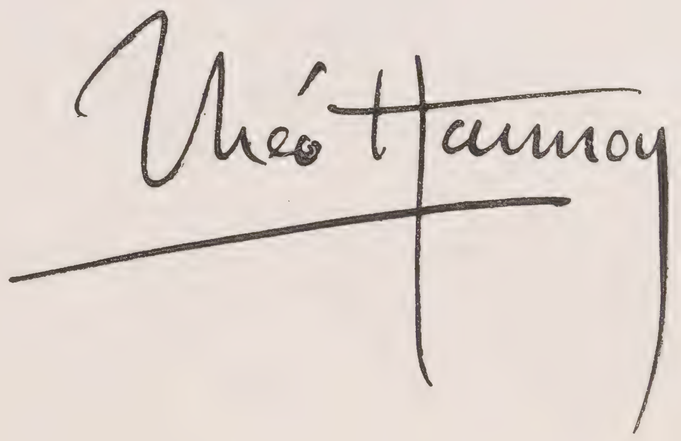
VII



La justice aveugle, en robe d'ébène, descendue sur les lieux, crut que le nègre était mort du charbon...

VIII

Depuis cette sombre nuit nos deux houilleurs portent le deuil de leur tranquillité : des papillons noirs les hantent et le remords leur fait broyer du noir à perpétuité.



*AU WET, fondateur du Conservatoire équatorial.*

# *L'Auscultation*

*Chanson loufoque.*

*Un vieux marcheur par testament*
*fit serment*
*De laisser sa fortune entière*
*A celle qui fut ses amours*
*D'puis toujours,*
*Un' vieille amie célibataire.*
*Heureuse, elle fut fièr' de son legs*
*Qui se composait d'un caniche,*
*de sa niche*
*Et d' cinquant' mille écus — avec!*

*On am'na le pauv' toutou,*
*au poil roux,*
*à la très antiqu' demoiselle,*
*Qui le trouva rétif et mou,*
*savez-vous,*
*bien qu'il portât le nom d' Fidèle.*
*Il semblait qu'un mal mystérieux*
*Calât dans le fond de sa niche*
*le caniche*
*Maigre, pelé, malade, affreux.*

*Après deux mois d'agitations,*
*D' réflexions,*
*Fidèle et sa propriétaire*
*Prir'nt un' suprêm' résolution,*
*Solution*
*qui les m'na chez l'apothicaire.*
*L'homm' de l'art fit un examen*
*attentif et quatre analyses*
*exquises ;*
*Puis déclara que c'la n' s'rait rien.*

*Après deux mois de ce trait'ment*
*Epatant,*
*Fidèle, au fond de sa tanière,*
*Etait toujours privé d' mouv'ment*
*— comme avant —*
*Immobile sur son derrière!*
*Devant un cas aussi malsain*
*Qui boul'versait tout' la famille,*
*La vieill' fille*
*Alla prendre l'avis des méd'cins.*

*Après bien des consultations*
*à foison,*
*Fidèle, au fond de sa tanière.*
*Etait dans la mêm' position,*
*en faction,*
*toujours assis sur son derrière.*
*On se demandait, non sans raison,*
*Quell' pouvait être, pauvre chérie,*
*Sa maladie!...*
*Tout l' mond' pleurait dans la maison!*

*L'un disait: Ce pauvr' animal*
*s'est fait mal:*
*Un autre: C'est d' la neurasthénie!*
*Celui-ci criait: C'est égal,*
*c'est la gal'!*
*Celui-là: C' n'est qu'une anémie!*
*Un voisin, plein d'indignation*
*Gueulait: Faut noyer l' quadrupède!*
*c'est trop bête*
*d' prendr' fin dans une indigestion!*

*Bref, on consulta treiz' docteurs*
*D'heure en heur' ;*
*Chacun fut d'un avis contraire.*
*Alors ce fut du désespoir,*
*Lorsqu'un soir*
*On app'la le vétérinaire.*
*Le praticien, après avoir baillé,*
*ausculta le pauvre caniche*
*dans sa niche*
*Et découvrit qu'il était empaillé!*

Viet. Crabbe

---

# Historiette vécue

## Moyen inédit pour découvrir un voleur nègre

Le commandant d'une station importante ne parvenait pas à découvrir l'auteur d'un larcin qui avait été commis au détriment de son poste; il avisa de l'ingénieuse combinaison que voici :

Il cacha sous l'ongle de l'index un imperceptible grain de permanganate de potasse, fit chercher un verre rempli d'eau, et réunissant tous ses noirs leur tint à peu près ce langage : „Le voleur est parmi vous, je le sais. „Voici un verre d'eau qui ne contient ni poison ni talis„man (et pour le prouver il but une gorgée). Chacun de „vous doit venir tremper un doigt dans le verre. L'eau „deviendra comme du sang lorsqu'elle sentira le doigt du „voleur, et le doigt sera instantanément rougi par l'eau".

Puis, observant attentivement les physionomies, il fit commencer la séance.

Les innocents y allaient franchement, trempant le doigt jusqu'au fond du verre.

Mais vint un noir dont la face trahissait depuis le commencement un sentiment qu'on pourrait traduire par „je voudrais bien m'en aller". Quand il arriva devant le verre d'eau, il tremblait malgré ses efforts pour dissimuler. A peine avait-il touché l'eau de l'extrémité du doigt qu'il le retirait avec précipitation.

C'était le voleur à n'en pas douter. Il fallut plusieurs injonctions pour le forcer à tremper tout le doigt. L'officier en profita pour tremper aussi, adroitement, l'ongle qui cachait le permanganate. Aussitôt l'eau prit une teinte rouge. Alors le voleur, faisant un effort violent, se dégagea et détala sans demander son reste. Il fut rattrapé; ce qui prouve que la police congolaise dégote en perspicacité ses consœurs d'Europe.

**R. d'A.**

# Luttes, Danses et Pantomimes.

DANSEURS.

PRÈS avoir stoppé à Waka, j'ai définitivement quitté Bassankoussou pour remonter la Maringa. La contrée, relativement restreinte, est occupée par de nombreuses tribus, de races très diverses; autour de Waka, il y a des N'Gombés, des Mongos et des Songos M'Bouïos; toutes ces tribus diffèrent entre elles sous presque tous les rapports, surtout les Mongos et les M'Gombés, dont les tatouages, la langue et les armes n'ont absolument aucune ressemblance.

Ainsi les Mongos et les Songos se servent de la flèche et de la sagaie, tandis qu'à l'autre rive les N'Gombés n'emploient que la lance et le couteau de jet.

Nos soldats sont originaires de Basoko, Falls, Uellé et Azandès. Pour les gens d'ici ce sont des N'Gombés! Quant aux N'Gombés eux-mêmes, ils ont également peur de nos soldats, quoique n'hésitant jamais à leur faire la guerre quand l'occasion s'en présente. Mais ce n'est pas à cause de la supériorité personnelle de nos soldats que les indigènes en ont peur, c'est plutôt par la crainte morale que leur inspire le blanc qui les conduit. Les tribus de l'Equateur, qui sont essentiellement guerrières, n'auraient pas plus peur de Basokos que de Bangalas ou d'autres races, si l'ascendant moral énorme que le blanc a su imposer aux noirs, ne leur inspirait cette crainte presque superstitieuse qu'ils ont de lui, et qui le leur fait considérer comme un être absolument supérieur.

*
* *

Voici comment se passe la palabre: chaque chef est au moins accompagné d'une cinquantaine, parfois d'une centaine d'hommes de son village. On ne peut se figurer ce spectacle saisissant, presque impossible à décrire dans toute sa réalité. Le blanc est au milieu, le plus souvent assis et tout autour, en un immense cercle, les indigènes accroupis suivant leur habitude, écoutant parler le blanc dans le plus grand silence, mais gesticulant, parlant et criant tous ensemble avec une volubilité extraordinaire, dès que c'est le tour d'exprimer ce qu'ils pensent.

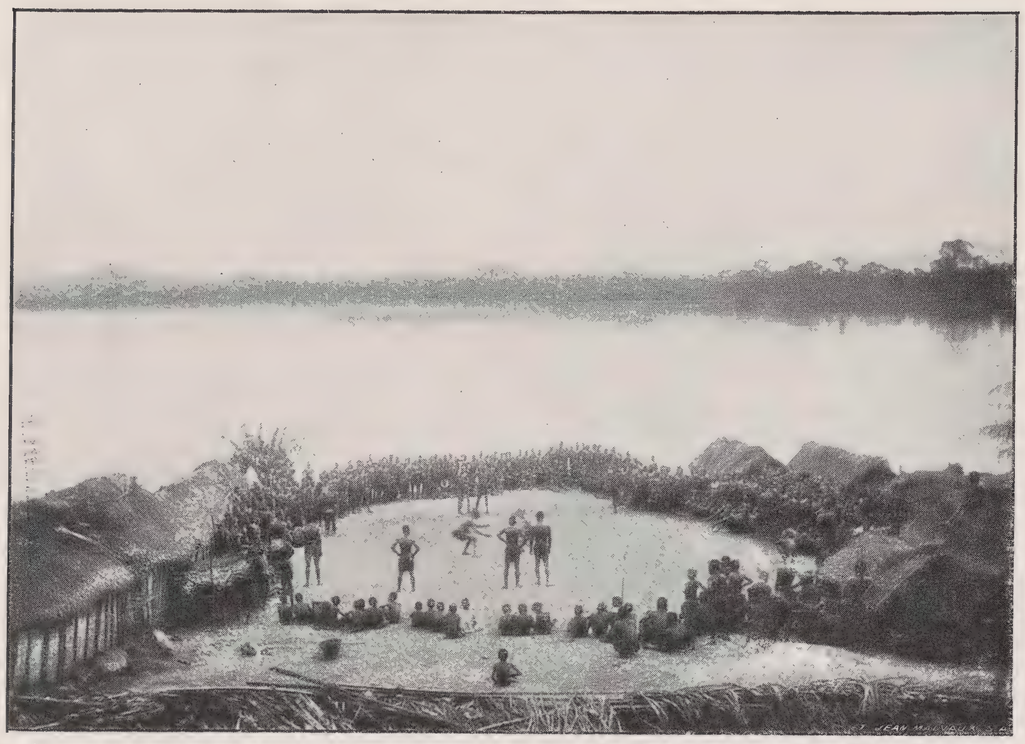
Ils sont pourtant naïfs dans leur sauvagerie; quelquefois l'on voit deux têtes se rapprocher, pour se parler bas, mais quand on peut saisir leurs réflexions:

— Il a trois galons sur le bras.
— Et trois sur l'autre aussi.
— Et trois sur la casquette
— Doit-il être fort, hein!
— Comme tous les enfants de Boula Matari.

L'assurance reprenant de plus en plus parmi eux, les chefs viennent me demander d'assister, après les pourparlers, à des danses et des jeux de luttes qu'ils feront en mon honneur. J'accepte.

Ce fut extrêmement curieux et intéressant. Il y avait là des Mongos, des Songos, des M'Bouïos, des Gombés.

Chaque danse avait son caractère spécial et sa signification particulière.



LUTTES.

Les luttes sont extraordinaires.

Tels devaient être les jeux olympiques il y a quelque 1500 ou 1800 ans. Il ne manque absolument que le cirque, avec ses gradins couverts de milliers de spectateurs, adulant et idolâtrant entretemps un César, un Néron ou un Caligula, en attendant le poignard final...

En somme c'est presque cela; les noirs s'accroupissent en cercle, laissant au centre une grande place libre, l'arène. Un détail très typique, c'est que pendant toute la durée des jeux un individu chante. C'est un vieux chef, *connu pour cela,* dans toute la région. Ces chants ne sont pas sans importance, bien au contraire. Le vieux chef chante tous les événements qui viennent de se passer, ceux de la journée, ceux qui se passeront probablement, ce que les nègres veulent et ce qu'ils ne veulent pas.

Il faut voir les mines, les gestes expressifs du chanteur. Il faudrait une plume autrement habile que la mienne pour pouvoir bien rendre le charme étrange qui se dégageait de ce mélange de sauvagerie et de sentiment de ces grands enfants de l'Afrique. C'était suggestif, étrange, bizarre, naïf, tout ce que l'on voudra, mais très impressionnant, grandiose dans sa simplicité. Comme la plupart de ces chants primitifs, c'était toujours la même modulation uniforme, de quelques notes seulement. Il m'enchantait absolument le vieux bonhomme par ce contraste de laideur et de poësie, de douceur et de force qu'il m'offrait.

Bientôt un noir s'avance dans l'arène, s'accroupit et attend; quelques instants après un autre s'avance et va s'accroupir à côté du premier. Puis tous deux se lèvent, se prennent la main gauche et placent leur main droite sur l'épaule de leur adversaire. Un immense hôôô prolongé s'élève, c'est que les deux adversaires se conviennent, c'est le signe d'acquiescement des spectateurs.

Aussitôt chacun des lutteurs jette au loin son couteau, lance ou sagaie, et près de chacun d'eux se place un noir de son village, qui de suite après s'éloigne vivement. C'est le „partez" de nos assauts d'escrime. Dès ce moment la lutte commence.

Avez-vous déjà vu deux coqs se battre; avez-vous déjà vu deux taureaux se suivre de l'œil pour foncer des cornes, avez-vous déjà vu deux lions s'élancer? Oui? Eh bien! vous êtes encore en dessous de ce qu'est la lutte entre ces deux nègres! Ils tournent l'un autour de l'autre, se rapprochent, s'éloignent, se cherchent, ne perdent pas un geste de l'adversaire, se plongent les mains dans le sable pour mieux pouvoir se saisir après, se rapprochent, se tâtent, puis, avec la rapidité de l'éclair l'un des deux bondit sur l'autre; il l'étreint.

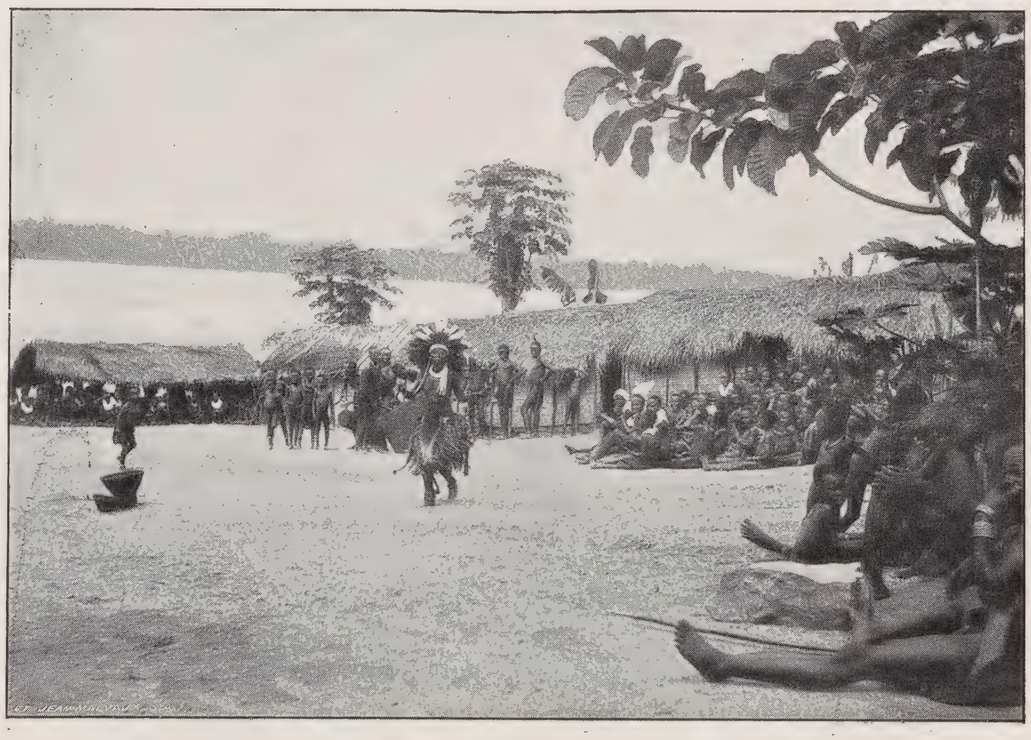
Pendant un moment c'est une lutte de force; enlacés l'un à l'autre, chacun essaye de soulever son adversaire pour le „tomber".

Cependant, phase imprévue pour le profane, tout à coup ils se lâchent et courent chacun parmi ses gens. C'est le moment comique. Ils vont se frotter à ceux réputés les plus forts ou les plus adroits, à un vieux chef féticheur, ou bien à celui qui a gagné une lutte précédente: l'un lui frotte la main gauche, un autre la droite, un troisième lui passe un peu de force dans les bras ou bien encore, un vieux chef lui touche tout le corps, absolument comme chez nous un hypnotiseur agit pour endormir son sujet ou pour lui cataleptiser les membres. Après il lui souffle à l'oreille un secret de lutte infaillible, qu'il ne dit soi-disant qu'à lui seul.... mais qu'il dit aussi à tous les autres.

Ensuite la lutte recommence jusqu'à ce que l'un des deux tombe. A ce moment une immense clameur s'élève: tout le village du vainqueur se précipite dans la lice, l'enlève et le reporte à sa place. Le vaincu retourne..... à pied.

Le vainqueur se place alors au premier rang des spectateurs pour pouvoir aisément passer de la force à ses suivants! Et ainsi de suite pour les autres luttes.

Avant d'entrer en lice, chaque adversaire esquissait une sorte de geste à peine marqué, mais bizarre, que j'ai traduit par „Ave César, morituri etc.... Et ce geste était si étrange, qu'en interrogeant adroitement mes gens, j'acquis la conviction que, sans la présence du



BIENTÔT UN NOIR S'AVANCE....

blanc, c'eût été des esclaves qui se seraient mesurés, mais sans jeter au loin les couteaux ou les lances.

* * *

Le lendemain, c'est un chef des environs qui vient me demander d'assister à des danses de femmes dans son village, car jusqu'à présent c'étaient tous jeux pour hommes, même la guerre, dit-il... (il appelle cela un jeu, lui). Bref, il me promet quelque chose de mirobolant; mais il ne faut pas venir avec des soldats, les femmes regardent trop *les fusils*.... (la langue lui a tourné sans doute, il a voulu dire les soldats). Après avoir pris quelques dispositions pour ne pas tomber dans un guet-apens, puisque je ne me faisais accompagner que de quelques-uns des miens, je me rends au village en question. On avait en effet fait de grands frais de toilette: pas une femme qui ne fût enduite fraîchement de rouge des pieds à la tête, même les cheveux couleur vermillon, pendant autour de la tête et sur le front en une multitude de fines tresses. Costume: une feuille de bananier autour des reins.

Il serait absolument trop long de détailler ces danses, il faut les avoir vues pour pouvoir s'en faire une idée exacte; aucune description ne peut en approcher. Je vous dirai seulement que c'est un mouvement perpétuel, d'abord lent, augmentant progressivement, avec une merveilleuse cadence; tous les gestes, quoique sauvages, sont empreints d'une grâce et d'une souplesse merveilleuses, le rythme est souvent accompagné de battements de mains, dont l'ensemble et la mesure feraient réfléchir plus d'un chef d'orchestre de chez nous!

A un moment donné on rafraîchit les costumes. Chacune à son tour, toujours sans arrêter l'étrange mouvement qui les anime, s'avance au milieu du cercle; on lui verse de l'huile sur le corps, puis on l'enduit complète-

UN CHEF.

ment du fameux n'goula (1). Jusqu'à ce moment la vieille „cheffesse" n'a pas encore participé aux danses; son arrivée dans le cercle est très curieuse. Un mouvement se produit, les femmes ralentissent la cadence et ne font plus qu'esquisser le pas si animé de tantôt, un gong plus grave se met à gronder, la vieille apparaît: horrible mégère tout en rouge aussi, les mollets en rose, une ligne droite rose d'une épaule à l'autre, puis une bande noire d'une oreille à l'autre, passant par les yeux. Cette ligne noire mat, faisant ressortir plus vivement l'éclat des yeux, produit un effet étrange. Quand la vieille est dans le cercle, la danse reprend son rythme avec un surcroît d'ardeur qui va parfois jusqu'au délire.

* * *

Mais ce qui m'a le plus étonné, c'est de voir jouer parfaitement une *pantomime;* je n'en avais pas encore vu ni entendu parler depuis mon arrivée au Congo. Voici le thème de celle que j'ai vu jouer ici. Une femme se trouve agenouillée au milieu du cercle, un panier devant elle et est censée préparer la *chikwangue* (1) aux abords du village. Des amies se détachent successivement et viennent lui dire, lui mimer plutôt, par gestes très compréhensibles et significatifs: „tes ennemis ne sont pas loin, rentre au village." Mais elle montre qu'elle ne craint rien et continue à travailler sans se préoccuper d'autre chose. Entretemps une ennemie s'avance en se dissimulant, une lance à la main, la lui plante dans le dos et se sauve. La victime simule la souffrance, puis la mort. Aussitôt les sorcières s'avancent, l'étendent à terre pendant qu'une

(1) Teinture.

(1) Manioc.

d'elles lui soutient la tête sur les genoux, lui bassinent le front, lui tapent dans les mains, absolument comme on fait chez nous pour une femme qui a une crise... sauf qu'ici on essayerait vainement de lui enlever son corset! Peu d'instants après, la danse reprend de plus belle, exécutée par toute la bande y compris la victime et le bourreau. Car notez que toute cette pantomime se joue sans interrompre un instant un bizarre pas dansé, rythmé toujours par le son cadencé des gongs.

Tout cela paraîtra peut-être très naïf par la trop grande simplicité, mais en tous cas ce n'est pas grotesque du tout, fort curieux à voir et très intéressant. Il est évident que puisqu'ils ne connaissent pas encore les mille et une intrigues de notre grande vie fin de siècle, ils doivent se borner à leurs naïves conceptions de sauvages enfants des forêts.

G. Gilson.

LA PANTOMIME.

---

*e Congo eut aussi sa Presse humoristique. Il y a quatre ans parut pour la première fois le* **Courrier des Cataractes,** *journal fantaisiste, illustré, d'expression* **belge,** *tiré à* **13** *exemplaires, dont la „manchette" annonçait la publication hebdomadaire.*

*Son rédacteur en chef, connu dans la Presse sous le pseudonyme transparent de Ry d'Aulx eut le courage de le faire paraître.... tous les deux ans!*

*Nous avons pu nous procurer non sans peines un numéro de ce rarissime document.*

*Voici un fragment curieux de sa première page et une découpure de la feuille d'annonces.*

Ry d'Aulx

TROISIÈME ANNÉE. – N° 22. 5 Mitakos le Numéro. 15 AOUT 1897.

Annonces gratuites.
Réparat. judiciaires, aussi.
Avis mortuaires, 4 mitak.
Réclames, à forfait.

# Le Courrier des Cataractes

HEBDOMADAIRE

Rédact. et Administration
à Mobéka

Abonnements, le port en sus.

**Notre journal n'est l'organe d'aucun parti : il est NÈGRE. Il observe une partialité politique continue et n'insère que les articles non signés.**

**Nous publierons l'année prochaine notre article de fond, quand nous aurons le temps.**

## TRIBUNAUX.

*Tribunal Correctionnel de Galako.*

Une scène amusante s'est déroulée vendredi dernier à l'audience de notre première chambre correctionnelle.

On jugeait la fameuse affaire dite de la „cuiller".

Nos lecteurs se souviennent sans doute de ce guerrier Bassongo, accusé d'avoir tué et mangé le fils aîné de la femme Koussou, un enfant de six ans.

Détail à retenir. Cet enfant avait avalé, il y a quelques mois, (avant d'être mangé lui-même bien entendu) une cuiller en ruolz appartenant au Président du Tribunal.

Bassongo niait énergiquement le crime qu'on lui reprochait Il était même parvenu, grâce à d'obligeants témoignages à établir un alibi qui laissait le tribunal fort perplexe.

Son défenseur avait au préalable représenté la femme Koussou comme une créature sans entrailles bien capable de s'être débarrassée elle-même de son enfant qui lui était à charge.

L'accusation allait être abandonnée lorsque le Président du Tribunal, se souvenant fort à propos de l'histoire de la cuiller, décida qu'on ouvrirait le ventre de Bassongo afin de voir si en même temps que l'enfant il n'avait pas avalé la cuiller qu'il contenait.

Le ventre de Bassongo fut ouvert séance tenante.

On en retira deux cuillers. Deux ! Vous avez bien lu. Le Tribunal faisait une hure ! on se roulait dans le prétoire et il fallut acquitter Bassongo.

## Echos et Potins

Hier soir a eu lieu la réception des députés du Nord chez le Féticheur-adjoint Kili-Lèsapo. L'invitation avait été faite en règle, sur bristol. La petite tenue était prescrite. Nous étions neuf à table.

Le service était fait par des boys vêtus de costumes d'une blancheur irréprochable et stylés à la perfection ; pas la moindre maladresse.

Repas en somme officiel, mais qui ne manquait pas de faire plaisir. Conversation sur des sujets très variés concernant la plupart des affaires congolaises Le Féticheur Kili est très sobre : il mange tout au plus une cuissette et une ou deux oreilles d'esclave bien roties, mais il écoute d'autant mieux

Au dessert des danses échevelées ont répandu la joie et les convives ont trinqué toute la nuit à la santé de Boula-Matari.

* * *

### MOBÉKA

M. Dupont a donné hier en sa villa nouvelle un grand bal à l'occasion des fiançailles de sa fille Chicana avec M. Durand.

Nous ne pouvons nous empêcher de trouver drôle cette manie des Blancs de porter tous le même nom ; ils ne doivent donc pas s'étonner que nos concitoyens les bombardent de sobriquets....

Au dernier banquet des *Boys Retraités* on a savouré un plat nouveau d'origine Budja : une Waterzooï de Mucilages de Nègres de Guinée. Cette cuisine exotique a obtenu un légitime succès

* * *

Jeudi soir a eu lieu au clair de lune, par une soirée délicieuse, le grand *likambo*. Cette respectable assemblée était présidée par le chef Bozo-Kileba-Oulala. La discussion de l'établissement d'une voie étroite dans *la rue Wimi* a été le prétexte d'une bacchanale peu ordinaire. La consommation de „Massanga" a été du reste effrayante : 83 tonneaux ont été mis à sec. Tous les noirs étaient gris. –

Voici le résumé du vote :

L'avocat de Bozo a d'abord fait voter la question préliminaire des „pots de Malafou", qui a été rejetée à l'unanimité et avec indignation. Le discours en vers blancs de l'improvisateur féticheur Ramesè II a répété avec esprit les propositions du délégué Blanc qui ont finalement été adoptées par 137 voix (gauche) contre 19 (centre et droite). Ce vote aura pour résultat les bienfaits inappréciables dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

STÉNO.

## NÉCROLOGIE.

DANSE DES FUNÉRAILLES.

La Parque impitoyable plonge toute la famille Massongo dans un deuil cruel : leur joli petit crocodile apprivoisé vient de mourir des suites d'une piqûre de chique venimeuse. La cérémonie de la mise en bière de Sorgho a été touchante. Les larmes des Crocos étaient intarissables.

Nous présentons aux amis et connaissance éplorés nos condoléances émues.

## Idées noires

Civiliser : faire travailler les autres !

Que serait la vie du blanc si le jeu de dominos n'était pas inventé ?

Blanc, a écrit Rabelais, signifie joie et liesse....

C'était peut-être vrai.

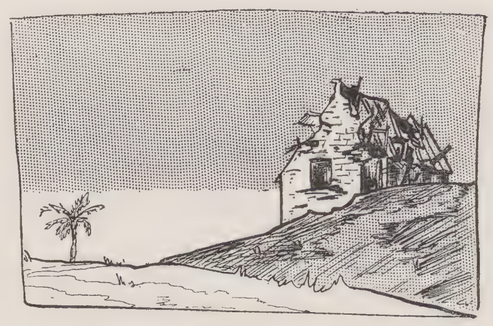
Les Européens sont si pauvres qu'ils n'ont qu'un Dieu.

Pauvre blanc ! obligé de se couvrir de peaux d'ours l'hiver, obligé de porter en tous temps un carcan, une cravate, un gilet, un veston, un pantalon, des bas, des chaussures, un chapeau, obligé de travailler pour vivre et de payer ses contributions !

## FAITS DIVERS.

– Un drame étrange s'est déroulé la nuit dernière dans la case de l'oncle Tom à Monoville. Le locataire principal a été trouvé étranglé sur sa natte.

Notre dessinateur a pu prendre un rapide croquis de la maison du crime... La justice informe.



– Un formidable incendie a mis en émoi le quartier si populeux du Kasaï ; la plupart des villages qui s'étendent le long du fleuve ont été la proie des flammes. Nos lecteurs jugeront par le croquis ci-dessus de l'étendue du sinistre. Tout était assuré.

## Nouvelles à la main

– Vous baillez, disait une femme à son mari.

– Ma chère amie, lui dit celui-ci, le mari et la femme ne sont qu'un, et quand je suis seul, je m'ennuie.

Chamfort

## MAISONS RECOMMANDÉES

**BAR EL GAZAL.** – Bar à l'instar de Londres, rue du Nepoko, 30, Ponthierville. Malafou de 1889. Consommations de premier choix.

**HOTEL DE LA PLAGE** à Banana. Tentes pour voyageurs depuis 6 cauries. Pas d'ascenseurs.

Dieu créa la nature et tous les animaux.
Vaissier vint qui créa le savon du Congo
En vente chez le féticheur Karambara.

**TATOUAGE! TATOUAGE!**
M. Gallasoula, l'artiste tatoueur, informe sa clientèle qu'il quittera Kasengo cette semaine. Avis aux retardataires.

**POUR CAUSE d'AGRANDISSEMENT**, la case de modes de Mme Sakanao est transférée rue de la Rivière, 12. *Colliers-Pagnes-Coiffures.*

**Mariage sérieux.** – Jeune homme noir, garanti bon teint, très instruit (sait écrire son nom) beau, élégant, musicien (joue du gong) fortuné (30 mitakos de rente) désire s'unir à demoiselle noire (bon teint aussi) distinguée, âme élevée, sachant bien cuisine. Ne répondra qu'aux lettres signées Discrétion. Ecrire : K. Billet tram 001035 Poste restante.

**Grande Occasion** – Vélo dame. Modèle 1874. Ayant coûté 255 mitakos, à vendre 375 mitakos. Visible de 11 h. à minuit, coin forêt de Redjaf et forêt Dungu

## Avis.

*On a perdu sur la route des caravanes, un beau mobilier comprenant : nattes, poteries, hamacs, babouches et une belle collection de pagnes de tous pays.* Ecr. p. r. 372, Matadi.

**Noir de fumée,** garanti bon teint.
*Dans toutes les Pharmacies.*

**Pour ne pas être chocolat,** abonnez-vous à la *PRONOSTICS-REVUE.*
18 mibali par an.

COUVERTS
EN MÉTAL BLANC
*pour*
ANTHROPOPHAGES
Rue de l'Abdomen

Achetez
VOS NATTES
chez Alie
Adresse télégraphique :
Nathalie.

## Ville de Yakoma

*Tattersall*

Le notaire Kakousiboulaka vendra publiquement demain :

1er lot : 5 okapis.
2e „ 11 éléphants.
3e „ 32 buffles.
4e „ 1 poule
5e „ 3 perroquets.
6e „ 2 automobiles
7e „ 2 chauffeurs.

*Tttt'rsall.*

Mundelé mukanda Kakousiboulaka koteka lobi :

Na boso : Okapi mitoénou.
„ Katikati : Djoko djoumi na moko.
„ Sima : Gombo toukoumisatou na mibali.
Mosousou : Sousou moko.
„ N'Koussou misatou.
„ Teuff-teufff mibali.
N'djini na teuff-teuff mibali.

## VILLE DE DJABIR

*THÉATRE DE L'OLYMPIA*

Arrivée de *Barnum* avec 20 indigènes Steenockerzeelois (Europe centrale) très civilisés.

Tous les soirs : à 8 h. grande représentation. Les Dimanches matinées à 11 h.

Prix des places : Réservées : 15 sous ; Premières : 12 sous ; Pourtour 1 sou.

N. B. – Il est interdit de voler, de fumer ou de manger de la chair humaine pendant le spectacle.

Les personnes accompagnées de zèbres ou d'éléphants sont priées de les tenir en laisse. – Trams de nuit.

## BOKA NA DJABIR

*Barnum* ayé sasipi. Bassingi na yé toukoumibali na Steenockerzeelé (Ratikati m'Putu).

Bangu bassengi mingi ; Kousala pamba, maniolo té ; Boutou Yanzo, na zanza abima Yenga-ba Kousala, tangou na likolo.

Mosoloi Na boso : Mitakos 15 (tatou) ; katikati ; mitakos 12 (mibali) ; Na n'sima ; 1 (moko)

K. M – Soko Mosala adja li, moébi té, Romela likaya té, Koudia Canton té. Bautou bayé na m'bwa, na n'djoko, koutia bangou maniolo. — Masoua Koutamboula na boutou.

## UMANGI-LES BAINS

*(Vieil Ostende)*

Casino-Concert – Plage splendide. – Grande salle de jeux. Trains de luxe. Service rapide avec Boma (un départ tous les 2 mois). Prix modérés. Police dans les rues.

## MOMANGI NA MAI

*(S'stand na Kala-Kala)*

M' Cazino-Misik. – Libanda Malamou. – Dako na lobesi, monêne. Massoua : Na Boma Nokikoki (Sanza mibali akeï moko). Mosolo murgi té. Pourice n'gila yanzo.

## CASINO DE MOBEKA

*13 square Stanley*

**Danse du Ventre**

Début de 12 dames d'Europe

## KASINO YA MOBEKA

**Kobina ya Xumbu**

Moasi djoumi na Mibali ayé Sasepi na M'Poutou.

Feuilleton du *Courrier des Cataractes*. N° 37.

## Le Double Blanc

II° PARTIE

*Comment le diable noir s'empara, par un coup de maître, de la caisse des quatre jouteurs.*

XIV

LA PARTIE FINE

– Nom d'un fétiche ! s'écria Mabrouki en mettant ses coudes sur la table avec sa désinvolture coutumière, je ne m'attendais pas à celle-là, par exemple !

– N'est-ce pas bien joué, Mabrouki, dit le petit boy d'un air interrogativement timide ?

A cette heure tardive, la plupart des tables de la taverne de la "Chique Enivrée„ étaient occupées par de nombreux buveurs de Malafou ; les uns, depuis l'introduction du noble jeu de Piquet dans les mœurs zanzibarites, comptaient des tierces, des quintes, des seizièmes, des quatorze de rois, des dix de blanc, avec une frénésie inégalée. Les autres, de leurs noires extrémités digitales, faisaient soupe sur soupe aux dominos.

Mabrouki était considéré comme un joueur de première force. Il avait été élu champion des deux hémisphères, lors du fameux match qui avait réuni au grand hôtel de Lualaba les plus forts amateurs. La table qui s'honorait de l'avoir pour „quatrième" comprenait Boyo, le douanier, l'inspecteur de la voirie Sali Goko et Fataki Ikakapesou, l'interprète fiote.

– Patron ! s'écria Mabrouki d'nne voix de stentor, remplis encore ma demi-pinte de ta bonne bière de sorgho !

Le baes de la „Chique Enivrée" était un petit nègre malingre, à la face pâle, aux jambes courtes et grèles, ne ressemblant en rien aux gros brasseurs plantureux que l'on voit trôner majestueux et imposants dans les estaminets du Brabant (*).

(*) (Belgique, Europe).

Il empoigna la pompe à Malafou d'un geste méthodique et emplit consciencieusement l'énorme récipient, qu'il déposa sur un plateau en métal blanc.

Soudain, la porte d'entrée, poussée avec violence, s'abattit en faisant vibrer les glaces du chimbèque et livra passage à deux personnages dont l'accoutrement tranchait étrangement sur le milieu dans lequel ils irruptionnaient. Le premier avait emmailloté ses jambes dans deux tubes d'étoffe blanche, que surmontait un justaucorps de drap bleu zébré de petites lignes dorées. Son visage, horriblement pâle, encadré de poils multicolores, semblait

*(A continuer.)* Tobis.

# Comme=ci, comme=ça...

HISTOIRE DE CANNIBALES.

Le régiment venait de s'arrêter pour le repos sur le bord de la route dans l'admirable forêt de Tervueren, au débouché des Quatre-Bras. La longue ligne des fusils en faisceaux fut bientôt formée.

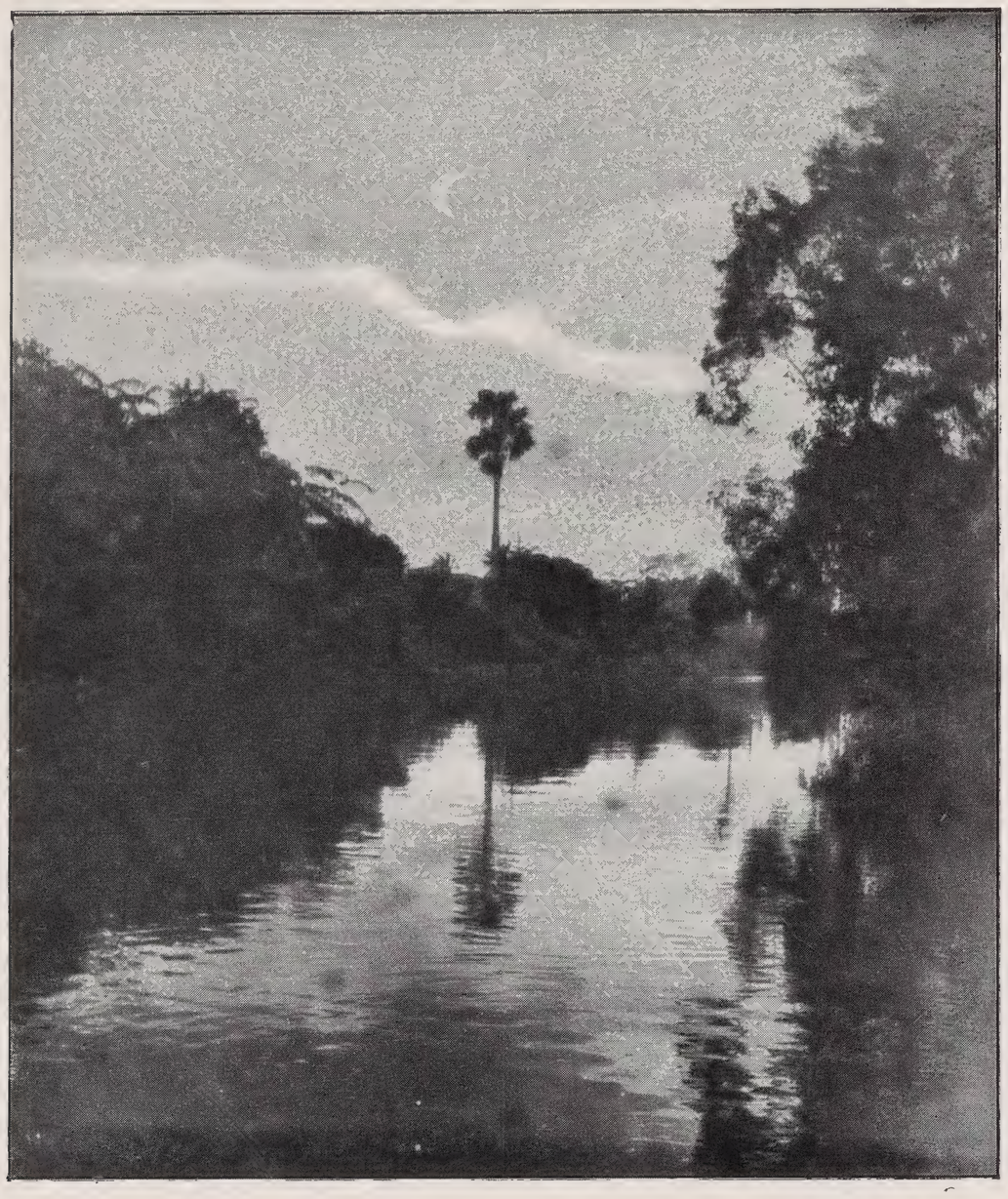
„Repos“ dit le colonel. Et bruyants, bavards, joyeux de se reposer et de se rafraîchir, les hommes se dispersèrent.

Dans un groupe d'officiers, on parlait du Congo et l'un d'eux disait :

„Avez-vous jamais entendu un Africain raconter ses souvenirs du Congo ? Rarement, n'est-ce pas !

„Ces Congolais s'enferment dans un mutisme mystérieux. Et pourtant s'ils voulaient parler ! Ah s'ils voulaient raconter tous les souvenirs qui semblent parfois passer dans leurs yeux, ces yeux étranges des „Africains“ où comme un éclat du soleil des tropiques, brille toujours un reste de fièvre...“

Et poussant son voisin du coude, il désigna un jeune officier portant l'étoile au ruban bleu du Congo, un grand blond à la figure



LA MARINGA.

maigre et bronzée, qui semblait plongé dans une profonde songerie, une rêverie que son regard semblait suivre au loin, là-bas, très loin...

— „Hé ! Jean, tu rêves ! Allons viens casser la croûte avec nous ! Je t'offre la moitié de ma tartine !“

Interpellé, le jeune officier parut tout-d'un-coup revenir de loin, de bien loin où il songeait, et, souriant, vint vers le groupe d'officiers d'où on lui cria pour le taquiner :

— „Ah ! cette fois tu vas nous conter cette vieille histoire que tu nous promets depuis si longtemps !“

Et Jean dit en riant :

— „Je vais vous conter l'histoire des mangeurs d'hommes.“

S'asseyant sur une souche d'arbre, semblant recueillir un instant ses souvenirs, du bout de son fourreau de sabre il traça machinalement sur le sol le fleuve Congo et la rivière Maringa, et conta : „C'était dans la Maringa, rivière alors peu connue. Accompagné de quelques soldats, j'avais ordre de me rendre pour parlementer chez les Songos Bouïos, tribu sauvage, et très turbulente qui donnait pas mal de tablature à nos postes et de plus, réputés cannibales modèles !

„Parti de Basankousou en pirogues j'avais à faire six ou sept jours de marche pour arriver chez eux. Toujours dans la grande forêt; des marécages en masse; et quels sentiers, bon Dieu! La forêt de Tervueren est un bijou idéal en comparaison de ces forêts d'Afrique.

„Bref, nous arrivons dans la région des Sangos. En entrant dans un des premiers villages un chef se présente en disant.

— „N'alingi n'Deko na Yô“ (Je désire être ami de toi).

„Comme preuve de ses intentions il offre de me prêter d'abord un guide sûr, puis une dizaine de solides gaillards de ses gens pour porter mes bagages et mes vivres.

„D'abord je redoutai une de leurs ruses habituelles, c'est-à-dire une feinte d'amitié pour me perdre et nous occir ensuite à leur aise dans la forêt. Seulement mes porteurs Basankousou étaient exténués et paraissaient d'ailleurs fort peu rassurés de nous accompagner plus loin. Craignant des désertions, j'acceptai la proposition, et libérai mes Basankousou, d'autant plus que le chef s'offrait à m'accompagner en personne.

„Après le petit cadeau d'usage, nous voilà en route. Le chef marchait devant moi. C'était un vigoureux gaillard, superbement découplé. Il m'apprit qu'il s'appelait N'Kâla; qu'il n'était pas faché de pouvoir faire alliance avec l'Etat, parce que la tribu même du grand chef, Liboyo, chez qui j'allais, leur créait beaucoup de tribulations, quoique de même race qu'eux.

„Tout en parlant il souriait et découvrait une rangée de dents limées en pointes à faire loucher tous les crocodiles du fleuve.

„ Près d'un village, j'avais remarqué quelques crânes au pied d'un arbre. Je demande à N'Kâla si les Songos en général son cannibales. Il me répond en faisant une petite moue de dédain que je n'oublierai jamais, et tout hésitant :

— „Mokè-Môkè“ (Comme-ci, comme-ça).

— „J'oublie de dire qu'un gentil petit gamin, nommé Emongo, suivait N'Kala pas à pas. Il avait une frimousse intelligente et intéressante. Et de fait, N'Kâla semblait prendre grand soin du gamin, le traitant avec douceur.

MA SENTINELLE VEILLAIT...

„Et quand nous nous arrêtâmes pour bivaquer, Emongo s'offrit à aider mon boy en se mettant à plumer un poulet destiné à mon souper. Bientôt un grand feu flamba au milieu du campement. Ah! mes amis, quels tableaux, quels souvenirs! La lueur des flammes accrochait des reflets rouges étranges sur ces faces noires aux dents d'émail et donnait aux ombres du bivac des silhouettes fantastiques. Je me reposais dans ma chaise longue, pendant que ma sentinelle veillait et que mes soldats commentaient les petits évènements de la journée. Le nègre est si bavard!

BIENTÔT UN GRAND FEU FLAMBA...

LE GAMIN ÉTAIT RESTÉ AUPRÈS DE MON BOY.

LA NUIT VINT SUR LE PETIT CAMPEMENT....

„Afin d'éviter des taquineries entre les soldats et les porteurs, j'avais ordonné que ceux-ci coucheraient un peu à l'écart.

„Tout à coup N'Kâla vient passer sa tête sous ma tente, disant textuellement :

— „Mundele, bizou alingi koukwa muto, djambi na bilia“ (Nous voulons avoir du feu pour faire notre nourriture)“.

— „Me figurant que mes soldats taquinaient les porteurs en leur refusant du feu, je leur en fit passer. Bientôt un second feu flamblait à l'écart.

„Puis N'Kâla revint auprès de Emongo, tournant et retournant autour du gamin qu'il semblait considérer avec une tendre sollicitude, et enfin me dit :

„Sassépi n'alingi mombo na n'gaï, Emongo“ (Maintenant je voudrais mon esclave Emongo).

„Le gamin était resté auprès de mon boy pour l'aider. Je demandai pourquoi.

— „D'jambi na koudia“ fut la réponse (Pour manger).

„Dans mon esprit cela voulait évidemment dire : Pour *venir* manger, souper. Je répondis :

— „D'jambi té“ (Cela m'est égal).

„Et je dis à Emongo de suivre N'Kala. Tous deux se retirèrent près des autres Songos déjà en rond autour de leur feu.

„La nuit vint sur le petit campement ; le silence se fit. Mais avant de m'endormir je voulus m'assurer qu'il ne se passait rien d'anormal, et suivi de mon sergent noir je fis une ronde.

„De loin je vis les porteurs réunis autour de la marmite. Ils devisaient tranquillement et paraissaient les gens les plus pacifiques du monde. Je m'approchai en entendant croustiller quelque chose dans un pot de terre cuite; et ça sentait la graisse...

„Horreur! il y avait dans le pot deux petits pieds, deux petites mains...

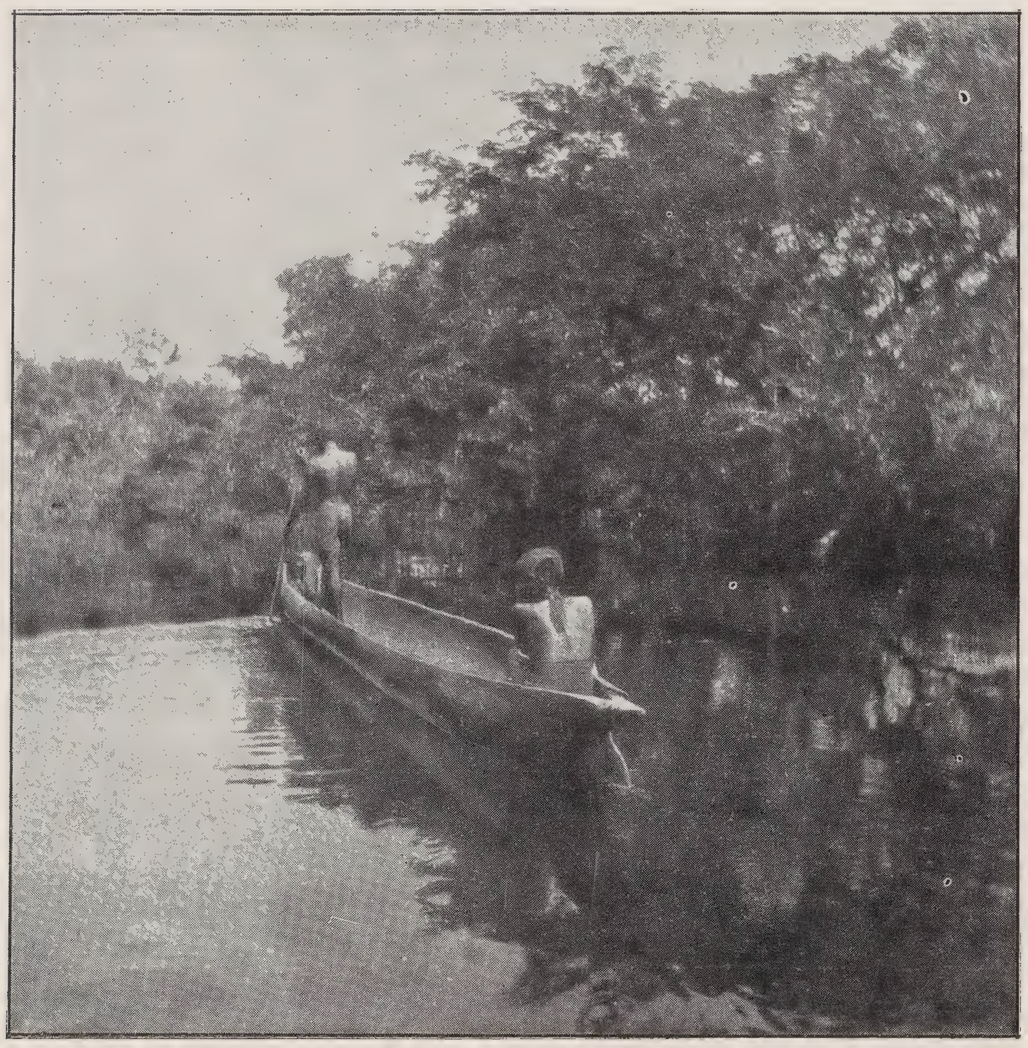
„C'était ce qui restait du joli gamin, d'Emongo, qu'ils avaient raccourci en cinq secs, et qu'ils s'apprêtaient tout simplement à savourer en le transformant en rôti, ragoût, gigot ..

„Je bondis au milieu des misérables, en brandissant le premier gourdin qui me tomba sous la main. Alors adieu grillade ; les gredins disparurent comme des moineaux. Jamais je ne les revis.

„Le plus clair de l'histoire est que je restai en panne (je pressentais déjà le teuf-teuf) sans guide, sans porteurs, avec la perspective que les bougres me tendraient une bonne embuscade pour me mettre gentiment à la broche (la vengeance n'est pas le plaisir exclusif des dieux) obsédé des paroles de N'Kâla me répondant :

— „Les Songos? cannibales ? heee *comme-ci, comme-ça*“. Je me disais avec anxiété, comme le Marseillais : „Zuze un peu mon bon, *si les Songos étaient cannibales !*“

**Geo-Gil.**



UN COUDE DE LA MARINGA.

# Quiproquo

Pour mon ami
Charles Lemaire.

Nous étions arrivés à l'étape dans un petit village entouré de cultures au delà desquelles logeaient nos hommes. Quelques huttes, un boma d'échalas et une population dont les trois quarts paraissaient atteints de la „bumba". C'était la saison des pluies; après une belle matinée de soleil, le ciel se couvrait rapidement, si rapidement, qu'à peine avions-nous dressé une tente et un double toit qui devait nous servir de mess, que vlan! un grand coup de vent menace de jeter tout par terre et (ô souvenir de ma patrie de Bruxelles!), s'en vint la drache, la vraie drache! Des hallebardes se seraient émoussées à traverser cette pluie là. Heureusement les instruments et nos principaux bagages étaient au sec, les tentes se gonflaient comme des dirigeables et nous avions fort à faire à renfoncer à coup de maillet les piquets qui ne tenaient plus en terre.

Tandis que l'eau dévalait en torrents nous trempant jusqu'au dessus des chevilles, de beaux éclairs bleus, mauves, roses, nous aveuglaient. Accrochés aux cordes, nous tapant sur les doigts, assourdis par l'orage, par le sifflement du vent, par l'ondée qui claquait sur les toiles, nous avions peine à maintenir tout en place. A ce moment, un sergent Liqwangula vient nous raconter en sa langue, une longue histoire.... nous croyons comprendre qu'il avait découvert du miel et qu'il allait nous l'apporter.

C'est bon, dit l'un de nous, il fait trop mauvais pour l'apporter maintenant; retourne au camp; tu viendras demain, nous le mettrons dans une bouteille et nous te donnerons des perles en échange.

Nous regardant fixement d'un air ahuri, le brave garçon recommence à nouveau son récit. Ah, zut! sans lui laisser le temps de nous

répondre encore, nous lui répétons : retourne au camp, apporte le demain matin, nous le mettrons en bouteille et nous te donnerons des perles en échange.

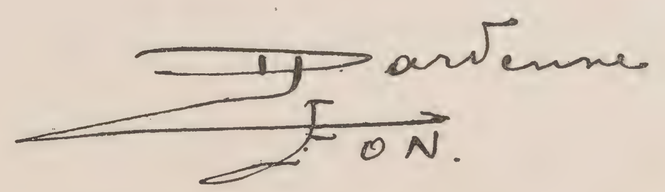
Et l'homme s'en fut.

Le lendemain, le soleil se leva radieux; nous ne songions plus à notre sergent lorsque nous le vîmes s'approcher, l'air inquiet, suivi de sa femme portant un poupon né dans la nuit. Michel, Questiaux et moi nous nous regardâmes; puis ce fut un éclat de rire, un éclat de rire qui fit arriver dare dare le commandant qui nous croyait devenus fous.

Tout s'expliqua. Le pauvre diable était venu nous dire que sa femme venait d'accoucher, or comme il nous causait dans son dialecte, que nous comprenions mal surtout au milieu du fracas de la tornade nous nous étions mépris sur le terme „accoucher"; et, croyant toujours qu'il s'agissait de miel, nous l'avions envoyé dire à sa femme que les blancs lui donneraient des perles le matin et qu'ils mettraient son fils en bouteille.

Il nous avait vu fourrer tant de choses en formol, qu'il s'en était allé, fort désolé sans doute de cette manie extraordinaire des blancs de faire collection de tout. Il fut vite rassuré en voyant le matabiche de bienvenue que, sur l'ordre du commandant, on apportait à son fils.

Quand nous quittâmes notre escorte, la mère et l'enfant se portaient bien.



# Laboratoire Médical de Léopoldville

LABORATOIRE BACTÉRIOLOGIQUE DU DOCTEUR VAN CAMPENHOUT
A LÉOPOLDVILLE.

Parmi toutes les difficultés que rencontre la colonisation des contrées intertropicales, le climat et les maladies qu'il engendre ne sont pas des moindres.

La prodigieuse extension des entreprises coloniales qui caractérise notre époque devait fixer spécialement l'attention du monde civilisé sur la „malaria" et son affligeant cortège de maladies. Les sentiments d'humanité, aussi bien que les raisons d'Etat, le désir d'enrichir la science comme le souci des intérêts matériels, tout imposait une activité nouvelle dans les études d'hygiène et de pathologie tropicales.

Les laboratoires médicaux établis depuis longtemps en Australie et en Océanie avaient déjà projeté la lumière sur de nombreuses questions physiologiques et médicales que suscite l'existence des Européens sous les climats torrides : aussi les nouvelles recherches furent-elles spécialisées. La plupart des nations qui possèdent des territoires africains y envoyèrent des missions temporaires, chargées d'étudier certaines maladies que soit, leur caractère particulier à la contrée, soit leur gravité et leur fréquence, mettaient en relief.

Comme dans toute marche vers le progrès, on trouve ici, à l'avant-garde, l'Etat indépendant du Congo. Malheureusement, la première étape ne fut marquée que par une tombe : le docteur Demarbaix, envoyé à Boma pour entreprendre des recherches bactériologiques, fut surpris par la mort au milieu de ses travaux, avant qu'il eut pu mettre ses notes en bon ordre : aussi la science ne recueillit-elle guère de fruit de sa mission.

Grâce aux démarches de M. le Lieutenant Général Donny, une somme de 75,000 francs put être réunie parmi des bienfaiteurs éclairés, au nombre desquels nous devons citer la baronne de Hirsch de Gereuth, MM. Bischoffsheim, G. Montefiore, L. Goldschmidt, E. Solvay, le Colonel Thys et M^me^ Warocqué.

De son côté, l'Etat Indépendant du Congo a, dès l'origine donné au nouvel établissement l'appui le plus précieux. Il assure complètement et à ses frais l'existence matérielle des délégués de la Société d'Etudes Coloniales en Afrique, et a mis à leur disposition une habitation ainsi que les bâtiments où sont établis le laboratoire et ses dépendances.

Grâce à la haute intervention de M. l'inspecteur d'Etat Costermans, ces constructions ont été édifiées avec la plus grande rapidité et répondent entièrement à leur destination.

L'existence de l'œuvre étant ainsi assurée, il fallait pourvoir à sa direction scientifique.

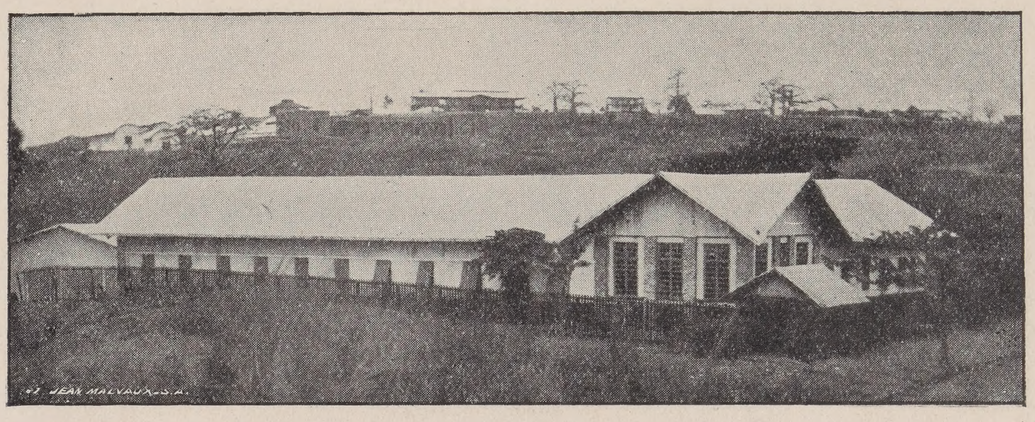
Ici encore, les demandes de coopérations adressées aux bactériologistes de nos quatre universités et à d'autres praticiens éminents furent accueillies avec empressement, et une commission pour l'étude des maladies congolaises pût être formée sans délai. Elle se compose des personnalités les plus éminentes du monde médical.

Après avoir tracé le programme des études qu'il serait désirable d'entreprendre au laboratoire, la Commission élut, comme délégué en Afrique, le médecin de bataillon Van Campenhout, dont on avait pu apprécier

tout le mérite pendant son long séjour dans l'Etat Indépendant. Le docteur Van Campenhout commença par s'initier à Rome aux recherches si importantes exécutées dans cette capitale pour l'étude des fièvres paludéennes et de l'hématurie ; il fit ensuite un séjour au « Seaman's Hospital » de Greenwich, et s'embarqua pour le Congo, au mois de juin 1899, pour installer le laboratoire et en prendre la direction.

Un jeune praticien, le docteur Broden, que ses brillantes études, comme ses travaux sous la direction d'éminents savants étrangers, signalaient à l'attention de la Commission, fut, l'année suivante, choisi pour succéder à M. Van Campenhout. Au mois d'août 1900, il fut installé par son prédécesseur, qui rentra peu après en Europe.

Le laboratoire de Léopoldville est aujourd'hui complet ; il est muni des appareils les plus perfectionnés comme de toutes les dépendances nécessaires, et il peut servir de modèle aux installations similaires.



HOPITAL DES NOIRS A BOMA.

Il ne faut pas exiger qu'un établissement de cette nature se signale régulièrement par une découverte retentissante ; ce qu'on peut surtout en attendre, ce sont des observations conduites avec persistance, méthode et précision, matériaux solides à l'aide desquels la science puisse édifier ; c'est encore de soumettre au contrôle d'une expérience continue et prudente les théories nouvelles, parfois déduites de trop rares observations.

Il semble inutile d'insister sur l'influence que des travaux semblables peuvent avoir sur l'extension coloniale et le développement de la civilisation : ils pourront fournir les meilleures armes pour combattre, et les maladies qui affligent les Européens sous les climats torrides, et celles qui s'attaquent à la population indigène.

Nous espérons donc que les premiers résultats obtenus attireront sur le laboratoire fondé par la Société d'Études Coloniales à Léopoldville l'attention du monde médical. Puissent-ils aussi acquérir à cette œuvre de science, d'humanité et de progrès des sympathies effectives qui assurent sa continuité.